

Christian Carat
(Werner Van Grevald)

Le temps gagné
Littérature

Dans les limbes

Analyse

Le rêve n'est pas une seconde vie. Le rêve n'est qu'une émanation fantasmée, donc fausse, du monde quotidien. Le rêve est un phénomène mécanique associé au sommeil, qui lui-même est un processus issu de la sélection naturelle. A l'époque où la Terre n'était qu'un vaste champ de possibles, les premières cellules captaient chaque jour les photons du Soleil pour en tirer une énergie qu'elles gaspillaient chaque nuit. Certaines de ces cellules ont alors développé la capacité de stopper leur activité durant la nuit, pour emmagasiner cette énergie fabriquée le jour. L'être humain est un héritier de cette ancienne évolution : son sommeil lui permet de conserver durant la nuit une partie des énergies qu'il accumule durant le jour. Au cours des millénaires, le sommeil lui-même a évolué. A l'origine simple état de transition entre deux journées, il est devenu un moyen non seulement de conserver ce qui a été acquis, mais encore de réparer ce qui a été endommagé durant la journée. Après un temps d'endormissement, durant lequel le sujet perd progressivement contact avec son environnement, alternant des impressions soudaines de tomber dans un vide et des sensations cotonneuses, le sommeil peut se décomposer effectivement en deux phases. La première phase est celle du sommeil profond, qui dure environ une heure et demie : le sujet ne ressent plus rien et perd toute conscience du temps et de l'espace, il ne pense plus (on peut le secouer, crier dans ses oreilles : il se réveillera avec beaucoup de peine et très lentement), sa tension baisse, sa température corporelle aussi, sa circulation sanguine ralentit. La seconde phase est celle qui précède le réveil, qui dure environ un quart d'heure : la circulation sanguine reprend son cours normal, la température corporelle remonte, la tension aussi, le sujet pense à nouveau, il retrouve sa conscience et ses sensations au monde (on peut le réveiller facilement), mais il demeure endormi et ses muscles restent atones, d'où le qualificatif "paradoxal" attribué à cette phase par son découvreur le neurophysiologiste Michel Jouvet dans les années 1950. Cette seconde phase dite "paradoxale" est celle du rêve. Sa fonction est la même que la phase d'interruption de nos modernes ordinateurs. Quand nous cliquons sur le bouton "Arrêt" d'un ordinateur, celui-ci ne s'arrête pas tout de suite : il prend le temps de fermer les fichiers encore ouverts, d'effacer ou d'écraser la mémoire temporaire, de ranger les dossiers, de sélectionner les derniers documents consultés pour les mettre à disposition immédiate lors de la prochaine ouverture. Le sommeil paradoxal opère de la même façon : avant le réveil, il sélectionne les événements survenus durant la journée écoulée, il les range ou les efface, il les synthétise, il ferme les uns, il met à disposition les autres. Le programme "Arrêt" de notre ordinateur - qu'on pourrait qualifier pareillement de "paradoxal", puisqu'il oblige l'ordinateur à ne pas s'arrêter tout de suite ! - permet à l'utilisateur de retrouver un bureau propre quand il ouvre une nouvelle session : de même, le sommeil paradoxal permet au sujet de retrouver un esprit neutre, débarrassé des joies et des peines de la journée précédente, quand il se réveille. Le rêve ne recèle aucun mystère, ou plus exactement les seuls mystères qu'il recèle sont ceux du sujet qui le produit : les choses apparemment étonnantes qu'on y vit ne sont pas des révélations sur le passé ni des prédictions sur le futur, ni des messages codés envoyés par des dieux, elles sont seulement des synthèses des événements marquants que le sujet a vécus durant sa vie écoulée hier ou jadis, des déformations de ses joies, de ses hantises, de ses espoirs. Si je croise une femme rousse dans la journée, et que la nuit je rêve d'une colline recouverte d'une forêt automnale à laquelle j'accède par un torrent qui disparaît dans une grotte, c'est inutile de consulter Madame Irma pour savoir la signification cachée de cette grotte, de ce torrent, de cette forêt et de cette colline, ni de chercher sur une carte à quel lieu pourrait correspondre ce paysage rêvé : la colline et la forêt automnale ne sont que des images fabriquées par le sommeil paradoxal suggérant la femme rousse croisée dans la journée, et le torrent et la grotte ne sont que des calembours inventés aussi par le sommeil paradoxal sous-entendant que mon Surmoi veut faire des trucs sexuels avec cette femme que mon Moi refuse de s'avouer. A l'inverse, si je me sépare d'une femme qui m'a trompé dans la journée, et que la nuit je rêve de scènes ultraviolentes, c'est inutile de contacter un prêtre pour lui dire qu'un ange m'a annoncé la fin du monde prochaine : ces scènes ultraviolentes sont encore des créations du sommeil paradoxal sous-entendant simplement que je veux casser la figure de celui qui a couché avec ma femme, et renverser un grand sceau d'eau froide sur ma femme qui m'a trompée.

Gérard de Nerval, qui a vécu bien avant Michel Jouvet, et bien avant Freud, ignorait tout cela quand il a écrit *Aurélia*. N'ayant aucun outil à disposition sur le sujet, il croyait, comme le pharaon de Joseph jadis, que le monde du rêve est un monde à part, une porte entrebâillée vers le Paradis ou l'Enfer, vers un au-delà bien distinct du monde quotidien ici-bas, où vivent les défunts, les âmes sœurs, les anges, les dieux. Moi aussi j'ignorais tout sur le rêve à l'époque où j'ai écrit *Dans les limbes*. Comme Nerval, je me réfugiais adolescent dans le sommeil pour échapper au monde gris dans lequel mes parents m'avaient enfermé, et

je croyais que mes rêves signifiaient un monde réel distinct de moi, parce que je ne considérais que la surface des choses que j'y vivais. En couchant par écrit mes obsessions nocturnes, j'ai voulu participer à l'"épanchement du rêve dans la réalité" entrepris par Nerval. J'ai pris modèle sur *Les filles du feu* du même auteur, recueil de textes aux formes et aux contenus divers, composés sur une longue période - dans lequel *Aurélia* aurait peut-être trouvé sa place, à l'occasion d'une édition ultérieure, si Nerval avait vécu plus longtemps -, reliés artificiellement par leurs titres aux prénoms féminins (une suite de lettres de 1850 intitulée *Angélique*, un journal intime de 1853 intitulé *Sylvie*, une nouvelle de 1843 intitulée *Jemmy*, un récit de voyage de 1853 intitulé *Octavie*, une étude archéologique de 1845 intitulée *Isis*, une pièce de théâtre de 1839 intitulée *Corilla*, une confession aux allures d'enquête policière de 1839 intitulée *Emilie*), et conclus par les célèbres sonnets des *Chimères* apportant un nouvel éclairage sur ces évocations féminines. J'ai compilé pareillement des textes aux formes et aux contenus divers, mais agencés les uns par rapport aux autres via des associations d'idées (l'histoire d'Ioanni se déroule à Biernd en Marcalance, qui introduit une étude d'un livre de Choderlos de Laclos découvert par le narrateur à la bibliothèque de Biernd, qui introduit une réflexion sur le christianisme via une photo de baptême trouvée dans ce livre emprunté à la bibliothèque de Biernd, qui introduit un récit naturaliste racontant la résurrection de Lazare/Lazlo devant sa sœur Madeleine, qui introduit le souvenir d'une jeune femme nommée également Madeleine par le narrateur d'abord à l'université puis au musée Thomas Henry de Cherbourg, qui introduit une analyse d'un tableau évoquant la bataille de Hastings conservé par ce musée de Cherbourg, qui introduit une pièce de théâtre rapportant les hésitations de Guillaume le Conquérant avant la bataille de Hastings et la conquête de l'Angleterre, qui introduit un fragment de vie de Quartilla, une femme sans but sous l'Empire romain du II^{ème} siècle aspirant à retrouver un enthousiasme aventureux similaire à celui d'Ioanni) : en liant mes personnages de cette façon, j'ai voulu suggérer que les distances spatiales et temporelles qui les séparent ici-bas sont abolies dans l'au-delà. Et j'ai terminé mon recueil par des sonnets annonçant la fin de leurs tourments. Las... Tandis que je finalisais ce recueil, j'ai commencé à lire des articles sur le fonctionnement du cerveau, et j'ai compris rapidement que je me fourvoyais en continuant dans la voie de Nerval, en considérant le rêve comme autre chose qu'un phénomène purement mécanique. Ma certitude que la vie continue dans un au-delà n'a pas été ébranlée (au contraire elle s'est affirmée ; c'est aussi à cette époque que s'est noyé accidentellement le camarade étudiant dont j'ai parlé par ailleurs), mais ma foi dans l'accession à cet au-delà par le rêve a complètement disparu (le témoignage des expérienceurs de mort imminente décrivent même l'opposé du rêve : alors que le dormeur semble plongé dans un néant pendant le sommeil profond et ne contrôle rien pendant le sommeil paradoxal, les expérienceurs sont unanimes pour affirmer que leur conscience est bien éveillée et qu'ils sont parfaitement maîtres de leurs orientations pendant leur court voyage dans l'au-delà). J'ai donc ajouté une introduction (*Je nommerai patience les chemins sombres où vous vous étendiez...*) et une conclusion en deux parties encadrant les sonnets (*D'un feu que les années étouffent..., Ces vagabonds n'ont pas vécu...*), ainsi qu'une longue suite de quatrains calquée sur celle du *Bateau ivre* de Rimbaud (*A Ischia*) prédisant à tous mes personnages une seconde vie meilleure dans l'au-delà de la mort, que je conçois non pas comme une hallucination mécanique similaire au rêve vécue à l'instant de la mort, mais comme un monde parallèle au monde d'ici-bas, débarrassé des pesanteurs et des finitudes de l'ici-bas. En intitulant mon recueil *Dans les limbes*, je suggère que mes personnages, comme moi, comme tous les lecteurs, comme tous les mortels ici-bas, sommes dans la même situation intermédiaire entre l'inconscience et l'attente d'une existence plus riche, plus dense, plus haute, plus grande, comme les enfants morts trop tôt que Dante a vus attendre devant les portes de l'au-delà (la tradition occidentale place les limbes dans une région indéterminée entre l'ici-bas et les voies contrôlées menant au Paradis et à l'Enfer). Le résultat final est un long poème protéiforme, mélangeant versets élégiaques ou hagiographiques, théâtre, journal intime, analyse universitaire, etc., que je considère l'essence du genre poétique.

Ioanni se déroule en Marcalance, planète lointaine dont j'ai expliqué l'invention dans mon introduction au *Temps gagné*. J'ai essayé d'imaginer la soudaine prise de conscience d'exister d'une hominidé, au tout début de l'humanité, et les réactions des autres hominidés encore au stade animal mais intrigués par le changement de comportement de leur congénère.

Choderlos mélange le résumé d'un séminaire sur *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos que j'ai suivi durant mes études universitaires, et divers souvenirs de ma période étudiante : pour l'anecdote, le bouquiniste marcalançais Grappe est inspiré par le bouquiniste rouennais Joseph Trottat que je fréquentais alors très régulièrement, la forme de la bibliothèque de Biernd est inspirée par la forme du Mémorial de Caen, les documents que je découvre dans les sous-sols de la bibliothèque de Biernd sont ceux que je cherchais à l'époque, rarement édités ou introuvables (des fragments inconnus de *Satyricon* de Pétrone, la *Comédie* d'Aristote dont le seul extrait supposé est celui cité par Umberto Eco dans *Le nom de la Rose*, *La négresse blonde* de Georges Fourest dont je n'ai pu toucher un exemplaire qu'en me rendant dans un libraire de Hanoi).

Krzysztof compile mes interrogations d'adolescent sur l'origine du christianisme, ses incohérences, et même ses absurdités dans certains passages des évangiles.

Lazlo a été conçu comme un conte de Flaubert, où chaque terme a été pensé avant d'être choisi, visant à montrer la prépondérance des hommes de pensée (Lazlo, qui est un écrivain) sur les hommes d'action ("l'homme" qui rend visite à Lazlo, activiste d'on-ne-sait-quelle cause, conscient que seuls les hommes de pensée comme Lazlo peuvent garantir son audience présente et future).

Madalena, par son contenu, sa forme et son titre, est le texte le plus proche de mon modèle nervalien. C'est une élégie pure, qui puise autant dans *Atala* de Chateaubriand que dans les *Méditations poétiques* de Lamartine.

Horace a été écrit en une nuit, à l'époque où je travaillais dans une société de gardiennage. Contraint de demeurer douze heures d'affilée dans une usine de fabrication de masse de chocolat en bordure de la forêt de Rouvray au sud de Rouen, avec pour seuls compagnons les innombrables lapins du coin qui profitaient de l'obscurité pour sortir de leurs terriers, j'ai tué le temps en réalisant une analyse désopilante du tableau académique *Edith retrouvant le corps de Harold après la bataille de Hastings* de Horace Vernet, calquée sur l'analyse désopilante qu'un professeur d'Histoire des Arts - dont je suivais alors les cours à l'université - avait donnée d'un tableau de Greuze, et essayant d'imaginer quelle satisfaction ou quel dépit le peintre a pu ressentir en achevant un tel tableau.

Guillaume trahit mon goût pour les longues tirades cornéliennes, et mon intérêt pour Guillaume duc de Normandie devenu roi d'Angleterre, et plus généralement pour les bâtards contraints de conquérir leur légitimité par la lance.

Quartilla mélange des bribes de mes humanités latines, soit *Satyricon* de Pétrone objet d'un séminaire que j'ai suivi à l'université, dont j'ai découvert en été 1993 l'adaptation cinématographique par Fellini, la *Phèdre* de Sénèque qu'à la même époque j'ai étudié solitairement en regard de la *Phèdre* de Racine, *L'âne d'or* d'Apulée que j'ai étudié pareillement seul, ma fascination pour les reconstitutions imagées de l'Antiquité par Jacques Martin dans sa série *Les voyages d'Orion*, mon attirance d'alors pour les découvertes à Pompéi, et pour les péplums de Cinecittà (eux-mêmes s'appuyant sur des romans du XIX^{ème} siècle). *Quartilla* décrit un monde non pas décadent mais au contraire tellement opulent qu'il ne croit plus en rien, et son désir de retrouver l'enthousiasme brut des origines, de se consumer dans une nouvelle espérance.

A dix-sept ans, je n'avais qu'un but, qu'une envie, qu'une obsession : être publié. J'aspirais à cela non pas pour devenir célèbre, mais pour avoir la fierté, la satisfaction égoïste d'entrer dans une librairie et demander : "Avez-vous mon livre ?" et constater sa présence aux côtés de ceux de Mauriac. Cette aspiration ne s'est jamais concrétisée. Déconnecté de mon temps, je n'avais pas conscience que le monde de l'édition n'obéissait plus en 1990 aux règles du temps de Mauriac. Toutes mes tentatives auprès des grands éditeurs, des moyens éditeurs, des petits éditeurs, se sont soldées par des échecs. Avec le recul, j'en comprends la raison, et je l'accepte. Cette raison est simplement le changement de nature du domaine éditorial. En 1900, écrivains et éditeurs jouaient dans la même cour : ceux-ci et ceux-là ne visaient qu'à diffuser des idées, peu importe les moyens. Les impressions s'opéraient dans les arrière-boutiques, avec des outils plus ou moins artisanaux, en nombre limité, pour une diffusion choisie, et un bénéfice financier souvent nul. Et les auteurs, ignorant la concurrence de la radio et de la télévision qui n'existaient pas encore, exerçaient souvent une activité annexe pour leurs besoins élémentaires (journaliste, postier, avocat, aviateur...), réservant l'écriture pour leur temps libre, et ne cherchant la reconnaissance que pour appuyer leurs jugements, leurs goûts, leurs sentiments. En 1990, ceux-ci et ceux-là vivaient toujours dans la même cour, mais ils ne jouaient plus. Car les petites maisons d'édition de 1900 se sont transformées au cours du XX^{ème} siècle en monstrueuses machines industrielles, elles sont devenues des entreprises ordinaires avec salariés, loyers, charges de toutes sortes à assumer mensuellement, d'où leur impératif besoin de gagner de l'argent pour compenser ces coûts. Or, quel meilleur moyen de gagner de l'argent, qu'offrir au public ce qu'il réclame ? Les écrivains, concurrencés de plus en plus par la radio puis par la télévision, ont dû accepter les compromis, lisser leurs opinions pour les conformer à la demande, se transformer en bêtes médiatiques pour justifier le prix de leurs livres devant les lecteurs. Comme ces activités de communication réclamaient beaucoup de déplacements et beaucoup d'investissement personnel, et que par ailleurs le gavage du public s'avérait très lucratif - le public étant anesthésié par ce gavage qu'il réclamait de plus en plus systématiquement de lui-même pour lui-même -, les écrivains ont fini par renoncer à toute activité annexe, et se consacrer à temps plein à cette production alimentaire, tarissant progressivement leur intelligence, leur sensibilité, leur courage, leur foi. En 1990, quatre-vingt-quinze pour cent de la production littéraire n'étaient pas de la Littérature, mais du rata facile à vendre, du papier gâché par des auteurs déjà oubliés une génération plus tard (dont je tairai les noms pour ne pas les sortir du néant où ils sont tombés ; je peux assurer simplement que dès l'an 2000, j'ai vu beaucoup d'adhérents de la bibliothèque où je travaillais y déposer sans remords les livres de ces auteurs des années 1990, pour débarrasser leurs placards, et que ces livres ont fini publiquement comme cales sous les étagères ou comme combustible dans la chaudière municipale sans que quiconque crie à l'autodafé). Quant aux cinq pour cent restants, ils étaient consacrés à la publication d'auteurs réellement novateurs, mais en sursis, car évidemment pour intégrer ces cinq pour cent ces jeunes auteurs devaient connaître des mentors, qui les affadissaient rapidement : telles sous l'Ancien Régime les ravissantes pucelles amenées de leur province à Versailles par les barons et les marquis en quête de viande fraîche, pleines de prétentions naïves, qui vieillissaient de vingt ans en quelques mois en appliquant du mercure sur leur peau pour la faire briller et ruinaient leurs rêves en servant à l'abattage de la Cour, devenant à leur tour des laides et perverses baronnes et marquises prêtes à tout pour séduire des puceaux de province, ces jeunes auteurs noyaient vigueur et talent dans les cénacles, sur les plateaux de télévision, dans les forums des grandes librairies. Ce constat s'observait aussi dans le domaine musical, soumis à la même logique de satisfaction immédiate du public pour assurer une rentabilité financière, et le paiement des salariés des grandes maisons de production, des studios d'enregistrement, des locaux de toutes sortes, des charges de toutes natures : quatre-vingt-quinze pour cent des disques et cassettes proposés en 1990 étaient réservés à des chanteurs dont les siècles oublieront les noms, ou aux scies de la musique dite "sérieuse", les cinq pour cents restants étant consacrés à des puceaux et à des pucelles vite comblés financièrement et ruinés moralement et intellectuellement. Non disposé à m'avilir ainsi, j'ai résolu en 2003 d'abandonner ma recherche d'un éditeur, et de tenter l'autoédition. Je me suis trouvé un pseudonyme rappelant par consonance le nom de Gérard de Nerval, et ses ascendances allemandes : "Werner Van Grevald". Et j'ai ajouté une note introductive assurant que *Dans les limbes* a été édité en Allemagne à la fin des années 1950, décennie que j'assimile à tous les possibles. Mon échec auprès des libraires a été total, les uns m'avouant honnêtement leurs doutes sur la pertinence commerciale de mon livre refusé par tous les éditeurs, les autres prétextant le besoin de transmettre ma demande à leurs supérieurs que je n'ai jamais vus, voire le caractère illégal de la

vente de mon livre non estampillé d'un ISBN et diffusé directement d'auteur à libraire sans passer par le circuit ordinaire des grossistes. La vérité est que le monde des libraires était alors dans le même état que celui des éditeurs : obsédés par la paie mensuelle de leurs salariés, par le remboursement de leurs crédits immobiliers, par le versement de leurs charges professionnelles, les libraires ne concevaient plus leur métier autrement que comme une nécessaire machine à profit, ignorant les auteurs comme moi qui cherchais non pas la richesse financière mais seulement une "large diffusion" - pour reprendre les termes de ma note introductive de 2003 -, quitte à renoncer à ma part sur la vente, ou même à vendre à perte en offrant mes propres deniers.

Internet a tout changé. Ce nouveau média, en phase de large démocratisation à l'époque précise où je me lançais dans l'autoédition, propose des services gratuits, et dispense d'engager le moindre frais en papier, en encre, en transport matériel, en locaux commerciaux, en salariés dédiés, et surtout en communicants : l'œuvre étant désormais gratuite, le lecteur n'est pas lésé si elle ne lui plaît pas, l'auteur n'est plus contraint de réserver la moitié de son temps à légitimer le prix de son livre sur les plateaux de télévision ou de radio, dans la presse, dans les forums, il peut se contenter de répondre : "Si je t'intéresse tant mieux, si je ne t'intéresse pas zappe-moi, je ne t'aurai spolié que le temps d'un clic". Internet a satisfait mon rêve de dix-sept ans. Mon œuvre vit désormais sur des serveurs aux côtés de celles de Mauriac et de Nerval, qui ne sont plus éditées sur papier car pas assez rentables financièrement pour les libraires et les éditeurs d'antan - qui déposent le bilan tour à tour, avec les scribouillards qui les suivent encore -, et j'ai plaisir à contrôler totalement sa forme et son contenu sans avoir à obéir à la moindre contrainte commerciale. Et tandis que je garde mon anonymat pour la masse, évitant de devenir le prostitué de tous qui console, je touche cinq ou dix internautes à travers le monde avec lesquels je peux échanger, devenant l'ami de quelques-uns qui intrigue, qui aiguillonne, qui stimule.

Note de l'édition de 2003

L'œuvre qui suit n'a jamais été publiée en Marcalance. En revanche, elle a déjà fait l'objet d'une édition à peu d'exemplaires, au début des années 1960, par un obscur libraire de Lubeck. Le contexte de l'époque (édification du mur de Berlin, crise de Cuba) n'a naturellement pas contribué au succès du message résolument optimiste qu'elle véhicule.

Aujourd'hui largement diffusée, nous espérons qu'elle connaîtra enfin le retentissement qu'elle n'a, pour les raisons que nous venons d'évoquer, jamais connu.

Christian Carat

Dans les limbes

Je nommerai patience les chemins sombres où vous vous étendiez,
Mortels, la terre de mémoire,
La soie la plus fine usée par le temps,
Le sang le plus pur mêlé de larmes,

Et les sourires éteints, et les branches coupées,
Et les fruits que vous jetez dans les mares poissonneuses,
Je rendrai compte de vos actes où le feu mariait
Les rivages, les corps, les silences, les étés ;

J'ai vu glisser des ombres
Le matin revenues à la lumière :
Que cherchiez-vous à combattre, feux follets,
Sinon l'ennui ? Que cherchiez-vous à combattre sinon vous-mêmes ?

Mais la Parole dissipe le malentendu :
Vous oublierez vos caves et vos ports, je vous l'assure,
Vous vaincrez au nom d'une évidence
Plus éclatante encore que vos feux les plus vifs,
Une évidence que le vent et la glace n'atteindront pas.

I

IOANNI

Ioanni, ma sœur, je partagerai ton martyre. Certains m'ont ouvert leurs bras sans amitié ni rancœur, simplement parce que leurs pères un jour m'avaient vu dompter leurs troupeaux les mains nues. Je ne serai pas comme ces tyrans qui vivent mollement parmi les esclaves, et se soûlent de la puissance la plus organique.

Je suivrai ton odyssée à travers plaines et déserts, monts et vallées, je percerai le secret des fleuves avec ceux qui n'ont pas peur. J'élargirai le monde selon ta loi, tes désirs et tes besoins, pour préparer la venue de tes fils et de tes filles.

Je bâtirai avec toi des montagnes de marbre, si hautes que leurs reflets dans les golfes clairs sembleront sonder les abîmes, et si fragiles malgré leur droiture, malgré leur rudesse et leur grandeur, que tous les croiront suspendues entre terre et ciel, emplies des essences et des forces de l'univers.

J'organiserai la cité à l'image de tes découvertes, j'enrichirai les rues, les temples, les théâtres avec les trésors des barbares que tes armées auront réduits à l'impuissance, j'inventerai les moyens de prolonger tes actions sans trahir la confiance de tes adorateurs les plus exigeants.

Je renforcerai les liens avec les peuples de l'autre côté de la mer, je pacifierai les esprits, je donnerai aux modestes des raisons de parader devant les palais et aux pauvres des entrées dans les bibliothèques, j'exalterai la vaillance dans l'unité, la fierté des soldats qui n'auront écouté qu'eux-mêmes.

Je donnerai à ton monde la transcendance, je réaliserai des porcelaines que les savants vénéreront jusqu'à temps de démontrer l'indémontrable, je susciterai le questionnement, l'expérience, la réflexion, pour conjurer définitivement les monstres.

Et quand tu auras atteint l'étoile, je réapparaîtrai comme Ulysse à Achille pour défendre ta mémoire, Ioanni, pour rappeler aux despotes ton cri semblable au coup de tonnerre, pour convaincre les masses que le Non primitif ne s'achèvera pas de toute façon par un retour aux ténèbres.

Le lieu, d'abord. C'est une baie encaissée, immense. La mer est calme. Au loin, une colline curieusement plate. A côté, une autre colline de même importance. Puis une troisième colline. Dans la vallée, une clairière suit une rivière. Les demi-singes s'affairent autour d'un feu. Le groupe à droite casse des pierres, que le groupe du milieu récupère pour découper on ne sait quoi. Quatre ou cinq adultes à l'ombre d'un arbuste raclent la terre. Deux jeunes roulent sur la mousse. Le lieu est paisible. Aucune barbarie, aucune trace de sang, aucun sacrifice. Sur un gros rocher sont soigneusement alignés des coquillages aux formes, aux couleurs inhabituelles.

Suivons le mince filet de fumée qui s'échappe des bûches à moitié consumées. Montons au-dessus des arbres : voilà les collines, la vallée, la baie. Montons encore. Voici Ioanni, qui s'est aménagé une aire où elle peut s'allonger sans danger. Elle regarde la flore, la mer ; elle mâche une longue tige. De l'index, elle tourmente un insecte à carapace. La colline derrière elle est couverte de végétation. On n'entend que le vent, la mer, et en bas les cris des deux jeunes qui s'amusent. Rien ne la différencie de ses congénères. Même morphologie générale, mêmes traits sur la face. Pourtant la solitude la rend immédiatement plus imposante. Observons-la discrètement : sa frêle silhouette se découpe nettement sur le bleu du ciel. Pas de gestes amples, pas de mouvement brusque de la tête, elle reste calme au milieu des herbes murmurantes et penchées. Elle songe au dernier parent que la vieillesse et la saison froide ont condamné. Elle songe aux collines qui doivent sans doute se trouver derrière la mer, qu'elle n'arrive jamais à apercevoir. Elle songe aux troncs d'arbres qui descendent la rivière et s'éloignent au large de la baie. Elle songe aux pierres, aux plantes, à la terre. Elle songe aux trésors de la gigantesque forêt qui s'étale sous ses yeux. Elle songe à l'insecte à carapace qu'elle agace, qui essaie obstinément de monter sur une feuille. Elle songe aux minuscules moustiques autour d'elle, à la fumée qui s'élève. Elle songe à la hauteur de la colline et à la petitesse de ses semblables qu'elle voit s'agiter dans la clairière. Elle songe encore aux disparus. Elle songe encore à la mer. Tout cela est confus. Elle lève la tête et s'amuse à reconnaître des formes familières dans les rares nuages qui passent : un cerf, un ours, un buffle.

Un nuage passe devant le mince filet de fumée qui monte du campement. Inconsciemment, Ioanni regarde ce nuage et cette fumée. Au bout de quelques secondes, elle remarque un phénomène curieux. Elle regarde la fumée sur le nuage. Puis elle regarde le nuage derrière la fumée. Puis à nouveau la fumée devant le nuage. Puis le nuage. Puis la fumée. Elle baisse la tête. Son attention se porte sur l'insecte à carapace qu'elle a finalement laissé grimper sur la feuille. Elle regarde l'insecte. Puis la

feuille. Puis l'insecte. Elle ne se trompe pas : elle ne peut pas voir à la fois l'insecte et la feuille. Si elle regarde l'insecte, la carapace et les pattes sont bien nettes, mais la feuille est floue ; si elle regarde la feuille, les nervures et les bords sont bien nets, mais l'insecte est flou. Elle relève la tête. Elle regarde une herbe haute à dix pas du premier arbre de la colline. Elle regarde l'arbre. Puis l'herbe. Puis l'arbre. Puis l'herbe. Même conclusion. Elle est incapable de voir à la fois l'herbe et l'arbre. Si elle regarde l'herbe, la tige et les graines à son extrémité sont nettes, mais l'arbre est flou ; si elle regarde l'arbre, les lignes de l'écorce sont nettes, mais l'herbe est floue. L'arbre, qui est beaucoup plus loin de l'herbe que l'insecte ne l'est de la feuille, est même beaucoup plus flou. De la distance de l'un à l'autre dépend la netteté. Ioanni regarde à nouveau la feuille, longtemps. Rien ne paraît. Elle regarde à nouveau l'arbre, moins longtemps : elle finit par deviner, comme sur le nuage, des figures et des animaux connus, mais aux traits grossiers. Elle lève les yeux au ciel et regarde à nouveau la fumée devant le nuage. Puis le nuage. Puis la fumée. La constatation reste identique. Elle ne parvient pas à voir à la fois le nuage et la fumée. Si elle regarde le nuage, les contours et les reflets sont nets, mais le filet devant est flou ; si elle regarde le filet de fumée, les volutes sont nettes, mais le nuage est flou. Elle regarde alors le nuage : en quelques secondes réapparaissent le cerf, l'ours et le buffle dont elle distingue parfaitement les yeux, les oreilles, le museau. Tout dépend donc de la distance. Sur un même plan, deux objets peuvent être vus ensemble. Mais s'ils sont décalés, l'œil respecte la profondeur et ne les distingue pas en même temps : on voit d'abord l'un, puis l'autre. Mais alors, à quelle distance se trouve le nuage ? En regardant la feuille, on ne voit aucune image. En regardant l'arbre à dix pas, on voit des images grossières. En regardant le nuage, on observe des images si organisées qu'on les croirait presque vivantes. Donc le nuage est beaucoup plus loin que l'arbre. S'il peut évoquer à ce point tout et n'importe quoi, c'est simplement parce que ses lignes sont si floues, du fait de la distance, que l'œil peut les reconstituer à sa guise, selon ce qu'il sait ou ce qu'il désire. En regardant la feuille, on ne peut voir que les nervures. En regardant l'arbre, on peut à la rigueur remarquer une tête, une jambe, une main, parce que l'éloignement ne permet pas de détailler les sinuosités de l'écorce. En regardant le nuage, on peut tout voir, parce qu'en réalité il n'y a rien à voir, excepté des zones d'ombres et des zones claires. L'éloignement est tel qu'il n'est plus possible de détacher le moindre contour. C'est une masse qui évolue bien au-delà de la forêt, bien au-delà de la colline, bien au-delà des forêts et des collines qui sont sans doute derrière la colline, bien au-delà en tous cas de ce qu'Ioanni connaît. Oui, ce nuage n'est pas une image qui défile dans le ciel ; il s'agit sûrement d'un objet comme la feuille ou l'arbre, un objet de même nature que les oiseaux puisqu'il se déplace en l'air. Il n'y a aucune différence entre ce nuage-ci qu'on ne peut attraper, et ceux qui descendent du haut des collines certains jours, aucune différence entre cette grosse touffe blanche en lévitation au-dessus du paysage et les lambeaux d'impalpables brouillards qui persistent dans les bois les matins frais. Aucun tremblement de terre ne s'est produit quand ce nuage a émergé de la colline, tout simplement parce qu'il ne vient pas de la colline, mais du bout de l'univers, exactement comme l'herbe ne risque pas de se coucher sur l'arbre à dix pas derrière elle. De ma position, pense Ioanni, l'herbe paraît sur l'arbre ; mais si je me déplace, dix mètres séparent l'herbe et l'arbre. De même, de ma position, la fumée et la colline paraissent sur le nuage, mais si je me déplace...

Silence. Gouffre. Si Ioanni pouvait traduire en mots l'insupportable illumination qui vient de la traverser, elle dirait : "Je n'ai aucun moyen de mesurer ma distance au nuage. Je suis obligée de me contenter de mon point de vue, de rester sur cette colline, assise au milieu de la végétation. Je suis là. Je suis". Elle ne voit plus. Deux secondes passent. Elle se dresse. Elle tremble. Elle regarde ses bras. Elle jette vers l'arbre la feuille et l'insecte à carapace. Elle arrache la mousse devant elle. Le nuage est quasiment immobile, gigantesque, impérial. Et elle ? Que représente-t-elle face aux mondes que ce nuage a traversés ? Qui est-elle ? Une créature moitié moins grande que le tronc de l'arbre à dix pas devant elle, un arbre lui-même dix fois moins haut que la colline, elle-même cent fois moins haute que la baie est large. Et au-delà de la rivière, combien de baies semblables à celle-ci, mille fois plus profondes peut-être, ce nuage a-t-il survolé ? Jamais Ioanni n'a mesuré à ce point son insignifiance. Jamais elle n'a ressenti aussi profondément sa valeur et sa fragilité.

A tel point qu'elle se met à pleurer. Elle a froid. Elle a l'impression d'être démunie. Elle se recroqueville, replie ses bras contre son tronc. En même temps, elle acquiert la conviction d'être une créature à part, et par là d'échapper à son environnement immédiat. Elle n'appartient plus au clan des demi-singes qui s'affairent en contrebas, elle n'appartient plus à la baie, à la forêt. Elle conçoit désormais sa propre souffrance. Elle entrevoit l'absolu qui soutient à la fois son univers sensible et l'univers qu'elle ne connaît pas encore, celui qui continue au-delà de l'horizon, au-delà même du ciel. Ses semblables connaissent déjà la pluralité des mondes, mais elle éprouve à présent, du fait de son vertige, l'immensité de ces mondes. Elle ne peut opposer, à la plus essentielle des interrogations, que ses membres, son tronc et sa tête. Jusqu'ici, les rituels avaient un poids, un sens, un pouvoir. Elle est convaincue maintenant que ces mises en scène ne sont d'aucune utilité face au néant. D'où viennent les lois qui provoquent les remontées de la mer, les éclairs qui incendient la forêt et font tomber les pierres de la falaise ? D'où viennent les colères des nuages, qui effraient les animaux et conduisent les membres de sa tribu à se réfugier dans des abris ? Elle-même, d'où vient-elle ? Et où va-t-elle ? Elle est sur cette falaise comme entre deux éternités. Comme seul refuge, elle n'a plus que l'instant, l'actuel, le présent qu'elle n'arrive pas à saisir.

Il est temps de redescendre parmi les tiens, Ioanni. La nausée dure encore, mais il n'y a rien à manger ici, aucun endroit agréable pour dormir. Le vent souffle plus fort qu'en bas. La clairière. Jusqu'à ce matin, elle aimait ce lieu aménagé. Maintenant elle a l'impression de découvrir une terre hostile qu'elle n'a jamais vraiment vue. Ses frissons qui continuent la font trébucher en chemin. A plusieurs reprises, elle manque de perdre pied et de tomber dans le vide. Elle descend le monticule de pierres formé par la dernière avalanche. Elle se rétablit. Elle court. Non, elle marche. Elle pleure. Elle court. Elle arrive au campement. Elle sème l'inquiétude. Les demi-singes ont des difficultés à la reconnaître. Elle semble affolée. Ou elle est malade. Elle se tasse comme pour se cacher. Elle a peur de se montrer. Elle ne bouge plus. On s'approche doucement. Elle recule. Elle s'immobilise, la tête rentrée, les yeux grand ouverts, regardant à droite, à gauche, derrière. Elle n'est plus comme les autres. Il n'est peut-être pas prudent de la garder. Mais d'un autre côté, pour paraître à ce point traumatisée, elle a sûrement rencontré un être formidable, ou subi un danger qui risque de fondre bientôt sur la clairière. Le plus raisonnable est de la conduire, de gré ou de force, dans un coin où elle pourra se calmer : à la longue, on finira bien par découvrir la nature de ses

tremblements. Il faut d'abord l'attraper. On l'encercle. Elle recule encore. On se précipite. Elle crie. Elle se débat, mord, griffe, donne des coups. On la saisit enfin. Elle s'échappe. Elle court. On la poursuit jusqu'à la lisière de la forêt. Elle se retourne vivement, le dos contre un arbre. On l'entoure une nouvelle fois. On tente de l'apaiser. On lui tend une main. Elle pleure. On attrape son bras. On l'examine. Elle s'effondre. On la relève sans brusquerie et on la ramène vers le centre du camp. Les avis sont partagés, certains veulent la bannir, d'autres l'enfermer. En attendant, on la laisse sangloter devant l'enclos. Elle n'a pas l'air plus méchante. Elle est ce qu'elle est d'habitude. Son comportement ne se rattache sans doute qu'à un facteur extérieur.

Un demi-singe à la carrure forte, une carrure de chef, se détache. Deux complices le suivent. Ils se penchent vers Ioanni, ricanants, le regard mauvais. Ils la tourmentent. Ils lui jettent des petits cailloux. Elle se déplace. Le chef la touche ; elle lève vivement son bras. Il grogne. Elle n'a manifestement pas envie de se laisser dompter par cette brute vulgaire et sale. La foule se met à distance. Un vieux intervient, repoussé aussitôt. Ioanni passe son poignet sur sa figure pour essuyer ses dernières larmes. Elle ne quitte pas des yeux ses trois agresseurs qui avancent. Le chef se jette sur elle. Comme quelques minutes plus tôt elle se défend, mais avec beaucoup plus de vigueur, de la même manière qu'elle se défendrait contre une bête. Le sang finit par couler. On s'interrompt. Elle souffle. Le chef pousse un cri et fond à nouveau sur elle. Mais trois autres demi-singes dans la foule décident de réagir. Ils s'en prennent aux agresseurs, qui se retournent contre eux. Ioanni en profite pour se réfugier contre un tronc d'arbre. Elle regarde ses trois défenseurs lutter durement contre les brutes. On se lève et on court ; on se rattrape. On se bat encore. Enfin le chef laisse exploser sa rage. Il saute sur un de ceux qui lui barrent la route. Il manque son but, trébuche, tombe. Sa tête cogne contre un morceau de rocher. Il ne bouge plus. Un murmure se répand dans la foule. Les autres arrêtent de se battre. Tous regardent le chef étendu sur le rocher, paupières baissées. Son adversaire chanceux avance prudemment de quelques pas, le secoue. Il ne répond plus. On décide d'attacher Ioanni au milieu du campement. On ne se prononce pas sur son sort. On veut juste la surveiller en attendant de comprendre. Pour commencer, on organise une expédition sur la colline où elle a passé une bonne partie de sa matinée. On demande à ceux qui la gardent de ne pas permettre à quiconque de s'approcher trop près. Elle sera attachée et en quarantaine tant qu'on n'aura pas découvert la cause de son attitude. Et si on ne trouve pas ? On verra. On essaiera autrement de savoir ce qu'elle sait.

Qu'advient-il de la première conquérante, de la première philosophe ? L'après-midi commence. La chaleur brûle la terre et la chair. Quelques nuages presque immobiles, dont celui de tout à l'heure qui est à l'origine des événements, ne laissent prévoir aucune pluie salvatrice. Ioanni supporte de plus en plus mal l'éclat de l'étoile. Elle ne saisit pas ce qui lui arrive. Elle ne reconnaît plus ses frères, ceux qui l'ont nourrie, bercée, protégée. Elle ne sait pas d'où vient son malaise, ni sa résistance à la bestialité. Elle n'arrive pas à s'expliquer ses réactions, ses pleurs, son arrogance. Elle ne réussit pas à se souvenir à quel moment précis tout a commencé. En résumé elle ne sait rien. Ou plus exactement : elle sait qu'elle a tout à apprendre. Elle a conscience de n'avoir et de n'être rien, elle aspire à tout. Elle veut voir plus haut, plus grand, plus loin. Elle veut rompre avec les anciennes habitudes du manger, du boire, du dormir. Elle se met à implorer intérieurement l'étoile qui la brûle, souhaite se consumer jusqu'à trouver sa place au-dessus des plus inaccessibles nuages. Poussière, elle le restera peut-être ; mais poussière scintillante comme les milliers, comme les millions de poussières suspendues dans la nuit. Alors elle verra ce que cachent les arbres et les montagnes, elle découvrira la source de toutes les rivières, elle saisira les mécanismes de l'univers. Elle saura exprimer en formules, en chiffres, en phrases, ce à quoi elle rêve, et alors elle ne recourra plus au gémissement étrange qui naît dans sa gorge, à la ligne sonore qui s'échappe d'elle malgré elle, sinieuse, plaintive, plus démonstrative dans le contexte qu'un dessin sur le sol ou un mime.

Qu'advient-il d'Ioanni ? Je laisse l'admirateur des anciens Méditerranéens imaginer un aigle tournant autour d'elle, prêt à dévorer son foie ; ou les membres de sa tribu la condamner à rouler une pierre jusqu'en haut de la falaise, une pierre qu'elle devra jeter dans le vide et remonter à nouveau, et jeter et remonter éternellement. Je laisse le psychanalyste imaginer au contraire une Ioanni sacralisée, lien indispensable entre la terre et les cieux. Pour le moment, je ne vois qu'une demi-singe qui s'approche. Puis un couple. Puis un jeune. Un petit groupe se forme autour d'elle. On la regarde avec crainte, avec déférence ou avec haine, en tous cas avec curiosité. Ioanni contamine son entourage. Attachée, la face enlaidie par la trace de ses larmes, elle a acquis une ascendance qui, pour une raison inconnue, exerce une fascination.

On t'oubliera, Ioanni. Le sentiment que tu es en train de répandre mettra des millions d'années à se manifester au dernier des demi-singes. Mais je me souviendrai de celle que tu fus. Brûle, cours, peu importe ce que les ignorants frileux imposent aux héros qui perturbent leur quotidien. Vois celle-là que ton impertinence attire, vois celui-ci qui commence à s'interroger. Moi l'étranger, je me souviendrai de ta gloire. Il y avait l'éternité : grâce à toi il y a eu hier et demain.

Il est temps, pour moi également, de redescendre. Je suis sur la même colline, devant la même baie. Sous mes yeux les ruelles étroites et pavées disparaissent entre les maisons blanches qui dévalent jusqu'à la mer : Biernd. Je pensais à toi, Ioanni, en observant cette ville. Je voulais rappeler combien étaient proches, en dépit de la distance temporelle, nos deux histoires. Mes pères ont fait la paix, tes fils ont préparé la guerre : puisse ton souvenir dans mon œuvre ressusciter la conscience.

Il est temps de redescendre parmi mes semblables, mais c'est pour les tiens que j'écirai. Je rendrai compte des gestes de ceux que j'ai vus remonter la vallée qui t'intriguait tellement, leurs déceptions après l'effort, après l'attente, et je tenterai de ramener leurs camarades en peine, séduits chaque jour davantage par l'image de leur propre vide, à ton étincelle d'un instant.

II

CHODERLOS

Le mois dernier, je me trouvais sur la promenade des Chasses, juste en face de *L'Insulaire* qui, comme d'habitude, refusait les clients. Désœuvré, je m'étais plongé presque machinalement dans les étalages des bouquinistes, ce jour-là particulièrement nombreux du fait du beau temps. Tous ceux que je connais étaient présents. Le propriétaire de la roulotte aux dessins bigarrés, qui ne possède que de vieux numéros de revues scientifiques. Celui à la voix forte et aux mains velues qui amasse les éditions les plus rares dans ses cageots à pommes de terre. Celui de Gayeme qui s'est spécialisé dans les ouvrages scolaires. Le Slave moustachu qui court après les auteurs pour leur soutirer un autographe qu'il revend à prix d'or. Mon ancien camarade de lycée qui s'adonne à l'édition - je profite de l'occasion pour rappeler qu'il a récemment réimprimé deux inédits de Claudel et Wilde sur papier bambou, avec frontispice de Barnes, sous couverture toilée : Lecteur, si tu as deux sous à dépenser, tu ne le regretteras pas... Il y avait aussi l'habitué du 48, un Helvète arabo-perse qui collectionne aussi bien les cartes postales d'Hansi que les échantillons de liqueurs et les documentaires sur la civilisation maya, et qui tire sa barbiche en pointe en disant, les yeux grand ouverts : "Ah voui voui voui, mais c'est trrrès intéressant, ce que vous m'apprenez prrrésentement, c'est trrrès intéressant, voui, c'est trrrès intéressant !". Il y avait le familier des universités, que je croise de temps en temps dans le centre ville. L'Africain aux hebdomadaires pour la jeunesse, également. Et le préposé aux livres d'art. Et le familier des vide-greniers. Et le fanatique des études sur la chevalerie. Tous étaient là, donc, à commencer par mon favori Grappe qui avait résolu de rester à l'écart tout l'après-midi sur sa chaise longue, les doigts de pieds en éventail, le crayon derrière l'oreille, le béret rabattu sur les yeux à tel point qu'on ne distinguait plus que son nez et sa barbe. On venait le secouer : "Monsieur, combien vendez-vous ce livre ?". Son doux ronflement s'arrêtait, il clignait des paupières, se redressait sur son siège. Il regardait le livre deux secondes : "Ah, Schiller !", et il enchaînait presto sur un commentaire qui prouvait qu'il avait parfaitement lu et assimilé le livre en question avant de le mettre en vente. Il le cédait pour un prix dérisoire en disant : "Et un livre pour Madame, un !", en prenant son crayon de derrière l'oreille et en griffonnant un bout de papier, de telle sorte que, sorti du contexte, on l'aurait vraiment plus imaginé vendeur d'un gigot ou d'un sac de tomates que d'un livre. Il reprenait sa sieste. Un homme arrivait et le secouait à nouveau : "Dites-moi, mon brave, combien vendez-vous ces deux ouvrages ?". Il se réveillait : "Ah, Monsieur est physicien ? Max Planck et ses particules ! Oh, et des articles choisis de Heisenberg !", et il s'engageait dans une réflexion avec son acheteur, aussi à l'aise dans la physique des particules que dans Schiller, pendant cinq minutes, dix minutes, quinze minutes ; il se séparait finalement des deux livres pour moitié moins cher que le livre de Schiller. Il reprenait son crayon : "Et deux livres pour Monsieur, deux !". Vers dix-sept heures, je l'ai vu quitter sa chaise longue. Il s'est dirigé vers un client plongé dans les piles de livres, pour lui demander : "Excusez-moi, Monsieur, je dois aller chercher mon fils à l'école, à deux pâtés de maisons, vous voulez bien vous occuper de la boutique, le temps que je revienne ?". Interloqué, le client, qui voyait Grappe pour la première fois : "Euh... oui, si vous voulez". Et Grappe de s'exclamer : "Ah, merci beaucoup, vous me rendez service. La caisse est là. Si quelqu'un veut acheter quelque chose, le prix est à l'intérieur. S'il n'y a pas de prix, vous regardez l'état du bouquin, enfin vous voyez. Je vous laisse Pipo : il est attaché, vous ne risquez rien ; s'il remue ou s'il aboie, vous lui donnez une claque, il se tait. Je reviens tout de suite. Merci encore". Un quart d'heure passe. Une demi-heure. Trois quarts d'heure. Au bout de trois quarts d'heure, il revient avec son fils. Le client, qui avait évidemment commencé à trouver le temps long, s'était installé dans la chaise longue ; il avait lu à peu près la moitié d'un roman de Calvino. Grappe s'approche : "Monsieur ?". Le client sursaute dans la chaise longue et fait voler le roman de Calvino, qui repart dans le tas de livres. "Je n'ai pas été trop long ? Je m'excuse, j'ai rencontré des amis d'enfance, on a bu une bière au café en face de l'école."

Je suis resté trois ou quatre heures au milieu de ses étals. Je ne cherchais rien de particulier. Dégagé de tout souci, je laissais mes mains piocher au hasard, mes yeux se porter sur les couvertures dont certaines étaient presque entièrement déchirées, mes doigts feuilleter les papiers rendus fragiles par les manipulations énergiques et les années. Les bouquineries ont conservé la liberté de découverte que bon nombre de librairies ou de bibliothèques ont perdue. Je tombais sur un livre de comptabilité ou une biographie sur Goethe, je découvrais un coffret d'images pieuses ou une tragédie érotique en vers, un antique 78 tours et trois affiches de Cassandre entre deux piles du *New York Herald*, et des éditions de luxe de Pétrarque, des photographies originales de Belfort assiégée, de Khorsabad désensablée, de Moukden conquise, un registre des naissances d'un village près de Chichester en 1832, un recueil de prédictions de 1905 pour 1915 - exemples de prédictions : "En 1915, l'Angleterre, l'Allemagne et la France mettront leurs flottes en commun pour organiser un débarquement à Singapour occupée

par les Japonais", "En 1915, les hommes relieront Londres au Cap en vingt-quatre heures sans escale par avion", "En 1915, une météorite rayera Kiev à 94%", "En 1915, un grand savant qui bouleversera le monde de la biologie naîtra en Bessarabie" -, et un essai sur *Crime et châtement*, et un volume de la correspondance de Bismarck, et des programmes d'expositions, des reproductions de tableaux inconnus, des traductions d'œuvres lointaines, des résumés de découvertes médicales, des comptes-rendus de procès.

Mon attention s'est portée sur un ouvrage intitulé *Les liaisons dangereuses*. Le responsable de cet ouvrage : un dénommé Choderlos de Laclos. La particule "de" laissait supposer un homme de nationalité française et d'origine aristocratique. Mais à part cela, rien de sûr. Quel était même le rapport de ce Laclos avec l'ouvrage ? S'agissait-il d'un auteur, ou d'un simple éditeur de documents authentiques ? Le livre que j'avais sous les yeux datait de 1920 ; c'était une édition française. Sur la couverture, le nom "Laclos" apparaissait clairement, juste au-dessus du titre : présenté de cette façon, il s'agissait d'un roman, exactement comme, sur la couverture des *Misérables* par exemple, on lit le nom "Hugo". Mais en feuilletant les premières pages, j'ai constaté que dans deux préfaces, l'éditeur et le rédacteur, Laclos dédoublé sans doute, mettaient en garde contre les jugements hâtifs, eux-mêmes ne sachant pas si finalement l'histoire livrée par leurs soins au public était réelle ou inventée.

Intrigué, j'ai acheté le livre.

Il s'agit d'un ensemble de lettres. Toutes ces lettres ont été écrites par une dizaine de personnages, dont les plus importants se nomment Valmont, Madame de Merteuil, Madame de Tourvel, Cécile, Madame de Volanges. L'histoire se passe en France. Nous sommes au XVIII^e siècle : chaque lettre se termine par le jour et le mois où elle a été rédigée, suivis de : "17**". Pourquoi le rédacteur et l'éditeur ont refusé de préciser l'année ? Si le recueil est un roman, l'auteur - sûrement Laclos - n'a pas voulu donner à son œuvre un caractère temporel. Si le recueil est authentique, on a effacé les dates pour éviter les ennuis. En tous cas, un point reste très clair : le monde décrit dans cet ouvrage est dominé par l'aristocratie. Donc, l'action a lieu - ou l'auteur a voulu qu'elle ait lieu - avant 1789. Par ailleurs, la lettre 85 contient une allusion à l'opéra-comique de Favart *Annette et Lubin*, créé en 1762. Donc, l'action a lieu entre 1762 et 1789.

Je résume ce que j'ai lu. Deux intrigues se mêlent. D'un côté une intrigue entre Valmont et Tourvel. De l'autre côté une intrigue entre Merteuil et un dénommé Gercourt. Je m'intéresse à l'intrigue Valmont-Tourvel. Valmont est un aristocrate libertin, qui a décidé de séduire, par désœuvrement, par jeu ou par vanité, peu importe, la vertueuse Madame de Tourvel (lettre 4). Au fur et à mesure de ses lettres, Valmont manifeste un sentiment naissant pour Tourvel ; son libertinage se transforme en affection. Il cherchait au départ à perdre Tourvel, et quand celle-ci se donne enfin il conclut : "Elle n'a plus rien à m'accorder" (lettre 125), comme si le but ultime avait été simplement la conquête du cœur et non la perte de Tourvel. Sans doute parce que lui-même ne sait pas comment réagir face à ce sentiment nouveau qui l'envahit, Valmont entretient jusqu'à la fin, dans sa correspondance, un doute. Est-il oui ou non tombé amoureux ? Est-il oui ou non resté libertin ? L'ambiguïté existe. En tous cas, ses entreprises, du fait de cette ambiguïté, tombent à l'eau. Amoureux trahi par son libertinage, il refuse obstinément d'admettre son attachement, il détruit psychologiquement Tourvel, il tente de renouer avec son ancienne complice Merteuil, tout en continuant d'évoquer Tourvel sur un ton moitié désinvolte moitié amer. Libertin trahi par son amour, il lui faudra les menaces de Merteuil pour se décider enfin à rompre sa relation avec Tourvel. Je m'intéresse maintenant à l'intrigue Merteuil-Gercourt. Madame de Merteuil est également une aristocrate qui s'adonne au libertinage. Au début du recueil (lettre 2), on apprend qu'un de ses anciens amants, Gercourt, la délaisse pour se marier avec Cécile, jeune fille naïve qui a grandi au couvent. Pour se venger de Gercourt, Merteuil décide de déshonorer Cécile. D'abord, elle décide d'utiliser un jeune homme, Danceny, qui n'est apparemment pas indifférent aux charmes de Cécile ; mais Danceny est timide et ne tente rien avec Cécile. Merteuil, constatant l'inefficacité de Danceny (lettre 54), décide de faire appel à son confident Valmont. Pour influencer Valmont, elle s'offre à lui (lettre 20) et va même jusqu'à faciliter son aventure avec Tourvel (lettre 63). Ce qu'il faut préciser, c'est que la mère de Cécile, Madame de Volanges, est aussi la directrice de conscience de Tourvel : Valmont a donc tout à gagner à déshonorer Cécile, puisque déshonorer Cécile revient à déshonorer sa mère Volanges, déshonorer Volanges revient à éloigner Volanges de Tourvel, et éloigner Volanges de Tourvel revient à conquérir Tourvel. Valmont répond par conséquent à la demande de Merteuil et déshonore Cécile. Mais là encore, quel est le sentiment de Merteuil pour Valmont ? A aucun moment Merteuil révèle qu'elle aime Valmont, mais le doute persiste. Dans la lettre 81, elle méprise l'amour ; pourtant, dans la lettre 131, sentant Valmont s'attacher à Tourvel, elle rappelle à son ancien compagnon : "Dans le temps où nous nous aimions, car je crois que c'était de l'amour, j'étais heureuse". Et à la lumière de la lettre 145, sa rupture finale avec Valmont ressemble à un suicide.

Ainsi, au terme du recueil, l'échec de tous les personnages est complet. Valmont meurt dans un duel, après sa séparation avec Tourvel ; on ne sait pas si cette mort est accidentelle ou plus ou moins volontaire. Cécile repart au couvent après avoir été l'instrument de vengeance de ceux qui l'entouraient. Sa mère, Madame de Volanges, a autant échoué dans son rôle de mère que dans son rôle de confidente de Tourvel. Délaisée par Valmont, la romantique Tourvel est affectivement anéantie et meurt également. Les personnages secondaires ne valent guère mieux : Danceny a été doublé par Valmont, de même que Gercourt. Quant à Merteuil, sa correspondance est rendue publique : elle aussi a échoué et doit s'enfuir.

De façon significative, Cécile se situe au centre des deux intrigues Valmont-Tourvel et Merteuil-Gercourt : Valmont veut déshonorer Cécile pour punir Volanges (qui conseille Tourvel), Merteuil veut déshonorer Cécile pour punir Gercourt. Cécile apparaît comme l'image de la jeunesse manœuvrée, et rendue silencieuse par un monde en décomposition. L'autre jeune personne du recueil, Danceny, finira de la même manière, dans les ordres, sur l'île de Malte. Valmont n'a pas d'enfant. Merteuil n'a pas d'enfant. Tourvel n'a pas d'enfant. Et Volanges est réduite à vouer son unique enfant à l'isolement du couvent.

La société des *Liaisons dangereuses* est une société stérile. En somme une société qui correspond assez bien à la société aristocratique française des années 1762-1789.

S'agit-il d'une fiction, ou d'un document historique ? Je me suis posé la question en relisant la page de titre. Sur cette page en effet, on peut voir une citation de *La nouvelle Héloïse* de Rousseau : "J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres". Or, Rousseau était un écrivain, et *La nouvelle Héloïse* est un roman. Se référer à un roman pour présenter un ensemble de lettres peut signifier que cet ensemble de lettres appartient au genre romanesque, plus particulièrement au genre du roman épistolaire. Seulement, on lit aussi, sur la même page de titre : "*Les liaisons dangereuses, Lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres par M. C... de L...*". Pourquoi l'éditeur de ces lettres a-t-il refusé de donner son nom ? Très certainement, parce qu'il craignait d'être reconnu, il craignait pour sa vie. Et on comprend facilement pourquoi. Si les personnages des *Liaisons dangereuses* sont des personnages ayant réellement existé, leurs lettres les rendent si odieux ou si lamentables que leurs descendants ne devaient pas être particulièrement ravis de leur publication...

Le monde décrit dans le recueil est un monde à deux niveaux : un monde du dessus où on parle et où on joue, et un monde du dessous où peuvent se nouer des relations impossibles dans le monde du dessus (par exemple la relation Valmont-Tourvel). D'un côté la clarté du jour, d'un autre côté l'obscurité de la nuit. D'un côté le visible, le paraître, d'un autre côté l'intimité. La relation épistolaire appartient à ce monde du dessous, à cette obscurité, à cette intimité. La lettre est un moyen de communication secret, qui permet de se dérober au regard des autres. C'est aussi une forme de dialogue qui se passe en l'absence d'interlocuteur, une forme de dialogue décalée dans le temps, et par conséquent incontrôlable : il est toujours possible de corriger la parole orale, il n'est jamais possible de corriger le contenu d'une lettre. Enfin, une lettre est une trace, une preuve. Elle peut se retourner contre son rédacteur.

Or, les lettres rassemblées dans *Les liaisons dangereuses* ont un contenu explosif. Elles témoignent d'attitudes trompeuses, de consciences mauvaises, de propos calomnieux. Le problème se pose donc de savoir comment des lettres à ce point explosives ont été réunies, et portées à la connaissance de tous. Je me suis penché sur la question. Le mécanisme qui a conduit à ce que Choderlos de Laclos ait finalement toutes les lettres entre ses mains, paraît logique. A la fin du recueil, un équilibre de la terreur s'instaure entre Valmont, qui reste manifestement attaché à Tourvel en même temps qu'il rejette Merteuil, et Merteuil qui n'accepte pas de voir Valmont la dédaigner pour Tourvel. Merteuil détient sur Valmont des documents qui le perdraient, et Valmont détient des lettres de Merteuil qui la perdraient également. Lettre 162, on apprend que Merteuil a donné les documents sur Valmont à Danceny ; lettre 168, on apprend que Valmont a donné les lettres de Merteuil au même Danceny. Et dans la lettre 169, on lit que Danceny a confié ces lettres de Valmont et Merteuil à une tierce personne, Madame de Rosemonde. Grâce à une note en bas de la lettre 165, on apprend encore que Tourvel a confié à Volanges une cassette contenant toutes les lettres relatives à son aventure avec Valmont, et que Volanges s'apprête à remettre cette cassette à Madame de Rosemonde. Toutes les lettres composant *Les liaisons dangereuses* semblent donc être tombées dans les mains de Madame de Rosemonde. Une autre note en bas de la lettre 169 précise : "C'est de cette correspondance, de celle remise pareillement à la mort de Madame de Tourvel et des lettres confiées aussi à Madame de Rosemonde par Madame de Volanges, qu'on a formé le présent recueil, dont les originaux subsistent entre les mains des héritiers de Madame de Rosemonde". Dans sa préface, le rédacteur informe qu'il a été chargé de mettre en ordre cette correspondance "par les personnes à qui elle était parvenue". Tout se tient. Madame de Rosemonde a recueilli toutes les lettres écrites ou possédées par Valmont, Merteuil et Tourvel ; ses héritiers, à sa mort, ont trouvé toutes ces lettres au fond d'un tiroir, ils ont demandé à un rédacteur d'opérer un tri et de mettre en ordre ; ce rédacteur a remis le fruit de son travail à un éditeur nommé C... de L..., c'est-à-dire Choderlos de Laclos ; et l'ensemble a donné naissance à un livre intitulé *Les liaisons dangereuses*.

L'éditeur met pourtant en garde, dans sa préface : "Nous croyons devoir prévenir le public que [...] nous ne garantissons pas l'authenticité de ce recueil, et que nous avons même de fortes raisons de penser que ce n'est qu'un roman". Qui a tort, qui a raison ? L'éditeur a certainement de bons motifs pour nous persuader que *Les liaisons dangereuses* sont un roman. Mais d'un autre côté, est-il possible d'imaginer un auteur inventant une telle mécanique narrative, si bien bâtie, si bien huilée, qu'au bout du compte le lecteur a l'impression que ce qu'il lit est vrai ?

Bien décidé à apporter la lumière sur cette affaire, je résolu de me rendre à la Bibliothèque. Là-bas, pensai-je, il me serait facile de découvrir la vérité sur ce mystérieux Choderlos de Laclos. Il devait bien exister quelque part, sous une étagère abandonnée, dans un coin oublié du bâtiment, des biographies, des essais sur ce personnage. Son livre des *Liaisons dangereuses*, au moment de sa sortie en librairie, n'avait pas pu passer inaperçu.

La Bibliothèque de Biernd est réputée pour son fonds. Cent soixante-deux millions de volumes, ce n'est pas rien. De l'extérieur, le bâtiment est austère. Sa seule originalité est d'avoir été construit sur une île artificielle, reliée à la terre par une jetée de cinq cent cinquante mètres, face au Phare. La Bibliothèque est une avancée dans la mer. Vue du port, elle ressemble à un gros monstre assoupi. La partie émergée est composée de deux formes cubiques, séparée par une sorte de verrière très étroite. Aucune décoration murale. Les hautes parois de la construction sont lisses, recouvertes d'un crépi de couleur crème.

La verrière se trouve juste dans l'axe de la jetée. La porte d'entrée est formée par deux grandes glaces coulissantes, obliques, teintées, épaisses. Un système photoélectrique les fait glisser dès qu'un visiteur approche. Le hall d'accueil s'élève jusqu'à une centaine de mètres. A droite et à gauche, deux cloisons protègent les documents. Pour relier les deux gigantesques

magasins, des passerelles ont été suspendues : on peut voir ainsi des lecteurs accoudés aux rambardes à cinquante mètres, à soixante mètres du sol.

Ne sachant pas dans quelle direction orienter mes recherches, j'ai préféré tout de suite demander l'aide d'un bibliothécaire. Une femme de l'accueil m'a conduit vers un petit bureau situé au bout d'une rangée de romans anglo-saxons. Ce bureau disparaissait presque, derrière une montagne extraordinaire de livres mutilés, défraîchis, périmés. J'ai interrogé la femme qui me guidait pour savoir à quoi ils étaient destinés : "Oh, ils finiront certainement à la carrière. Vous pouvez en prendre si ça vous amuse. Actuellement, ils nous servent surtout de cales pour les étagères. On s'en sert aussi pour accéder aux rayons plus élevés : regardez là !". Elle m'a montré du doigt une pile de livres placée devant une pile plus haute, elle-même placée devant une troisième pile encore plus haute, et ainsi de suite : on avait aménagé un escalier dont les marches étaient des livres ! Elle a frappé à la porte. On a répondu : "Oui, entrez !". La femme tourne la clenche. Elle n'a pas posé un pied dans le bureau, que la voix qui nous a demandé d'entrer se met à crier : "Attention !". J'ai eu juste le temps de tirer par le bras mon accompagnatrice avant de voir s'écrouler, derrière la glace de la porte, deux ou trois centaines de livres. "Maintenant c'est bon, vous pouvez entrer", a dit la voix. Les deux cents ou trois livres écroulés formant un monticule au bas de la porte, la guide et moi-même avons dû pousser avec nos épaules.

Où était le bibliothécaire ? Nous l'avons entendu à nouveau, quelque part au-dessus de nous : "Je finis un classement et je suis à vous". Mon accompagnatrice s'est sentie obligée de préciser : "C'est Monsieur Van Grevald qui vient pour une recherche !". Je n'ai pas compris ce qui a suivi. Il y a eu comme un gigantesque effondrement. Par prudence, nous étions restés, mon accompagnatrice et moi, sur le seuil du bureau. Nous avons assisté à une pluie de livres, que dis-je une pluie ? un déluge de livres ! Et au milieu de ces reliures et de ces pages volantes, nous avons vu une main, puis une jambe. La pluie n'avait pas encore cessé, qu'une petite colline de Classiques Garnier s'est mise à glisser sur un tapis de gros atlas bibliques, jusqu'à nos pieds. Une tête est apparue. Puis un corps pressé de se relever. C'était le bibliothécaire. "Monsieur Van Grevald ! Monsieur Van Grevald ! Ah, Monsieur Van Grevald ! Excusez-moi ! Monsieur Van Grevald, si vous aviez prévenu ! J'aurais rangé un peu, Monsieur Van Grevald ! Attendez un peu que je mette de l'ordre, Monsieur Van Grevald, entrez donc ! Non, restez là, le temps que je vous fasse de la place !" C'était un jeune homme assez grand, à lunettes. Il portait un jean et une grosse chemise à manches longues. Je pense l'avoir rapidement mis en confiance ; mais il restait de toute façon quelqu'un de très timide.

Je lui ai exposé le but de ma visite. Lui non plus ne connaissait pas *Les liaisons dangereuses*, mais le nom Laclos ne lui était pas inconnu. Il ne savait plus où il avait croisé ce nom, mais il était certain de l'avoir vu dans un ouvrage qui n'était pas *Les liaisons dangereuses*. Au bout d'une demi-heure de discussion, soudain, il s'écrie : "J'ai trouvé ! Je sais où j'ai vu Laclos ! Venez avec moi, je vais vous montrer". Nous nous sommes levés. En refermant la porte de son bureau, la clenche est restée dans ses mains ; il l'a replacée en maugréant. "Suivez-moi. Attention où vous marchez, juste à côté de votre pied droit il y a un trou ; j'ai mis des livres dessus pour boucher mais c'est dangereux quand même."

Je serais incapable de retrouver le chemin que nous avons suivi. Nous sommes montés et descendus, nous avons été à droite, à gauche, en biais, en long, en travers. Je lui ai demandé au bout d'un moment : "Où sommes-nous ?". Il m'a répondu : "Sous la mer. Enfin, non : sous le port de Biernd, entre le Phare et la Bibliothèque. Quand les documents amassés par la Bibliothèque ont commencé à devenir envahissants, on a eu le choix entre agrandir l'île ou creuser le sol. On a choisi de creuser le sol. Si on avait agrandi l'île, on aurait fini par obstruer le port". J'ai réclamé une pause, nous marchions depuis plus d'une heure, je n'en pouvais plus. "Plus d'une heure ? s'est-il exclamé. Pas du tout, nous ne sommes ici que depuis vingt minutes ! Vous perdez la notion du temps ? C'est dommage, nous étions presque arrivés. Tenez, c'est là." Il a été chercher une échelle. Je l'ai vu grimper les marches jusqu'à une dizaine de mètres de hauteur. Il a lu silencieusement la tranche de plusieurs gros volumes identiques. "Voilà ! Je suis certain que c'était dans celui-ci !" Je me suis demandé comment il pouvait être aussi sûr de lui, comment il pouvait réussir à retrouver une référence au milieu des dizaines et des dizaines de milliers de livres que nous avions enjambés, contournés, évités depuis son bureau. Il s'est approché de moi avec le gros volume : "La deuxième partie. Où est la table des matières ? Ah, ici ! Page 450. Voyons... 300... 350... 400... 420, 440, 45, 46, 47... Là ! Je savais bien !". Il me tend le livre ouvert ; il s'agissait d'une reliure qui rassemblait les numéros de plusieurs périodiques datant de la Révolution française. La page qu'il me montrait était une couverture d'une revue de 1790 intitulée *Journal des Amis de la Constitution*. Juste sous le titre, le nom du directeur de la revue : Choderlos de Laclos.

Je n'ai pas eu le temps de souffler. Il poursuit : "Maintenant que j'y pense, je suis sûr que la Bibliothèque possède d'autres documents. Mais il vous faudrait voir avec le conservateur, parce que je n'ai pas le droit de vous les confier". Je lui ai demandé : "Et cette reliure ? Je peux l'emporter ?". "Oui, ce livre-là, pas de problème. Et puis, vous êtes dans mon secteur. Je vous fait confiance". Je trouvais un peu bizarre qu'on puisse emporter ainsi chez soi un ouvrage aussi rare, mais je n'allais pas me plaindre. J'ai refermé le bouquin, et ayant ce que je voulais, je l'ai incité à me reconduire vers la sortie. Nous avons de nouveau emprunté un itinéraire labyrinthique. Il m'a arrêté devant un tas de papiers haut de cinq mètres : "Ah, attendez ! La dernière fois que je suis passé par ici j'ai perdu ma chevalière. Elle devait être... là-dessous... là... Tiens ! Qu'est-ce que je vous disais ! Elle est ici !". Nous sommes arrivés sous la verrière, après avoir longé son bureau. "Je parlerai de votre recherche au conservateur, il vous téléphonera, j'espère vous avoir été utile, Monsieur Van Grevald". Je l'ai remercié chaleureusement, et j'ai quitté la Bibliothèque en emportant sa reliure sous le bras.

Trois jours plus tard, comme de bien entendu, toujours pas de nouvelles du conservateur. Je téléphone le matin à la Bibliothèque, la standardiste me passe le secrétariat. La secrétaire : "Monsieur Van Grevald ! Que puis-je pour vous ?". Moi : "J'effectue actuellement un travail de recherche sur un éditeur français ayant vécu aux alentours de 1800. J'ai rencontré un de vos bibliothécaires il y a trois jours, qui m'a certifié que la Bibliothèque possédait des documents sur cet éditeur, mais que ces

documents n'étaient accessibles que grâce à l'accord du conservateur. Le bibliothécaire en question m'a promis qu'il informerait le conservateur de ma démarche. Etes-vous au courant ?". La secrétaire : "Ah ?... Comment était-il, ce bibliothécaire ?". Moi : "Plutôt grand, des lunettes...". La secrétaire : "C'est Flaen. Alors c'est normal. Non, Monsieur Van Grevald, nous ne sommes pas au courant. Mais nous allons arranger cela. Si vous voulez cet après-midi, Monsieur le conservateur pourra vous recevoir".

L'après-midi, donc, je suis retourné à la Bibliothèque. La femme de l'accueil m'a guidé jusqu'au bureau du conservateur, situé au premier sous-sol. Un bureau immense. Quinze mètres de hauteur. Trente mètres entre la porte d'entrée et le fond de la pièce. Dès que le conservateur m'a vu, il a quitté son fauteuil en levant un bras : "Monsieur Van Grevald ! C'est un honneur ! Encore mille excuses pour vous avoir fait attendre trois jours ! Asseyez-vous, je vous en prie !" Nous sommes restés un temps à évoquer le bibliothécaire. "Flaen est un excellent élément, qui maîtrise parfaitement son travail. Mais il est un peu... tête en l'air, disons. Il oublie ce qu'il dit, il n'a pas absolument conscience de tout. Vous avez vu son bureau ? San Francisco 1906. Moi je n'y mets plus les pieds, la dernière fois j'ai pris trois volumes d'encyclopédie sur le crâne. Un jour on le retrouvera étouffé sous ses étagères comme Alkan, le compositeur, vous connaissez ? Depuis quelques temps je suis même obligé de lui tirer les oreilles, parce que je me suis rendu compte qu'il confiait des ouvrages très rares à des lecteurs." J'ai toussé. "Bien sûr, en général, on nous les rapporte ; mais ce n'est pas toujours le cas. Il y a des lecteurs qui gardent les livres chez eux, et du coup on se retrouve avec des collections incomplètes. On a eu notamment des surprises du côté des périodiques anglais entre 1890 et 1900, lors du dernier récolement partiel. Ce n'est pas par volonté de nuire, au contraire : il accorde sa confiance à tout le monde. Mais ce n'est pas comme ça qu'une bibliothèque peut fonctionner." Moi : "Ainsi vous possédez des documents sur Laclos et *Les liaisons dangereuses* ?". Lui : "Précisément. Preuve que Flaen est un excellent élément. Suite à votre coup de téléphone, je l'ai vu ce midi. Il m'a supplié de vous dire qu'il était effondré de vous avoir oublié. Bref. Il m'a donné, sur ce papier, l'endroit où se trouve ce que vous cherchez. Si vous êtes prêt ? C'est au douzième sous-sol, sous le port". Nous nous sommes levés, et dirigés vers un ascenseur. Nous avons commencé à descendre. Moi : "Vous avez bien dit : "sous le port" ?". Le conservateur m'a regardé : "Oui, sous le port, au douzième sous-sol. Vous y êtes déjà allé ?". Moi : "C'est bien l'endroit où sont stockés les périodiques de l'époque révolutionnaire ?". Lui : "Tous les périodiques de 1750 à 1850. Les périodiques anglais disparus dont je vous ai parlé se trouvent un peu plus loin". Moi : "L'ascenseur conduit jusqu'au douzième sous-sol ?". Lui : "Pourquoi me demandez-vous ça ? Bien sûr, puisque nous l'empruntons !". Moi : "Quand je suis descendu avec votre bibliothécaire, nous avons pris l'escalier...". Il a eu un geste vague, avant de me dire : "Là, par exemple, il a tout simplement oublié qu'il existe un ascenseur...".

Nous étions arrivés. Le conservateur a lu son papier : "Alors. "Douzième sous-sol, troisième colonne, vingt-cinquième travée sous l'escalier au fond." Ah oui, effectivement, pour la vingt-cinquième travée il faut les clés. Juste à côté de la petite salle de lecture. Vous serez tranquille". Le couloir se resserrait. Nous n'étions plus entourés par des livres, mais par des petites niches qui contenaient chacune un rouleau. De quoi s'agissait-il ? "Ce sont des parchemins. Vous pouvez regarder, si ça vous intéresse". J'ai sorti un rouleau au hasard. Un texte en latin mettait en scène un certain Polyænos ; en bas, à côté du tampon de la Bibliothèque, une note au crayon : "paragraphe 253, page 2". Je me suis tourné vers le conservateur : "Vous possédez des trésors". Il m'a incité à le suivre. J'ai remis le rouleau à sa place. Nous nous sommes engagés dans un escalier étroit d'une cinquantaine de marches, qui descendait jusqu'à une petite pièce emplie de vieux manuscrits, d'incunables détériorés, éparpillés sur le sol et sur les meubles. Je me suis avancé. Mes yeux se sont portés sur le livre le plus proche, écrit en arabe et en grec. J'ai essayé de traduire les premières lignes : "Dans le premier livre, nous avons parlé de la tragédie et de la façon dont celle-ci provoque la pitié et la peur, et produit la purification de ces sentiments". "Vous avez trouvé le second exemplaire de la *Comédie* d'Aristote ? Vous savez où est le premier ?" "Dans le coffre-fort du Vatican." "Oui. C'est peut-être sa meilleure place. C'est Flaen qui s'occupe du rangement dans cette pièce. Inutile de vous dire qu'il n'a pas fini. Voyez ça !" Il m'a tendu la couverture d'un ouvrage beaucoup plus récent : *Comment scier une planche, en deux tomes, avec nombreuses illustrations*. "Ce bouquin-là il faut le remonter, il n'a rien à faire ici. J'ai le tome deux, le tome un ne doit pas être loin... ce n'est pas ça... ce n'est pas ça... Et ça ! Plus rare, mais pas ancien non plus. Encore rien à faire ici." Il m'a montré à nouveau l'ouvrage : *La négresse blonde*, de Georges Fourest. "C'est un livre pirate édité par des maquisards vietnamiens, à l'époque de la guerre d'Indochine. On en vendait clandestinement aux Français pour un fusil le folio... *Comment scier une planche, tome un*, je savais bien qu'il n'était pas loin. Excusez-moi, je passe devant vous." Il m'a conduit devant une porte grillagée et cadénassée. Il a sorti ses clés. Il a ouvert la grille. "Ce doit être sur une étagère... Là ! Tout un carton !" Il a soufflé sur la poussière, qui s'est envolée. "Dans ce réduit, on entrepose ce qu'on n'a pas encore répertorié. Tous les auteurs ici ne sont pas nécessairement intéressants, mais comme on n'a aucune trace d'eux ailleurs, on préfère les conserver à l'abri en attendant de pouvoir les étudier. Dans le doute, vous comprenez... Si vous entamez une recherche sur Laclos, justement, ça pourrait nous arranger..." Il a pris le carton dans ses bras, refermé la grille ; nous avons remonté la cinquantaine de marches, vers les parchemins.

"Vous vous installerez dans la petite salle à côté, comme promis. Mais vous ne serez peut-être pas seul, tout dépendra de l'état des documents. Nous y sommes." Personne. Il a déposé le carton, l'a ouvert. "Oh, là ! Oui ! Je vous amène quelqu'un. Ce sont des mesures de sécurité, ne le prenez pas mal. Nous agissons de la même façon avec tous les lecteurs." Il a téléphoné à un service interne, a demandé qu'on apporte des gants. Il a raccroché, en regardant à nouveau le contenu du carton. "Les coins partent en poussière, les reliures sont fragiles, je préfère que ce soit un personnel de la Bibliothèque qui s'en occupe ; vous seriez déresponsabilisé en cas de problème." Un homme est venu. Le conservateur lui a donné des instructions avant de nous laisser. Je me suis assis ; et pendant tout l'après-midi je me suis plongé dans les documents que l'homme qu'on avait appelé, debout à mes côtés, sortait du carton et manipulait avec précaution.

En tout, une dizaine d'ouvrages. Et rien qui me permette d'avancer dans ma recherche. Un singulier personnage, décidément, ce Laclos. D'après ce que j'ai pu lire ici et là, l'éditeur des *Liaisons dangereuses* se serait destiné à une carrière militaire vers sa vingtième année. En 1760, il est à l'Ecole d'artillerie de La Fère. En mars 1761, il devient sous-lieutenant. Il est affecté à La Rochelle en 1762, dans une brigade créée pour des expéditions aux Indes et au Canada. Manque de chance : le 10 février de l'année suivante, le Traité de Paris met fin à la guerre de Sept ans. La France perd les Indes et le Canada. Effondrement des rêves d'aventures et de carrière rapide du jeune officier. Une période de trente ans de paix commence, qui condamne Laclos à s'élever en grade par l'ancienneté et à végéter en caserne. En 1763, il est en garnison à Toul. En 1765, il est à Strasbourg, nommé lieutenant en premier. En 1767, il est sous-aide-major. En 1769, on le trouve à Grenoble. En 1772, il est aide-major. En 1775, Besançon. En 1777, capitaine en second. En 1779, l'île d'Aix : il est chargé de construire des fortifications contre une hypothétique attaque anglaise. C'est à partir de 1780, semble-t-il, qu'il commence à écrire, mais je n'ai réussi nulle part à trouver l'année de publication des *Liaisons dangereuses*. Je sais que la douzième édition date de 1796. La première édition remonte-t-elle à avant ou à après 1789 ? J'aurais aimé l'apprendre. En tous cas, même si le livre a été publié après 1789, l'écrivain Laclos fait parler de lui bien avant l'époque révolutionnaire. Après avoir disserté sur le thème de *L'éducation des femmes*, à l'occasion d'un concours organisé par l'Académie de Châlons-sur-Marne, il rédige en 1786 pour l'Académie française une *Lettre sur l'éloge du Maréchal de Vauban* qui lui attire les foudres de l'autorité militaire. En 1784, il a un fils d'une certaine Marie-Soulange Dupemé, ou Dupené - je ne suis pas parvenu à déchiffrer l'écriture -, qu'il épouse deux ans plus tard, et qui lui donnera encore une fille en 1788 et un autre fils en 1795. En 1788, il entre au service du duc d'Orléans. On arrive à la Révolution. D'après ce que j'ai pu comprendre, Laclos a d'abord été monarchiste tendance orléaniste - et pour cause : le duc d'Orléans était son employeur -, avant de se rallier à l'idée républicaine. C'est pour cela qu'il se montre hésitant dans un premier temps. Compromis au moment des Journées d'Octobre, il s'enfuit à Londres. Il revient à Paris en juillet 1790. C'est à cette époque qu'il dirige le *Journal des Amis de la Constitution*. Ce qui ne l'empêche pas l'année suivante, après la fuite de Louis XVI et l'arrestation de Varennes, de manœuvrer pour obtenir l'installation au pouvoir du duc d'Orléans. En 1790 aussi, il entre au club des Jacobins, qu'il quitte en juillet 1791, suite à l'affaire de la pétition du Champ-de-Mars. Dorénavant, il se voue corps et âme à l'idéal révolutionnaire. Quand naturellement le duc d'Orléans le chasse, il réintègre l'armée. En 1792, il est envoyé par le gouvernement pour inspecter les troupes à Châlons-sur-Marne, avant d'être nommé chef d'état-major dans l'Armée des Pyrénées. Au moment de la Terreur, en mars 1793, il est arrêté pour ses anciennes fréquentations orléanistes. En août, il obtient sa libération conditionnelle. En novembre, il est de nouveau arrêté. Il reste en prison jusqu'à sa libération définitive au début du mois de décembre 1794. Derrière les barreaux, il écrit des lettres qui témoignent de son attachement à sa femme Marie-Soulange. J'ai pu lire quelques unes de ces lettres : aucune comparaison possible avec la froideur d'un Valmont ou d'une Merteuil, ni avec le romantisme d'une Tourvel. On y trouve un homme sans histoires, bon père et bon époux. A sa sortie de prison, il écrit encore, un mémoire sur *La guerre et la paix*, une nouvelle version de *L'éducation des femmes* (1795), un compte-rendu sur *Le voyage de La Pérouse* (1797). Après s'être lancé dans une carrière militaire terne, dans une carrière politique avortée, et dans une carrière littéraire pas tellement plus éclatante, il semble attiré par une carrière financière. Ce n'est pas très clair. Je suis sûr qu'il était secrétaire général des hypothèques en 1795, mais les livres demeurent très discrets sur cette période. Je passe. Nous sommes en 1799 : il réintègre de nouveau l'armée comme général de brigade. L'année suivante, Bonaparte le nomme général d'artillerie sur le Rhin, puis en Italie. Malheureusement, il n'a pas le temps de faire ses preuves : il est atteint de dysenterie et meurt à Tarente le 5 septembre 1803.

Voilà le contenu global de la dizaine de volumes mis à ma disposition. En fin de compte, je n'avais rien appris qui puisse m'éclairer sur la nature des *Liaisons dangereuses*. N'ayant aucune date de publication, et n'ayant que des renseignements très vagues sur Laclos, je pouvais tout autant continuer à considérer *Les liaisons dangereuses* comme un recueil de lettres authentiques, rassemblées et publiées par le monarchiste Laclos devenu républicain au moment de la Révolution, dans le but de témoigner de la décrépitude du monde aristocratique d'avant 1789 et de garantir le bien-fondé de cette Révolution, que comme une fiction inventée de toutes pièces par l'officier Laclos contraint d'occuper du mieux possible ses interminables journées en caserne. J'en conclus, au lieu de m'embarquer dans des suppositions fragiles, qu'il valait mieux me limiter à l'étude de l'œuvre elle-même. Le dernier ouvrage refermé, je suis remonté vers le bureau du conservateur pour le remercier de son assistance, et je suis revenu vivement chez moi.

J'ai axé surtout ma réflexion sur les personnages principaux. Au terme de mon analyse, j'apporte les conclusions suivantes.

D'abord, Valmont. Celui qui écrit le plus : cinquante et une lettres ont été rédigées par lui sur les cent soixante-quinze du recueil. Un virtuose de l'adaptation. Avec Danceny, le soupirant de Cécile, il adopte le ton du frère aîné. Avec Cécile, il joue sur la vanité et sur le mystère. Avec Tourvel, il se montre expert en rouerie ; il utilise pour la séduire un vocabulaire classique, proche de ce qu'elle veut entendre, de ce dont elle rêve. Il emploie des termes abstraits, des superlatifs, des clichés hérités de la galanterie précieuse pour la persuader que son sentiment est désintéressé : "charme impérieux" (lettre 24), "âme céleste" (lettre 36), "doux empire", "puissance invincible", (lettre 83) ; il qualifie son amour d'"inaltérable" (lettre 52), de "pur" (lettre 83), de "tendre" (lettre 137). Avec Merteuil, il apparaît au contraire brillant, spirituel, persifleur ; le ton s'apparente au ton de la conversation, il multiplie les termes familiers ("bégueule", "rabâchage", "radotage", "baragouiner"), et les expressions littéraires les plus lestes comme "dévorer son ennui" (lettre 34) ou "ne pas se posséder de joie" (lettre 47). A chaque correspondant, un Valmont différent. C'est aussi un personnage peu imaginaire. Ses métaphores sont communes (exemple dans la lettre 83 : "réduit à brûler d'un amour que je sens bien qui ne pourra s'éteindre"). Ses formules sont conventionnelles (lettre 4 : "L'amour qui prépare ma couronne, hésite lui-même entre le myrte et le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon

triomphe"). Ses comparaisons guerrières sont plates (lettre 34 : "Mon inhumaine, qui se tient sur la défense, a mis à éviter les rencontres, une adresse qui a déconcerté la mienne. [...] Je ne veux être vaincu par elle en aucun genre. Mes lettres même sont le sujet d'une petite guerre [...]. Il faut pour chacune une ruse nouvelle"). Le recours systématique aux procédés de rhétorique (antithèses, parallélismes, cadences poétiques, etc.), en donnant à ses lettres une apparence très travaillée, trahit une âme habituée à feindre, à dissimuler, une âme jamais passionnée, rarement émue. En résumé, un personnage trompeur, superficiel et technicien.

Ensuite, Merteuil. Si Valmont adopte avec elle le ton de la conversation, ce n'est pas pour rien : ses lettres témoignent d'une maîtrise parfaite du langage. Elle peut se révéler ironique ("Vous reviendrez à dix heures avec le bel objet", lettre 2 ; "La petite personne de son côté est assez farouche", lettre 5), méprisante ("insultante confiance", lettre 113), détachée ("Je surmontai ma petite honte", lettre 81), vulgaire ("Adieu, [...] je suis à vous écrire, et mon dîner en a été retardé", lettre 63), cynique ("A propos, je vous remercie de vos détails sur la petite Volanges", lettre 141 : Cécile vient de faire une fausse couche...). Elle sait tirer des comparaisons de la vie quotidienne ("Depuis quand voyagez-vous à petites journées et par des chemins de traverse ? Mon ami, quand on veut arriver, des chevaux de poste et la grande route !", lettre 10), de la maladie ("C'est une fièvre qui, comme l'autre, a ses frissons et son ardeur", lettre 85), du jeu ("Ce fut un coup de partie qui me valut plus que je n'avais espéré", lettre 81), du théâtre ("Quand l'héroïne est en scène, on ne s'occupe guère de la confidente", lettre 146), de la guerre ("Une des choses qui me flattent le plus, est une attaque vive et bien faite, où tout se succède avec ordre quoiqu'avec rapidité [...], la gloire de la défense et le plaisir de la défaite", lettre 10), du Moyen Age ("Telle dans nos anciens tournois, la Beauté donnait le prix de la valeur et de l'adresse", lettre 10), de l'Orient et des fantasmes qu'il véhicule ("Je me plaisais à le considérer comme un sultan au milieu de son sérail", lettre 10). Elle utilise certains mots dans le sens du XVIII^e siècle ("injure", lettre 5 ; "soin", lettre 81), d'autres plus récents non reconnus par l'Académie ("ottomane", "encroûter", "duègne", "odalisque"), d'autres encore dans un nouveau sens, comme "précautions locales" (qui signifie "précautions propres aux lieux", lettre 81), ou "attentif Belleruche" (qui signifie que Belleruche "a des attentions et fait sa cour", lettre 121), ou "la lettre la plus maritale qui soit" (qui signifie "la lettre qui ressemble le plus à celle qu'un mari pourrait écrire", lettre 152). Merteuil ne cache pas ses affinités avec les milieux où l'on cause. Par exemple, dans la lettre 2, elle dit : "Cela n'a que quinze ans" ("Cela" désignant Cécile...), ou dans la lettre 5 : "Ce ne sera jamais qu'une espèce" ("espèce" définissant un être indigne de toute considération). Des propos comme : "Je raffole de cet enfant, c'est une vraie passion" (lettre 20), des formules comme : "le suffrage de nos femmes à prétentions" (lettre 81) appartiennent à la langue des salons. Plusieurs termes sont aussi très représentatifs des mœurs mondaines, comme "saisissement mortel" (lettre 85) ou "mortelle demi-heure" (lettre 87). La prose de Merteuil s'avère à la fois nerveuse et tendue, dynamique, naturelle, élaborée, et révèle un être prompt à cancaner, à manœuvrer, à compromettre, à échafauder des stratagèmes. En résumé, comme Valmont, un personnage trompeur, superficiel et technicien, même si c'est à un degré en plus ou en moins.

Troisième figure : Tourvel. Son style de plume semble sortir tout droit des livres pieux. Pour elle, l'amour est un "délire dangereux" (lettre 50) ou un "poison dangereux" (lettre 124). "Ce qui n'eût été que de la candeur avec tout autre, devient une étourderie avec vous, et ne mènerait à une noirceur, si je cédaï à votre demande", écrit-elle dans la lettre 43 : cette opposition entre "candeur" et "noirceur" est un cliché de rhétorique banale des gens d'Eglise. Dans la lettre 124, elle renvoie encore aux paraboles évangéliques, quand elle dit : "Ne sais-je pas que l'enfant prodigue, à son retour, obtint plus de grâces de son père, que le fils qui ne s'était jamais absenté". Mais dans le même temps, ses paroles sous-entendent le conflit intérieur qui la déchire, entre son désir de vertu et son sentiment pour Valmont. Une évolution est très sensible, plus on avance dans le recueil. Les lettres 26 et 41 déploient une langue riche en rythmes ternaires, en effets de symétries, en périodes, qui vise à mettre une distance entre elle et Valmont. La lettre 43 adopte un ton toujours oratoire, mais moins cérémonieux, moins démonstratif. Dans la lettre 56, seuls les trois premiers paragraphes sont cohérents ; le dernier paragraphe révèle un trouble de plus en plus marqué, le raisonnement cède la place à une divagation inquiète et passionnée, le rythme de plus en plus saccadé trahit un émoi profond ("Que m'importe, après tout ? Pourquoi m'occuperais-je d'elles ou de vous ? De quel droit venez-vous troubler ma tranquillité ? Laissez-moi, ne me voyez plus ; ne m'écrivez plus"). La lettre 90 manifeste sa défaite morale. La lettre 161 manifeste sa déchéance affective. Tout à fait à l'inverse de Valmont et Merteuil, Tourvel apparaît comme un être fragile à la limite de la faiblesse, enclin au drame, fidèle jusqu'à la pathologie aux préceptes inculqués par un catéchisme trop austère, inadapté au monde autant que le Rousseau de *La nouvelle Héloïse* ou des *Rêveries*.

Quatrième personnage : Cécile. Aucune évolution. Son enfermement au couvent a fait d'elle une nigaude incapable de comprendre quoi que ce soit de ce qui lui arrive. Le temps des *Liaisons dangereuses* est une parenthèse dans son existence : au début du recueil elle sort du couvent, à la fin elle y rentre définitivement. Entre les deux, elle se laisse porter par les événements. Son langage appartient au monde de l'enfance, qu'elle n'a jamais quitté et qu'elle ne quittera jamais - Merteuil lui dit d'ailleurs, lettre 105 : "Vous écrivez toujours comme un enfant". Pour preuves, la lettre 1 ("le Monsieur"), la lettre 39 ("ce vilain Monsieur de Gercourt"), la lettre 109 ("Il y a tout plein de moments où je n'y songe pas du tout"). Elle multiplie les barbarismes comme : "Je suis bien fâchée que vous êtes encore triste" (lettre 30), "Je ne sais pas qui est-ce qui nous a trahis" (lettre 69), "Ne m'en voulez pas" (lettre 94). Son vocabulaire est très pauvre. Dans l'impossibilité de décrire par des termes précis ce qu'elle éprouve, elle remplace toute explication par le mot-outil "cela" ("Cela ne me fâche pas beaucoup", lettre 14) ou "ça" ("Ça m'a fait bien plaisir", lettre 14 ; "Ça me faisait de la peine", lettre 16), qu'elle accompagne de quelques substantifs ou qualificatifs très ordinaires ("peine", "plaisir", "chagrin", "triste"). Pour traduire une émotion forte, elle emploie systématiquement le mot "bien" : "Je suis bien embarrassée", "Je suis bien en peine" (lettre 16), "J'ai bien pleuré" (lettre 82), "C'est bien mal ça" (lettre 97). On ne compte plus ses répétitions : dans le deuxième paragraphe de la lettre 27, on trouve six fois le verbe "dire", et cinq fois le verbe "écrire" ! Elle rédige comme elle parle, d'où la fréquence d'expressions comme "et puis" ; elle commence souvent ses lettres par une interjection enfantine "Oh !" ou "Ah !". Son éducation a été peu soignée : elle reste un être vide. Merteuil n'a pas tort quand elle la qualifie de "machine à plaisir" (lettre 106). Représentative, avec Danceny

- autre mal éduqué qui finira sous le vêtement religieux -, de la jeunesse, elle révèle l'impuissance de toute une génération à saisir le monde qui l'entoure, et par là, à en combattre les éléments mauvais. Ainsi, elle peut ne pas inspirer le mépris, elle inspire de toute façon la pitié.

Enfin, Volanges, la mère de Cécile. Sa langue est archaïque. Elle recourt à des expressions toutes faites, consacrées par l'Eglise, sentencieuses, moralisatrices ; elle menace par exemple Tourvel, dans la lettre 9 : "Vos regards, purs comme votre âme, seraient souillés par de semblables tableaux". Ses images sont grandiloquentes : "Ecoutez, si vous voulez, la voix du malheureux qu'il a secouru ; mais qu'elle ne vous empêche pas d'entendre les cris de cent victimes qu'il a immolées" (lettre 32). Elle demeure esclave des conventions, des usages religieux. Mais en même temps, c'est un personnage lucide et perspicace : dans la lettre 32, elle a non seulement très bien décelé le début d'attirance de Tourvel pour Valmont ("Effrayée de la chaleur avec laquelle vous le défendez, je me hâte de prévenir les objections que je prévois"), mais en supplément elle connaît la cause de l'aveuglement de Tourvel ("Votre honnêteté même vous trahit, par la sécurité qu'elle vous inspire"). Sa connaissance du monde est précise et sans illusions : la malhonnêteté, le vice, la tromperie se trouvent partout sous n'importe quel visage. Malheureusement, lucide et perspicace, elle ne l'est pas encore suffisamment : elle démasque très rapidement Valmont, mais se méprend sur Merteuil. Et elle finit par livrer sa propre fille Cécile aux libertins. Le personnage Volanges, lui non plus, ne peut donc pas inspirer un autre sentiment que la pitié. La mère de Cécile est une femme intelligente sans doute, mais faible, impuissante, dépassée complètement par la société corrompue de son temps.

En conclusion, je suis sûr au moins d'une chose : que toutes ces lettres soient authentiques ou non, le recueil des *Liaisons dangereuses* est le livre d'un homme qui s'ennuie.

Ou bien *Les liaisons dangereuses* sont une œuvre inventée. C'est possible. Grâce à mes lectures à la Bibliothèque, j'ai une idée plus précise de ce qu'a été Laclos : un militaire ayant vécu en période de paix. On peut facilement s'imaginer Laclos dans sa caserne, faisant les cent pas en attendant que la journée se passe, réduit à éplucher les patates, à jouer aux cartes ou à astiquer ses bottes. Un jour, l'inaction a dépassé la mesure : "C'est assez !", s'est écrié le soldat inoccupé en tapant du poing sur la table. Il a pris une feuille, une plume, et il a commencé la rédaction d'un roman intitulé *Les liaisons dangereuses*. Général de tour d'ivoire, il s'est demandé comment Merteuil vaincrait les réticences de Valmont, dans quelles circonstances Valmont battrait en brèche les dernières défenses de Tourvel, assurant la cohérence de l'ensemble, s'arrachant les cheveux parce que si telle lettre a été portée à la connaissance de X., Y. aurait dû forcément en parler dans sa réponse à Z., se mettant dans la peau de chacun des personnages et essayant le mieux possible d'adopter leurs points de vues, de ressentir leurs émotions, et d'écrire dans chaque lettre selon un style particulier. L'hypothèse est très plausible. Le peu d'éléments que j'ai pu rassembler laisse supposer que Laclos a toute sa vie cherché sa voie. Il a entamé une carrière littéraire après avoir entamé une carrière militaire, avant de s'adonner à la politique, puis à la finance, avant de réintégrer l'armée. *Les liaisons dangereuses*, de ce point de vue, seraient à considérer comme la marque d'un vertige, comme la preuve de l'abîme qui sous-tend une vie en apparence réussie : bon mari, bon père, bon officier, noble ouvert aux idées nouvelles, Laclos serait certainement devenu un bon général d'Empire, peut-être un bon diplomate, il aurait fini sans doute à l'Académie française, décoré de la Légion d'Honneur. Le fait que le monde des *Liaisons dangereuses* soit un monde tournant à vide, avec un vicomte de Valmont et une marquise de Merteuil représentant une aristocratie décadente, avec une Madame de Tourvel et une Madame de Volanges représentant une bourgeoisie impuissante, avec un Tiers-Etat absent, un monde sans Roi, sans Histoire, sans Dieu, sans même des Auteurs puisque les personnages sont réduits à raconter leurs aventures par leurs propres lettres, est peut-être à mettre en parallèle avec un Laclos qui lui aussi tourne à vide, ne croyant plus à l'aristocratie, officier sans gloire, contraint de vivre par procuration à travers les livres, de trouver un semblant d'excitation dans l'élaboration de stratégies de conquêtes amoureuses, de noircir des pages et des pages à l'instar de ses créatures de papier.

Ou bien *Les liaisons dangereuses* sont une œuvre authentique. C'est possible aussi. Mais dans ce cas encore, Laclos est un homme qui s'ennuie. Si les lettres sont vraies, Laclos n'est plus écrivain, il est juste éditeur. Et éditeur de quoi ? d'un Valmont et d'une Merteuil trompeurs, superficiels et techniciens, comme j'ai dit plus haut, d'une Tourvel romantique et inadaptée, d'une Cécile et d'une Volanges pitoyables. Quel intérêt peut-on éprouver pour de tels êtres ? Si Laclos a publié leurs lettres, c'est forcément parce qu'il n'avait rien de mieux à faire. Il est aussi facile d'imaginer Laclos oisif en caserne que de l'imaginer sceptique face à l'idéal républicain. Aspirant à des changements profonds, il ne croit plus aux promesses des Lumières, s'il y a cru un jour. Ne sachant plus vers quoi se tourner, ne sachant plus exprimer ce qu'il veut, il se résigne à exprimer ce qu'il ne veut pas : il édite un recueil de lettres d'individus lamentables, pour bien montrer aux gens de son temps que le monde aristocratique des années 1762-1789 est, ou était - puisque je ne sais pas la date de publication -, un monde décrépi, vain, pourri. Laclos aurait été, dans cette hypothèse, un républicain par dépit, autrement dit un républicain devenu tel moins par foi dans la République - qui ne répond pas à toutes les promesses, puisqu'il passe les dix dernières années de sa vie à chercher son salut dans l'orléanisme, dans le jacobinisme, dans le bonapartisme, dans la politique, dans l'écriture, dans l'armée - que par rejet de la monarchie entre 1762 et 1789. Même dans ce cas, *Les liaisons dangereuses* sont l'œuvre d'une âme en peine : déçu par son monde, Laclos est finalement emporté par une tourmente révolutionnaire qui ne comble aucun espoir. Il ne serait resté à l'homme errant, pour alimenter une vie sans véritable but, que mettre en lumière les travers de son temps.

III

KRZYSZTOF

Tu te souviens, Lecteur, que lors de ma recherche sur Lacos, un bibliothécaire m'avait laissé une reliure contenant plusieurs revues parues sous la Révolution française. J'avais rencontré le conservateur de la Bibliothèque, quelques jours plus tard, qui m'avait appris que ce type de document ne devait normalement jamais sortir de l'établissement, parce que trop fragile ou trop rare. Je te rassure donc, Lecteur : le lendemain de mon entrevue avec le conservateur, une mauvaise conscience m'a empêché de garder cette reliure, je l'ai remise au bibliothécaire qui me l'avait confiée - cela valait peut-être mieux pour lui : si le conservateur avait su...

Mon désir de me l'approprier était grand, pourtant. C'est un réel plaisir, celui de tourner les pages rêches et poreuses qu'un homme, mort il y a dix ans, cent ans, mille ans, à une époque où on attache tel et tel événements historiques, a tenu dans ses mains. Un livre rend toujours compte des civilisations qu'il a traversées. Une page arrachée d'un volume de 1650 : c'était un passage qui n'a pas plu à un essayiste de 1830, ou c'était un bout de papier qui a servi à allumer un feu de cheminée en 1760. Une page soigneusement recollée dans un volume de 1500 : c'était un texte disparu pendant des décennies qu'on a miraculeusement retrouvé. Une page tachée dans un volume de 1570 : c'était une tasse de café maladroitement renversée en 1910, ou une négligence volontaire en 1790, ou des doigts sales en 1630. Il est même possible de tomber, entre deux feuillets, sur des documents oubliés là par des lecteurs distraits : carte postale tamponnée le 14 février 1909 à Baden-Baden dans un roman russe datant de 1884 ("Cher Peter, notre petit Hans a fait ses premiers pas ! Quel dommage que vous n'étiez pas parmi nous, vous auriez assisté à l'événement. Notre séjour s'achève sous un ciel clément. Nous ne serons pas fâchés de revoir nos Saxons qui nous manquent beaucoup. Votre Solange qui pense à vous"), facture d'épicier signée en mars 1930 dans un album pour la jeunesse de 1886 ("riz, 300, petits pois, 12, tomates, 60, pommes de terre, 248, Van Houten, 50, Werthers Original, 30, Dubonnet, 43, etc."), lettre datée du 25 août 1945 dans un volumineux missel de 1896 ("J'ai bien reçu la visite d'Avdur, mais seule. Je ne suis pas étonnée. Cela m'est bien égal. Celui qui ne vient pas ne doit pas partir").

Dans cette reliure qui m'avait été confiée, justement, se trouvait une photographie. Sur la photo : une femme élégante, tenant dans ses bras un très jeune bébé, accompagnée de quatre autres personnes également en vêtements de cérémonie ; la scène se passe sur le parvis d'une église orthodoxe. Au dos de la photo, une note manuscrite : "Krzysztof, chrzest 1957, 27 grudzien". C'était une épreuve en noir et blanc, un tirage brillant entourée d'une bordure blanche. D'après ce peu d'indices, j'ai pu déduire facilement qu'il s'agissait d'un baptême chrétien d'un petit garçon nommé Krzysztof, le 27 décembre 1957, quelque part en Pologne comme le laissait sous-entendre la note et les vêtements des convives. Je trouvais un peu étrange qu'un baptême ait pu avoir lieu en Pologne en 1957, tandis que les dirigeants étaient sous la direction des communistes de Moscou, et les prêtres dénoncés comme contre-révolutionnaires et persécutés. Mais le cliché semblait authentique. Et puis, quel intérêt de falsifier un tel document ?

Autant te l'avouer, Lecteur : j'ai rendu la reliure à la Bibliothèque, mais je confesse avoir gardé cette photo. Le rapport entre la représentation d'un baptême chrétien parmi tant d'autres, et ce que les livres d'Histoire nous apprennent sur le vieux monde chrétien des années 1950 - dont le plus spectaculaire en 1957 : Spoutnik -, a excité ma curiosité. Cette photo posait une énigme : qu'avait-il de si extraordinaire, ce crucifié sous Tibère, pour qu'à l'ère de Spoutnik, on continuât à se faire baptiser en son nom ?

La question était d'autant plus judicieuse que l'angle choisi, la position des individus, le parvis lisse et propre, le ciel bleu illuminant l'église à l'arrière-plan, tout cela me rappelait un tableau que j'avais vu un jour, un tableau d'un peintre pompier, Ciseri je crois, représentant Pilate le bras levé vers Jésus, devant la foule.

Étrange affaire que ce procès de Jésus. Je rappelle les faits : Pilate ne trouvait aucun motif pour condamner Jésus, il a donc demandé son avis à la foule, et lui a même proposé de choisir entre relâcher Jésus ou relâcher Barabbas. On n'invente pas une histoire de ce genre. Il y a là, certainement, un fond de vérité. Mais un fond de vérité très mince.

Parce qu'enfin ! Comment a-t-on pu croire pendant des siècles à la réalité d'un procès aussi spectaculaire ! On connaît la rigueur et l'amour des lois romains. Or, ce Pilate des évangiles, c'est Monsieur Loyal sur la piste du cirque : "Achille-Jésus

mérite-t-il ou non d'être puni ? C'est à vous de décider, chers amis ! Ah là là là là ! Pauvre Achille-Jésus ! Le public vous a condamné ! Je dois lui obéir ! Préparez-vous à recevoir une tarte à la crème, après quoi vous serez crucifié !". Peut-on raisonnablement imaginer un Pilate aussi inconscient dans ses responsabilités, aussi désinvolte dans ses décisions, aussi peu respectueux des institutions latines ?

Un autre aspect de ce procès m'échappe aussi, relatif au contexte historique et géographique. La Judée est vassale de Rome depuis Pompée. La campagne de César depuis Alexandrie jusqu'à Zela a consolidé la mainmise romaine sur la Palestine. L'Empire fait de cette région une province romaine gouvernée par un roi juif, avant d'en faire un territoire romain gouverné par un préfet romain. Donc, au moment du procès de Jésus, l'occupation totale de la Palestine par la puissance romaine est un fait récent. Il ne s'agit pas par conséquent, pour le gouverneur, de montrer de la faiblesse, ni d'agir en despote : il faut au contraire témoigner de fermeté vis-à-vis de la population occupée, soumise à des lois qui lui sont étrangères, obligée de payer l'impôt à l'empereur qu'on lui assigne, tout en donnant de la civilisation romaine l'image la plus haute, la plus digne de respect, la plus louable, pour contenir pacifiquement les révoltes. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que la Judée se trouve à une frontière de l'Empire. Juste à côté se trouve le royaume des Parthes. D'où nécessité de ne pas être négligent. L'administration d'une province comme la Judée, à cette époque, ne peut pas être confiée au premier venu. Le préfet romain choisi doit être nécessairement un homme intègre, accompli, pleinement conscient des enjeux de sa tâche. Or, que voyons-nous dans les évangiles ? Un lâche. Un fonctionnaire débonnaire incapable de prendre une décision, qui finit par s'en remettre au jugement du plus grand nombre. Un administrateur qui laisse condamner un homme en étant convaincu de son innocence. Quelle image désastreuse de la haute justice romaine ! Quelle image désastreuse de la puissance romaine ! Et quel lamentable manque de charisme face au menaçant voisin parthe !

Et puis, j'essaie de me mettre un instant à la place de Pilate. Je suis préfet. Je gouverne une province frontalière. Je vis en plein cœur de Jérusalem, au sein d'une population que je tiens en respect par la force. Et je détiens, dans ma prison, deux individus. L'un s'appelle Jésus, je ne sais pas trop bien ce qu'il est, un illuminé, un révolutionnaire, en tous cas quelqu'un qui a provoqué un tumulte au Temple, qu'on écoute, et qui peut s'avérer à l'avenir un facteur de désordre. L'autre s'appelle Barabbas, et lui en revanche je sais qu'il est un brigand, je sais que si je le relâche il répandra de nouveau la zizanie dans ma province. Je suis bien ennuyé : je n'arrive pas à trouver un motif d'accusation valable à l'encontre de Jésus, et d'un autre côté j'hésite à le relâcher parce que, suite aux réactions qu'il a déclenchées au Temple, je crains que sa libération soit à l'origine d'une émeute. Alors voilà : pour sortir de cette situation, puisque je suis d'excellente humeur depuis ce matin, j'ai décidé de confier la responsabilité du jugement à la foule. Et tant que j'y suis, je vais demander à la foule si elle veut que je relâche Barabbas. Je prends un risque parfaitement idiot, puisque je sais pertinemment que Barabbas en liberté troublera de nouveau l'ordre public. Mais je suis d'excellente humeur depuis ce matin, par conséquent je peux bien me permettre une petite folie, ça mettra un peu de piment dans ma vie. En somme, on peut dire que le Pilate des évangiles, transposé pendant la deuxième Guerre Mondiale, se présente comme un haut responsable allemand, chargé du maintien de l'ordre dans un territoire occupé par des armées allemandes, qui, au balcon principal d'une ville d'importance, s'exprimerait en ces termes : "Très chères populations occupées militairement par l'armée allemande dont je suis ici le principal représentant, je suis bien ennuyé. J'ai enfermé, dans la prison de ma kommandantur, deux résistants. Or, je n'arrive pas à trouver un motif pour condamner l'un de ces deux résistants. Donc, j'ai décidé de relâcher l'un de ces deux résistants. Je suis venu vous demander lequel vous voulez que je relâche : celui dont je ne suis pas convaincu de la culpabilité, ou l'autre, celui qui cherchera à me tirer dessus à nouveau dès que je l'aurai libéré ?". Le moins qu'on puisse dire, c'est que le Pilate des évangiles semble psychologiquement un peu perturbé...

La crucifixion de Jésus date du début des années 30. Et Pilate a été préfet jusqu'en 36. Peut-on imaginer qu'un Pilate aussi inconscient, aussi lâche, aussi insolite que celui des évangiles, aurait pu rester en place jusqu'en 36 ? Non, de n'importe quelle façon, Rome l'aurait relevé de ses fonctions. Ce procès évoqué dans le *Nouveau Testament* n'a que très peu de rapports avec l'Histoire : c'est un procès surréaliste, bouffon, loufoque, un procès qui tend au farfelu.

Je relis les textes. Je m'intéresse pour commencer à Jésus au Temple. Les quatre évangiles s'accordent sur cet épisode. Jésus est entré dans la cour du Temple de Jérusalem, il a vu les marchands : il a renversé leurs étals. Un acte de cette nature ne peut pas être accompli par tout le monde ; c'est un acte volontaire, décidé. Si un individu en 1957 renversait les présentoirs des vendeurs de cartes postales au Vatican ou à Lourdes, les chrétiens, si peu qu'il en reste, crieraient au sacrilège. Alors un individu qui sème le désordre dans un Temple habité par Dieu, dans un Temple qui représente encore, pour un peuple privé de tout par l'envahisseur romain, un espoir, une identité, une indépendance, ce n'est même plus un sacrilège, c'est au-delà des mots. Le geste de Jésus est le geste d'un jusqu'au-boutiste. Un jusqu'au-boutiste fou ? Je le répète, la Palestine est à cette époque sous domination romaine ; et ce que les Romains cherchent avant tout dans leurs provinces, c'est l'ordre. Pendant les fêtes juives, comme la Pâque, la population de Jérusalem double, triple, quadruple. La ville, toujours sous la responsabilité du préfet romain, n'est pas défendue par un renforcement de légions : la garnison d'Antonia contrôle toujours, à elle seule, toute la région. C'est dire à quel point le préfet doit être diplomate, habile dans sa façon de gouverner. La moindre bévue, et c'est la catastrophe ; la garnison ne pourrait pas de toute façon contenir la masse de la population. Crucifier un fauteur de troubles est la meilleure solution. Une façon de dire : "Populations de Jérusalem, Rome vous autorise à célébrer vos fêtes. Mais n'allez pas trop loin. Voyez ce que nous faisons des rebelles à l'ordre romain. Si vos fêtes débordent en une contestation de la mainmise de Rome sur la Palestine, vous finirez tous comme ceux que vous voyez là sur leur croix". Les crucifiés étaient donc nécessairement des meneurs, des individus charismatiques. Si Jésus a été crucifié, c'est bien parce que ses comportements avaient attiré l'attention, et parce qu'on l'écoutait. Au fond, il n'est même pas utile de savoir s'il a réellement renversé les

marchands du Temple. Qu'il les ait renversés ou non, qu'il ait participé à des révoltes ou non, peu importe : il a suffisamment semé la pagaille pour susciter l'inquiétude des autorités. Jésus n'était donc pas un jusqu'au-boutiste fou, mais un jusqu'au-boutiste parfaitement lucide, quelqu'un qui savait exactement ce qu'il voulait et ce qu'il faisait.

Un tel caractère ne naît pas en un jour. Jusqu'où peut-on faire remonter cette volonté déterminée ? Les évangiles demeurent discrets sur l'enfance de Jésus. En revanche, ils concordent sur l'évolution de sa relation avec Jean-Baptiste. Qui est Jean-Baptiste ? Un réformateur. Par le baptême qu'il pratique sur les bords du Jourdain, qui lave les hommes de leurs péchés, il se place effectivement en dehors des institutions, puisque chaque année le Temple de Jérusalem organise le Yom Kippour, le "Jour du Pardon". Figure essentielle dans *Marc*, *Matthieu* et *Luc*, Jean-Baptiste apparaît dès le prologue dans *Jean*. Il faut avouer qu'avant Jean-Baptiste, Jésus n'est rien. Ce n'est qu'à partir du moment où Jean-Baptiste le baptise, et l'accepte dans sa communauté, que Jésus commence à faire parler de lui. L'évangile de Jean révèle que Jésus a recruté ses premiers disciples dans la communauté de Jean-Baptiste. L'analyse des propos de Jésus rapportés par Matthieu sous-entend l'influence de l'un sur l'autre (Jean-Baptiste, 3.7 : "Race de vipères ! Qui vous a enseigné à vouloir échapper au jugement de Dieu, qui est proche ?", Jésus, 23.33 : "Race de vipères ! Comment pensez-vous éviter d'être condamnés à l'enfer ?" ; Jean-Baptiste, 3.10 : "Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu", Jésus, 7.19 : "Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu" ; Jean-Baptiste, 3.2 : "Repentez-vous, car le Royaume des cieux est proche !", Jésus, 4.17 : "Repentez-vous, car le Royaume des cieux est proche !"). La dimension de Jésus n'est pas à remettre en cause : si finalement l'élève a dépassé le maître, ce n'est certainement pas sans raisons. Mais il est indéniable que Jean-Baptiste a été un formidable tremplin pour Jésus. On s'est longtemps mépris sur l'utilisation du verbe "baptiser" dans le verset 22 du chapitre 3 ("Jésus resta quelques temps avec ses disciples, et il baptisait") de l'évangile de Jean : "baptiser", cela peut signifier "immerger des individus dans le Jourdain pour les laver de leurs péchés", mais cela peut signifier aussi "faire le baptiste", exactement de la même manière que "christianiser" veut dire "faire comme le Christ" ou "comptabiliser" veut dire "faire comme le comptable". Les langues modernes veulent absolument qu'à chaque mot corresponde une seule définition, mais la langue utilisée par Jean, à l'époque de Jean, accepte tout à fait les doubles sens ; et dans le verset en question, Jean se garde bien de préciser le sens qu'il veut donner à son propos : évidemment ! on ne peut pas concevoir un "fils de Dieu" en train de chiper des disciples à celui qui lui a permis justement de sortir de l'anonymat...

Il faut imaginer le dialogue de sourds entre Jean-Baptiste et Jésus. D'un côté, Jean-Baptiste : "Je suis celui qui crie dans le désert : "Préparez un chemin bien droit pour le Seigneur". Un homme viendra après moi, mais il sera plus important que moi. Je vous baptise d'eau, mais lui vous baptisera d'esprit. Je ne suis même pas digne de délier la courroie de ses sandales". De l'autre côté, Jésus : "Cet homme que tu annonces, c'est moi. Celui qui doit baptiser d'esprit, c'est moi. Le Seigneur pour qui tu prépares un chemin bien droit, c'est moi". Jean-Baptiste : "Allons donc ! Toi ! Mais tu es un de mes disciples !". Jésus : "Eh bien justement ! Je viens après toi comme tu l'as dit ! Et je suis plus important que toi comme tu l'as dit !". Jean-Baptiste : "Mais la façon dont tu recrutes tes compagnons, c'est la façon que je t'ai enseignée ! La considération dont tu jouis maintenant, c'est celle que tu as acquise près de moi, grâce à moi !". Jésus : "En apparence la façon de recruter est la même, mais moi j'y adjoins l'esprit. Et si je suis considéré, c'est parce que justement je baptise d'esprit comme tu l'as dit". Jean-Baptiste : "Toi, tu baptises d'esprit ! Tu es fatigué, mon pauvre Jésus ! Regarde-toi ! Tu as une tête, un tronc, deux bras, deux jambes, comme moi, tu as un nez, une bouche, deux yeux, deux oreilles, comme moi, tu manges et tu dors, comme moi ! Tu n'es qu'un homme, mon pauvre Jésus, rien qu'un homme ! Et je peux même t'assurer que tu es un homme qui cherche à avoir les yeux et le cerveau plus gros que la tête !". Jésus : "Bien sûr, que je ne suis qu'un homme ! Tu l'as dit toi-même : "Un homme viendra après moi" ; et si cet homme a des sandales, des sandales dont tu n'es "pas digne de délier la courroie" comme tu as dit encore, c'est forcément parce que cet homme a des pieds, donc des jambes, donc un tronc, donc une tête avec un nez, une bouche, deux yeux, deux oreilles, un estomac à remplir et des paupières qui se ferment pour dormir. Eh bien cet homme, c'est moi. Seulement je ne suis pas un homme ordinaire : je suis fils de Dieu, je suis Dieu devenu homme, et de ce fait tu n'es effectivement pas digne de délier la courroie de mes sandales". Jean-Baptiste : "Tes sandales ! Tes sandales ! Mais mon pauvre Jésus, tes sandales, c'est grâce à moi que tu as pu te les acheter ! Quand je t'ai connu tu marchais pieds nus ! Si tu deviens célèbre et si on raconte ta vie un jour, on sera bien forcé de commencer ton histoire par moi d'une façon ou d'une autre, parce que tu me dois tout ! Tu étais quoi, avant de me rencontrer ? Un provincial ordinaire, promis à l'avenir de son charpentier de père ! Et maintenant tu te sers de ce que j'ai dit pour te faire passer pour le fils de Dieu ! Baptiser ne te suffit plus ?". Jésus : "Puisque je suis le Messie, tu deviens prophète, ce n'est pas si mal". Jean-Baptiste : "Et si je suis le Messie ?". Jésus : "Alors je suis Dieu". Jean-Baptiste : "Je vois. Tu t'es servi de moi pour te sortir de ta campagne, et maintenant que tu as fait ton trou, tu me confies les seconds rôles, en attendant de me mettre au placard". Jésus : "Je comprends que ça ne doit pas être facile, quand on n'est qu'un prophète, d'avoir favorisé la venue du fils de Dieu". Jean-Baptiste : "Oh, évite le cynisme ! Et garde ton baratin pour les foules !". Jésus : "Merci quand même pour tout". Jean-Baptiste : "Ingrat !".

Le Jésus des textes n'est donc pas un modèle de vertu. C'est au contraire quelqu'un prêt à tout pour parvenir à ses fins, prêt à séduire les masses avec des moyens qui ne lui appartiennent pas, à repousser ceux qui pourraient le gêner, jusqu'à ses alliés les plus proches, pour monter toujours plus haut dans la hiérarchie religieuse. C'est un opportuniste qui sait manœuvrer les consciences.

Je reste sur les textes. Les quatre évangiles sont d'accord pour dire que Jean-Baptiste connaissait par cœur ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Ancien Testament*. Quand on lui demande s'il est le Messie par exemple, Jean-Baptiste répond qu'il est "celui qui crie dans le désert : "Préparez un chemin bien droit pour le Seigneur"", en référence à *Isaïe II* (40.3). Matthieu rappelle que Jean-Baptiste dit à Hérode : "Il ne t'est pas permis d'avoir Hérodiade pour femme" - Hérodiade était la femme du

frère de Hérode -, en référence au chapitre 18 verset 16 et 20 verset 21 du *Lévitique*. Et quand on l'interroge sur ses actes de prophète, Jean-Baptiste affirme, aussi bien chez *Matthieu* (11.10) que chez *Jean* (3.28) en se référant au chapitre 3 verset 1 du livre de Malachie, qu'il est le messenger de Dieu, envoyé sur terre avant Dieu pour ouvrir le chemin à Dieu. Avec un maître aussi érudit, Jésus était destiné à devenir un expert de la Loi et des prophètes. Une analyse minutieuse des paroles de Jésus à la lumière de l'*Ancien Testament* déborderait du cadre que je me suis fixé. Je prends quand même un passage parmi tant d'autres pour illustrer : le sermon sur la montagne. *Matthieu* 5.11-12 : "Heureux êtes-vous si les hommes vous insultent, vous persécutent et disent faussement toute sorte de mal contre vous parce que vous croyez en moi. C'est ainsi, en effet, qu'on a persécuté les prophètes qui ont vécu avant vous" ; *Second livre des chroniques* 36.16 : "Les hommes bafouèrent les messagers, se moquèrent des prophètes et négligèrent les paroles de Dieu". *Matthieu* 7.23 : "Allez-vous-en loin de moi, vous qui commettez le mal !" ; *Psaume* 6 verset 9 : "Allez-vous-en, vous qui commettez le mal !". Jésus évoque encore le chapitre 20 de l'*Exode*, quand il commente le "Tu ne tueras pas" et le "Tu ne commettras pas d'adultère" de Moïse ; il commente aussi le "Celui qui renvoie sa femme doit lui donner une attestation de divorce" du chapitre 24 verset 1 du *Deutéronome*, le "Œil pour œil et dent pour dent" du chapitre 24 verset 20 du *Lévitique*. Et quand au chapitre 6 verset 29 de *Matthieu*, il évoque la richesse de Salomon, il prouve qu'il a lu le chapitre 10 du premier livre des *Rois*. Le Jésus des évangiles est décidément loin d'être un ignorant : c'est un lecteur attentif des Textes sacrés. Quand il parle de quelque chose, il en parle en connaissance de cause.

Pouvait-il par conséquent ignorer la double signification du mot "Messie" ? Le doute n'est pas permis. En se proclamant "Messie", Jésus avait tout à fait conscience des passions qu'il allait soulever. Evidemment, le sujet que j'aborde ici est difficile à comprendre pour les Européens ou les Américains de 1957, qui raisonnent en chrétiens. Pour ceux-ci, l'univers est divisé en deux : un ici-bas terrestre, et un au-delà céleste paradisiaque. Mais cette conception d'un univers double n'existait pas chez les contemporains de Jésus, et chez Jésus lui-même. L'au-delà céleste est une invention des chrétiens de l'après-résurrection de Jésus. Pour les juifs sous Tibère, l'univers n'est pas deux, mais un, et il est divisé en deux temps : un présent terrestre, et un au-delà futur paradisiaque également terrestre. Il ne faut pas se tromper sur les paroles de Jésus. Après vingt siècles de chrétienté, c'est devenu un réflexe d'accorder tout de suite à ses dires un sens élevé. "Beaucoup qui sont maintenant les premiers seront les derniers et beaucoup qui sont maintenant les derniers seront les premiers" (*Matthieu* 19.30), "Heureux, vous qui êtes pauvres, car le royaume de Dieu est à vous !" (*Luc* 6.20), "Malheur à vous qui êtes riches, car vous avez déjà eu votre bonheur !" (*Luc* 6.24), ces propos par exemple sont systématiquement compris dans le sens de : "Ceux qui sur terre ont été pauvres seront riches quand ils seront au ciel". Mais le sens premier était très matériel. Car le "royaume de Dieu" évoqué par Jésus, c'était un royaume bien terrestre. "Mon royaume n'est pas de ce monde" (*Jean* 18.36) est compris en 1957 dans le sens de : "Mon royaume est au ciel", mais dans l'esprit des contemporains de Jésus, le royaume évoqué était bien un royaume d'ici-bas, un royaume "pas de ce monde" tout simplement parce "ce monde" était dominé alors par les légions romaines, dominé par Pilate et son armée ; effectivement le royaume de Jésus n'était "pas de ce monde" des années 30, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne serait pas du monde des années 40, ou 50 ou 100.

Pourquoi, en s'attribuant le titre de "Messie", Jésus est-il sûr de déchaîner les passions ? Parce qu'autour de lui la communauté juive est déchirée précisément sur la définition du mot "Messie". D'un côté se trouvent les juifs qui estiment que l'au-delà futur paradisiaque promis par la Loi ne pourra être atteint que par l'élimination de tous ceux qui méprisent les dix commandements. D'un autre côté se trouvent les juifs qui pensent que cet au-delà futur paradisiaque promis par la Loi ne pourra être atteint au contraire que par le rapprochement de tous les peuples du monde autour des dix commandements. Au premier camp appartiennent, entre autres, les zélotes. Au second camp appartiennent les descendants d'Isaïe II. Les deux camps reprennent à leur compte le mot "Messie", mais dans deux sens opposés. A l'origine, "Messie" était un titre attribué aux grands prêtres et aux rois d'Israël pour signifier qu'ils avaient été désignés par Dieu, ou, pour reprendre le sens étymologique, "oints" par Dieu pour accomplir une fonction particulière. Ainsi Moïse était Messie. Et David était Messie aussi. La fin du royaume d'Israël et l'exil avaient transformé le qualificatif "Messie" en un titre réservé à un "roi sauveur" chargé de redonner à Israël sa souveraineté. Les prophètes (*Isaïe* 19.6, *Jérémie* 23.5) avaient annoncé la venue de ce Messie-roi sauveur, mais n'avaient pas avancé de date, et surtout étaient restés très flous sur sa nature et sur les moyens qu'il utiliserait pour atteindre son but. Conséquence : pour les zélotes, le mot "Messie" désignait "celui qui éliminera les Romains et ressuscitera l'ancien royaume d'Israël", et pour les descendants d'Isaïe II le même mot désignait "celui qui rassemblera tous les peuples du monde - dont les Romains - autour des dix commandements". Dans quel camp s'est placé Jésus ? Il semble bien qu'il ait joué sur l'ambiguïté, qu'il n'ait pas résisté à l'envie de nourrir les espoirs des zélotes tout en laissant aux futurs évangélistes la possibilité d'établir une filiation avec Isaïe II. Car dans les textes en effet, il apparaît clairement que le mot "Messie" est utilisé dans le sens des zélotes. Deux passages sont particulièrement révélateurs. Le premier se trouve dans les quatre évangiles : l'arrivée à Jérusalem. Sur ce point encore, les quatre rédacteurs sont d'accord pour dire qu'une foule enthousiaste attendait Jésus, trois d'entre eux (*Marc*, *Matthieu* et *Luc*) précisent même que des gens étendaient leurs manteaux sur le chemin en guise de tapis rouge, *Marc* et *Luc* vont même jusqu'à rappeler que certains coupaient des branches d'arbre pour les jeter sous son âne comme des offrandes. Jésus a été accueilli comme le Messie annoncé par le chapitre 9 de *Zacharie*. L'autre épisode ne se trouve que dans les évangiles synoptiques - les plus anciens, ce qui n'est sûrement pas un hasard. Cet épisode-là montre Jésus seul avec ses disciples. La foule a disparu. Jésus s'inquiète de savoir ce que ses disciples pensent de lui. Il les interroge : "Et vous, qui dites-vous que je suis ?". Tel disciple répond qu'il est le nouveau Jean-Baptiste, tel autre qu'il est Elie, tel autre encore qu'il est une réincarnation de Jérémie ; Pierre dit alors : "Tu es le Messie". Jésus lui coupe aussitôt la parole. Il est évident que sa réaction ne s'explique que parce que la réponse de Pierre signifie pour lui : "Tu es celui qui bouteras les Romains hors de Palestine", et que si Pierre pense cela, Pilate le pense certainement aussi, et cela l'inquiète. Et on le comprend. Jésus porté par la foule peut toujours inquiéter l'autorité romaine, il représente une force conséquente, plus les gens le suivent et plus il a de raisons de s'engager ; tandis que Jésus simplement appuyé par ses douze acolytes, ce Jésus-là craint pour sa vie, avec raisons. Un Pilate hésitera toujours à arrêter et à condamner un individu, quel qu'il soit, soutenu par la population : il n'hésitera jamais à arrêter et

à condamner le chef d'un petit groupe d'agitateurs. Quand tout le monde est là, on peut fanfaronner, on peut jouer les m'as-tu-vu sur un âne à Jérusalem, on peut se donner en spectacle. Mais quand tout le monde est parti, silence radio, tais-toi Pierre car Pilate pourrait nous entendre...

Le Jésus originel n'est donc décidément pas un personnage brillant. Non seulement, je l'ai dit, c'est un opportuniste, mais en supplément c'est un opportuniste qui veut limiter les risques, un opportuniste craintif. On n'ira pas jusqu'à le traiter de lâche parce que la crucifixion reste un supplice redoutable, même quand on est un preux aventurier sans peur et sans reproches, mais en tous cas c'est quelqu'un qui hésite, qui renonce à assumer sa tâche dès lors que les circonstances ne jouent plus en sa faveur, en résumé quelqu'un qui manifeste sa faiblesse.

Je me penche enfin sur le parcours de Jésus. Caractéristique essentielle : si ses comportements témoignent parfois de réticences ou d'interrogations, ses jugements en revanche sont absolument catégoriques. La morale qu'il répand n'est pas une morale de la mesure. Pour commencer, le sermon sur la montagne. Au chapitre 5 versets 21 et 22 dans *Matthieu*, il rappelle le "Tu ne tueras pas" de Moïse. Eh bien selon lui, le mot "crime" ne doit pas s'appliquer qu'à l'image du couteau enfoncé dans un corps ou du poison versé dans un verre, le mot "crime" doit être compris d'une façon beaucoup plus large : "Tout homme qui se met en colère contre son frère mérite de comparaître devant le juge ; celui qui dit à son frère : "Imbécile !" mérite d'être jugé par le Conseil supérieur ; celui qui lui dit : "Idiot !" mérite d'être jeté dans le feu de l'enfer". Plus loin, aux versets 27 et 28, il rappelle le "Tu ne commettras pas d'adultère" du même Moïse, et de la même manière il donne au mot "adultère" un sens plus étendu que d'ordinaire : "Tout homme qui regarde la femme d'un autre en la désirant a déjà commis l'adultère avec elle en lui-même". Dans ces conditions, qui n'a jamais été un criminel ? qui n'a jamais commis d'adultère ? Freud disait : "Mon patient est l'humanité tout entière" ; Jésus aurait pu dire : "Mon pécheur est l'humanité tout entière". Pour lui, le Mal n'est pas seulement en quelques individus, le Mal est en chacun de nous, le Mal est partout, le Mal a envahi le monde. On n'a plus le droit de condamner parce qu'on est coupable : "Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché jette la première pierre" (*Jean* 8.7). On n'a plus le droit de juger parce qu'on est coupable : "Enlève d'abord la poutre de ton œil et alors tu verras assez clair pour enlever la paille de l'œil de ton frère" (*Matthieu* 7.5). On n'a plus le droit de réagir parce qu'on est coupable : "Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre ; si quelqu'un te prend ton manteau, laisse-le prendre aussi ta chemise" (*Luc* 6.29). Les quatre évangélistes sont unanimes pour dire que Jésus était complètement obsédé par l'idée du Mal, par l'idée que tous les hommes sont des criminels notoires, des adultérins notoires, des menteurs notoires, des hypocrites notoires, des voleurs notoires, et qu'ils seront condamnés impitoyablement en fonction de la gravité de leurs fautes, qui restent de toute façon des fautes graves, infiniment graves. Je poursuis. Je ne m'étends pas sur l'épisode de l'entrée à Jérusalem, que j'ai déjà commenté, qui montre Jésus en Louis XIV sur sa monture. Je ne reviens pas non plus sur ce que j'ai dit sur l'épisode au Temple : que Jésus ait réellement renversé les marchands ou non, qu'il ait réellement participé à des manifestations de grande envergure ou non, il a de toute façon commis des actes suffisamment excessifs pour être finalement arrêté.

On arrive au procès. La situation est de plus en plus délicate. Les grands prêtres après tout n'ont rien contre un demi-hystérique qui prêche en province, mais quand ce demi-hystérique vient contester leur autorité à Jérusalem même, il devient nécessaire de réagir. De son côté, Pilate n'a rien contre Jésus non plus : un demi-hystérique n'est qu'un demi-hystérique, un malade qui ne prête pas à conséquence. Mais quand ce demi-hystérique commence à troubler l'ordre public, Pilate n'a pas d'autre choix que de prendre Jésus par les épaules pour lui dire : "Mon petit Jésus, je t'aime bien, mais moi je suis préfet, et je dois veiller au maintien de l'ordre. Alors ce serait bien que tu te calmes un peu, parce que sinon je vais être obligé de devenir plus méchant avec toi". Jésus est mis en garde, il se retrouve en prison, le voici devant ses juges. Il est plutôt mal parti. Va-t-il reposer les pieds sur terre ? Pas du tout, au contraire ! Le voilà qui décolle au ciel ! Puisqu'on s'apprête à le condamner, lui le seul garant du Bien ici-bas, il se met à considérer que la mort physique dont on le menace ne l'empêchera pas de régner dans l'Absolu. A partir de ce moment-là, on entre dans la quatrième dimension. Quand on lui demande : "Es-tu le Messie ?", le lecteur des évangiles n'a aucune difficulté à l'imaginer, la voix monocorde, l'attitude droite, sphinx sur le retour, répondre en se référant au psaume 110 : "Oui, je le suis, et vous verrez tous le fils de l'Homme siégeant à la droite du Dieu puissant ; vous le verrez aussi venir parmi les nuages du ciel" (*Marc* 14.62). Tout à fait convaincu qu'il était le dernier rempart face au Mal, il considère sa condamnation comme une catastrophe pour le reste de l'humanité : à des femmes en pleurs qu'il voit au bord de son chemin de croix, il dit : "Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas à mon sujet ! Pleurez plutôt pour vous et pour vos enfants !" (*Luc* 23.28). Dans le sublime, Victor Hugo n'aurait pas fait mieux. La fin montre un individu résolu à jouer du grandiose, du colossal, du géant. Le genre soldat de l'an II qui se met à réciter Homère devant une douzaine de fusils braqués sur son poitrail. Ou partisan russe qui se met à réciter Dostoïevski avec le revolver d'un SS collé sur la tempe. Il tente de dialoguer avec Dieu par l'intermédiaire des psaumes qu'il connaît décidément par cœur : le psaume 22 avec "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" (*Marc* 15.34), le psaume 31 avec "Père, je remets mon esprit entre tes mains" (*Luc* 23.46). Autrement dit, même sur la croix, Jésus ne peut pas s'empêcher de faire de la littérature, de persister dans la voie de l'exagération, de la théâtralité la plus manichéenne.

Je résume. J'admets que Jésus est ressuscité. J'admets qu'il a accompli des miracles. J'admets tout ce qu'on veut me faire admettre qui puisse embellir le personnage. Il n'empêche qu'au départ, dans le *Nouveau Testament*, dans les évangiles, Jésus n'est vraiment pas parfait. Qu'un prêtre puisse être tenté de sauter sur la jolie jeune fille qui vient lui apporter le lait chaque matin, cela peut passer : un prêtre reste un homme. Mais qu'un "fils de Dieu" puisse être celui que racontent les évangiles, voilà qui est gênant. Jésus, un provincial arriviste qui réduit son maître au silence après s'être servi de lui, un dégonflé incapable d'assumer son rôle de chef d'une bande de hors-la-loi, un dément qui ne peut s'empêcher de pousser le bouchon toujours plus loin, même face à la mort ? Peut-être pas. Mais les textes n'en sont pas loin. En tous cas, le météore

Jésus, la créature altruiste, intègre, et sage surtout, que l'on enseigne au catéchisme, ne repose sur rien. Marc, Matthieu, Luc et Jean décrivent un habitant de Palestine ambitieux, en proie au doute, et habité par des obsessions tenaces. Un homme ordinaire, au fond. Rien à voir avec un fils de Dieu.

Voilà ce que je pensai devant la photo blanchie de ce bébé polonais des années 1950. Ce jeune être encore incapable de parler, c'est au nom du Jésus ordinaire des évangiles, qu'il a été baptisé, le 27 décembre 1957. Combien de temps a-t-il vécu, ce Krzysztof empaqueté dans ses dentelles ? Et comment a-t-il vécu ? Son enfance n'a-t-elle pas été soumise à la crainte de la tentation, à la hantise du Mal, à l'obsession du châtiment ? Je pensai qu'en baptisant leur fils, les parents de Krzysztof n'avaient transmis qu'un héritage établi, revivifié constamment par les ambitions les plus fanatiques, les doutes les plus vertigineux, les obsessions les plus pathologiques. Madame Roland aurait pu voir cette photo en disant : "Jésus, que de crimes a-t-on commis en ton nom !". Elle aurait résumé, du même coup, le cas du petit Polonais dans ses langes : un jeune être inconscient chargé de renoncer à lui-même pour porter sur ses épaules un cadavre de deux millénaires.

IV

LAZLO

L'homme parut dans l'encadrement de la porte. Sa silhouette noire se découpait sur le ciel outremer derrière lui, et semblait entourée du halo blanc de la lune. La capuche de son manteau lui cachait le visage. Il baissa la tête pour éviter la solive, regarda furtivement à gauche et à droite, puis entra vivement. Une femme l'accompagnait.

L'homme ferma la porte et se découvrit. Il était râblé. Sa barbe hirsute, ses cheveux mal taillés, prouvaient sa misère. Au front, une mauvaise cicatrice. La maîtresse des lieux s'avança vers eux. Sans dire un mot, elle prit leurs vêtements, avant de les précéder dans la pièce voisine.

Les murs en torchis laissaient passer le vent, qui hululait par endroits. Aucune isolation ne cachait les tuiles mal jointes du toit. Le sol en terre exhalait une odeur désagréable. Dans un coin, des braises oranges achevaient de se consumer sur des cendres grises. Deux tables, deux chaises et une tablette où s'alignaient des ustensiles de cuisine, paraissaient les seules richesses de la maison.

Sur l'une des deux tables, se trouvait un tas de papiers. Sur ces dizaines, sur ces centaines de pages, se mêlaient des écritures : un fragment d'épopée, un fragment de journal, un fragment d'essai. Magdalini - c'était le nom de la femme qui accompagnait l'homme barbu - Magdalini s'avança de quelques pas. Elle prit l'un des papiers en bordure de table, le lut rapidement, puis le reposa négligemment sur le tas. Les trois personnages, figés, restèrent encore muets quelques secondes. L'homme enfin se tourna vers la maîtresse des lieux :

- Comment va-t-il ?

Aucune réponse ne vint. Reth se contenta de lever un peu son bras, et d'affecter une mine où l'on sentait autant l'inquiétude que l'impuissance. De l'index, elle montra un récipient rempli d'herbes sèches :

- Un voisin sur la colline me les a apportées cet après-midi, il prétend qu'elles guérissent. Beaucoup sont venus ; j'ai dû leur mentir pour qu'ils partent avant ton arrivée. Tu peux dire ce que tu veux, tu peux vouloir bouleverser l'ordre du monde : aujourd'hui, dans sa maison, il a reçu la visite de gens qui t'écoutent et de gens qui te combattent. Le véritable médiateur, ce n'est pas toi, c'est lui.

L'homme pleura. Magdalini tourna la tête. Son front trop large, ses cheveux trop raides, ses yeux trop enfoncés sous des sourcils trop parfaitement dessinés empêchaient qu'on la considérât comme une jolie femme. Mais sa compassion pour l'homme qui pleurait conférait à son visage une douceur attirante. Elle revint vers Reth :

- Les visiteurs ne sont pas toujours honnêtes. Vois comme il le porte en affection, et dis-moi si ceux que tu as vus cet après-midi ont réagi de la même façon.

- Des pleurs ! Que signifient des pleurs, face à un malade ? Vous promettez des merveilles, mais que pouvez-vous contre la mort ? Vos discours, vos réunions, vos assemblées apporteront ce qu'ont toujours apporté les discours, les réunions et les assemblées ! Vous changerez le monde peut-être, vous ne changerez pas les lois qui le sous-tendent ! Et comme vous êtes vains, en ce moment, avec vos grandes gesticulations et vos grands raisonnements !

Un nouveau silence suivit. L'homme demanda :

- Où est-il ?

Reth hocha la tête. Ils pénétrèrent dans une autre pièce, plus exigüe. Au fond, sur un lit de paille, un corps était allongé. On avait entouré de bandes ses pieds et ses mains, et enveloppé d'un linge sa tête. L'homme s'approcha :

- Comment voulez-vous qu'il se relève ? Qu'on lui retire ses liens et qu'on le laisse respirer.

- Mais il ne tient plus ! Et il transpire ! Depuis avant-hier qu'il est dans cet état, il n'a pas cessé de tremper mes serviettes !

L'homme dressa la tête et regarda Reth un instant. Elle baissa les paupières, et dénoua les bandes, maugréante. Magdalini se mit alors à secouer doucement le corps du malade en murmurant :

- Lazlo ! Lazlo !

Le malade ouvrit les yeux. D'une voix lente et caverneuse, comme un râle, il dit :

- Je vous ai entendus derrière le mur. Je te le répète sans arrêt, Reth : enlève-moi tes draps et apporte-moi un grog, ce sera plus efficace.

Reth haussa les épaules en faisant la moue. Magdalini sourit. Les deux femmes quittèrent la pièce avec les linges. Quand elles furent dans la pièce à côté, Lazlo prit la main de l'homme, et continua de parler avec sa voix d'outre-tombe :

- Tu ne peux pas savoir ce que je suis content de te voir. Dis-moi ce que devient le groupe : quand je pense que je devrais être avec vous, et que je reste ici cloué sur ma paillasse, pétard de bois ! Quatre jours que je n'ai pas vu l'extérieur, quatre jours que je suis allongé sans bouger, je sens mauvais, Reth est obligée de m'aliter ! Et je m'écroule dès que je veux me mettre debout parce que j'ai tellement de fièvre que je ne peux pas voir le sol à plus de cinquante centimètres de hauteur sans qu'il commence à tourner ! Ah, misère de misère !

Son buste roula sur l'oreiller. Il resta une minute la bouche ouverte, les yeux écarquillés, cherchant sa respiration. L'homme à son chevet ne bougea pas. Lazlo se redressa mollement, la face douloureuse.

- Je suis crevé, mon vieux.

- Tu n'es pas crevé, puisque tu me parles.

- J'ai de la neige devant les mires, une chaudière encrassée à la place des poumons et une outre percée en guise de cerveau. Je suis crevé, je te dis, décédé, enterré, décomposé.

- Les écrivains exagèrent toujours.

- Reconnais tout de même que mon état pourrait être meilleur.

L'homme se tut.

- Pourquoi dis-tu : "Les écrivains exagèrent toujours" ? Je ne me sens pas concerné.

Lazlo parut soudain guéri de sa fièvre, de ses vertiges, de ses congestions pulmonaires. Son visage s'assombrit. Sa voix devint neutre. Son regard vague fixa un vêtement accroché au-dessus de lui.

- Tu as vu le tas de papiers, à côté. Tout est à jeter. Je m'en sers pour attiser le foyer. Moi, un écrivain ? Tu me fais rire. Vous me faites tous rire. Et le plus difficile à supporter réside moins dans le fait que je n'en sois pas un, que dans le fait que tout le monde me considère comme si j'en étais un. Moi, un écrivain ? J'ai abordé tous les genres, le résultat est aussi nul. Un petit maître, voilà comment tu peux m'appeler. Je ne serai toujours qu'un type qu'on lit le soir après le travail ou le dimanche après la prière, pour occuper le temps d'une manière agréable. Je suis un génie peut-être, mais un génie sans sujet. Et un génie sans sujet, ça fait un auteur de second ordre. Si tu tiens tellement à me traiter comme un écrivain, traite-moi plus précisément comme un écrivain raté.

- Reth a pourtant raison, quand elle dit que le véritable médiateur, c'est toi. Tu reçois ma visite après celle de ceux qui rêvent de me faire disparaître. J'ai des amis fidèles ? C'est vrai. Je suis de plus en plus écouté ? C'est vrai. Notre action est de plus en plus efficace ? C'est vrai. Tu t'imagines sans doute que mon audience permettra à notre organisation de perdurer au-delà de ma mort ? Elle durera longtemps probablement. Mais un jour viendra ou un autre Prométhée prétendra apporter la lumière aux hommes, et ce jour-là nous n'appartiendrons plus qu'à l'Histoire. Oui, au commencement de tout, il y a toujours la Parole, et celui qui possède la Parole possède le monde. Mais celui qui donne de la voix ne donne de la voix que le temps d'une vie. Ses propos peuvent résonner profondément dans le cœur des hommes : si aucune réalité matérielle ne le rend actuel, il retourne au silence. La masse devient de plus en plus conséquente, les foules me soutiennent ; mais que deviendra cette masse quand je ne serai plus là ?

L'homme se pencha, en prenant à son tour la main de Lazlo. Ses yeux se mouillèrent à nouveau :

- J'ai besoin de toi, Lazlo. On m'écoute, je ne le nie pas. Mais des personnes telles que celles qui m'applaudissent sont aussi promptes à se soulever contre les tyrans mal en point que résignées jusqu'à la sottise devant la toute-puissance des tyrans triomphants. Si tu es content de ma visite, c'est certainement parce que je représente ce que tu n'es pas : si j'ai à ce point de l'affection pour toi, c'est parce que tu représentes pareillement ce que je ne suis pas. Dans mille ans, dans deux mille ans, dans trois mille ans, si on parle encore de moi, ce sera moins grâce à ce que j'aurai dit que grâce à ce que tu auras écrit, moins grâce à ce que j'aurai été que grâce à l'universalité que l'écriture aura conféré à mon action, moins grâce à moi que grâce à toi. Je peux m'imposer comme jamais on ne s'est imposé avant moi, je peux agir comme jamais on n'a agi avant moi, je peux parler comme jamais on n'a parlé avant moi : le seul qui possède la Parole, Lazlo, le seul par conséquent qui possède les vivants et les morts, l'Univers et le Temps, Reth a raison, ce n'est pas moi, c'est toi.

Lazlo ne répondit rien. En quelques minutes, un changement spectaculaire s'était produit : il ne râlait plus, il ne suffoquait plus, il ne toussait plus. Des gouttes de sueur ruisselaient encore sur ses tempes, mais moins nombreuses. Il était le dos contre son oreiller, immobile, apparemment absorbé par une profonde réflexion. Il demanda d'une voix mâle :

- Serais-tu en train de m'inciter à rédiger ta biographie ?

- Pourquoi t'obstines-tu à réécrire à ta façon ce que d'autres ont écrit avant toi ? Que tu renonces à tes entrées au Hall de Lausm pour t'installer à Crossat dans une maison inconfortable et mal chauffée, cela aurait valu si tu avais composé un chef-d'œuvre. Or, qu'as-tu réalisé ? Sors d'ici et suis-moi. Et quand tu m'auras suivi jusqu'au bout, reviens ici et témoigne. Tu es convaincu d'avoir du génie, j'en suis autant convaincu que toi ; mais ne t'en sers pas n'importe comment. En me suivant, tu auras eu au moins le mérite de penser selon ton époque, et non selon tes modèles.

Les deux femmes revinrent. Lazlo, en voyant Reth tenir une tasse à deux mains, s'exclama :

- Ah ! Mon grog !

Reth fut si stupéfaite qu'elle s'arrêta d'un coup : à trois mètres devant elle, Lazlo, moribond cinq minutes auparavant, se tenait assis sur la paille ; son visage était toujours rouge, ses paupières étaient toujours gonflées, mais sa mine avait retrouvé un enthousiasme, une vivacité, un engouement.

- Que lui as-tu dit pour qu'il soit revenu aussi rapidement ?

Magdalini s'approcha de Lazlo en souriant :

- La vérité, c'est que notre écrivain préféré n'a jamais été dans la tombe, n'a jamais été mourant, n'a même jamais été malade. Il a juste souffert d'un petit doute sur lui-même et du désir irrépressible de revoir son grand ami d'Armorée. En somme nous nous sommes tous inquiétés pour rien. Tu dis vrai, quand tu dis que les écrivains exagèrent toujours.

Lazlo se dressa vers Reth et cria presque :

- Et mon grog ? Il vient, ou je dois aller le chercher ? Vers, microbes, bactéries, virus, gare ! Quant à vous deux, vous restez ici cette nuit, je me sentirai beaucoup mieux demain et nous irons à la pêche !

V

MADALENA

Elle erre encore, Madalena, mais j'ai perdu sa trace. Aujourd'hui je la devine à une terrasse de café, je la suppose au bord d'un trottoir, le regard vague et le pas indécis. L'affection n'est pourtant pas née d'un coup, et même au plus fort de ses manifestations je suis toujours resté lucide. On peut même dire qu'à l'époque de nos entrevues, mon sentiment pareillement passionné et objectif rongait à la fois mes velléités nihilistes et mes velléités conquérantes. Et le temps passe. Mais ni le temps ni la lucidité ne peuvent atténuer la dureté de ces paroles : "Elle erre encore, et je ne la vois plus".

Madalena, à moi qui savais tout, tu auras enseigné l'amertume. Tout ce que je concevais alors comme des valeurs sûres, ton indifférence aura suffi à les balayer. Je sais pourquoi je t'ai adressé la parole. J'ai été vers toi parce qu'en apparence, en apparence seulement, tu n'étais qu'un double ; et à cette époque je trouvais très réconfortant de ne prendre en considération que les gens les plus proches, ceux qui me permettaient de sortir de mon mutisme tout en m'appuyant dans mes jugements. Souviens-toi. Le hasard avait justement voulu qu'à ce moment-là nous étudions le même caprice de Paganini. Nous fréquentions la même université parisienne, les mêmes étudiants, nous suivions le même cursus. Mais l'absolu marcalançais : voilà où a toujours été le problème. Ah, tu pouvais bien t'acharner à prononcer des [R] et à estomper la musicalité de tes phrases ! Il venait toujours un moment où le naturel reprenait le dessus : ta voix monocorde modulait soudain, et tes [R] devenaient des [r]. Dans ces moments, je ne me trouvais plus devant mon double : je me trouvais devant un moi qui n'était pas moi. Oui nous étudions le même caprice de Paganini, oui nous fréquentions la même université, mais j'étais Marcalançais et tu étais Italienne. Et si une Italienne pouvait comprendre un Marcalançais, un Marcalançais pouvait-il, même avec la meilleure volonté du monde, comprendre quoi que ce soit d'une Italienne ?

Je dois évoquer le contexte pour éviter les jugements hâtifs. Nous nous sommes rencontrés d'une manière impromptue : Madalena par curiosité, moi par désœuvrement. Son attitude était volontaire, la mienne était passive. Je n'attendais rien. Je me souviens des soirs d'hiver qui ont précédé comme d'une sorte de brume : personnage épique, je vivais au gré d'événements, de principes dont je me persuadais être la cause. Et du jour au lendemain, le flux tranquille de la Seine m'a paru plus triste. Sur un quai, un matin, je me suis assis ; et moi qui n'avais jamais pleuré, j'ai enfoui simplement, sans comprendre, mon visage dans mes deux paumes mouillées.

Le contact : une fête en fin d'année. La salle était balayée par des lumières agressives, on dansait sur des musiques trop fortes, il y avait des tables un peu partout sur lesquelles étaient soigneusement alignés des amuse-gueules et des boissons diverses. J'allais de la fenêtre au fond de la pièce, du fond de la pièce à la fenêtre, en ne buvant pas trop vite le contenu de mon verre, que je gardais toujours pour ne pas paraître vers les mains dans les poches. Un ami parlait avec le propriétaire de la salle, qui s'était joint à nous. Je me suis approché d'eux, silencieusement. Nous sommes restés tous les trois, debout, à parler de tout et de rien. Je souhaitais que cette soirée finisse le plus rapidement possible. Et une petite personne est venue entre moi et le propriétaire. Elle a penché la tête. Elle a fait un sourire timide, elle ne savait pas si elle pouvait s'incruster dans notre groupe. A cet instant je n'ai pas su la trouver extraordinaire ; son front était trop large, ses cheveux étaient trop raides, ses yeux trop enfoncés sous des sourcils trop parfaitement dessinés. Et surtout il y avait ces joues, maigres quand elle était sérieuse, creuses quand elle souriait, si relevées quand elle voulait paraître aimable que les pommettes saillaient, que je n'aimais pas. Son pull faisait des nombreux plis sur son tronc, les deux extrémités de sa poitrine étaient visibles. Elle ne me plaisait pas. Elle s'est approchée encore. Le propriétaire l'a vue. Il s'est retourné, il pousse une exclamation, il l'invite à se joindre à nous ; il nous dit : "Ah, je vous présente Madalena !". Elle a d'abord regardé l'ami à ma gauche, qui l'a saluée, puis elle s'est tournée vers moi. J'ai machinalement penché la tête pour l'embrasser. Elle souriait. Nous sommes restés un instant tous les quatre sans dire un mot. Puis l'ami et le propriétaire se sont remis à parler. Madalena était toujours à côté de moi. Le silence devenait pesant, je me suis décidé à lui demander comment elle s'occupait à Paris, de quelle région d'Italie elle venait, je lui ai fait part de mes connaissances sur Dante et Pétrarque - des questions et des propos suffisamment neutres qui permettent de maintenir un dialogue tout en ne se dévoilant pas trop à autrui. Nous avons peu à peu reculé, nous nous sommes assis dans un coin de la pièce, et nous avons commencé réellement à parler.

Madalena, puisses-tu savoir un jour ce que j'ai souffert de te voir courir de partenaire en partenaire et d'échec et échec, tandis que muet dans mon découragement, j'étais de plus en plus convaincu de ne pouvoir rien t'apporter pour achever ta quête ! Puisses-tu savoir un jour ce que j'ai aimé, lorsque je t'apercevais enfin, derrière la plus grande vitre de la

bibliothèque universitaire, ou dans l'encadrement de la porte de la salle d'études où nous nous retrouvions pour un cours commun, ou au sortir de ce libraire que nous fréquentions ordinairement le vendredi soir, en attendant l'avant-dernière séance au cinéma juste en face ! Comme j'ai souffert, un vendredi soir précisément, où pour la première fois après notre rencontre, je t'ai vue en compagnie ! De quoi étais-je jaloux, ce soir-là ? Une aventure - s'il est possible d'en imaginer une - une aventure entre toi et moi se serait enlisée de toute façon, je le répète : le ponctuel n'a jamais fait bon ménage avec l'absolu. Je ne voulais pas une liaison. Je voulais... quoi, au juste ? Une amitié ? Non plus. Je souhaitais peut-être me libérer d'une dette : tu avais provoqué un trouble en moi, que je devais te rendre ? Non, ce n'est pas aussi clair. Prenons le problème à l'envers : que m'as-tu donné ? Qu'attendais-je de toi ? Je ne sais pas. L'amour est rétif aux explications.

En tous cas, de te voir régulièrement accrochée à de nouveaux bras, malheureuse en sursis, je souffrais. Qui ou quoi pouvait te pousser à rechercher systématiquement l'occasion d'une nouvelle catastrophe affective ? Je t'observais pour t'aimer davantage, sans dire un mot. Je t'aimais et tu ne m'aimais pas, Madalena ! Ta mine restait lasse et triste, tu voguais d'aventures en aventures et je ne pouvais rien pour toi ! Nous nous sommes vus presque quotidiennement pendant des mois, mais pour quels motifs ? Nous ne nous considérions pas selon le même sentiment : j'étais un ami qui aimait. Une fin d'après-midi, t'en rappelles-tu ? nous étions étendus sur l'herbe rase d'un parc encore ouvert. On n'entendait atténuée par la végétation qui nous entourait, que la rumeur des automobiles dans les rues alentour. Qu'aurai-je cru ce soir-là ! A un mètre l'un de l'autre, nous ne regardions pas les mêmes étoiles. Nous nous parlions, nous nous sourions, nous aurions pu aller plus loin ; mais au fond nous étions étrangers l'un pour l'autre. Il n'y avait pas plus d'ami qu'il n'y avait d'amante. Nous savions cela, et pendant des mois nous avons accepté chacun de notre côté d'entretenir le malentendu, en espérant l'impossible, en attendant que l'autre s'accorde à ce que nous voulions de lui.

Trois ans sont passés. Elle est retournée en Italie, je suis revenu en Marcalance. Mais à chaque coin de rue, dans chaque lieu, à n'importe quelle occasion, je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer surgissant de nulle part, aussi spontanément que lors de notre première rencontre. Parce qu'elle ne se trouvait plus devant mes yeux, parce que la vie nous avait orientés dans deux directions différentes, parce que l'absence d'amour pour moi ne l'avait pas incitée à reprendre contact et que pour cette raison je ne recevais plus d'elle la moindre nouvelle, je me mettais à idéaliser le souvenir. Aussi curieusement que la conscience collective n'a retenu que les témoignages d'art de l'immense Empire assyrien, c'est-à-dire les comportements les plus hauts face aux viols, aux pillages, aux massacres d'Assournazirpal II, je commençais à oublier sa froideur face à mes élans amoureux, pour ne retenir que ses sourires, ses attentions, ses marques de sympathie. La parfaite indifférence qu'elle m'avait témoignée des mois durant, devenait une éventualité. Qu'elle m'ait aimé d'une façon ou d'une autre, même peu, même mal, disons : à sa manière, cette supposition se métamorphosait en évidence.

A l'occasion de je ne sais quelle manifestation publique, je me trouvais, ce jeudi après-midi, à Cherbourg, au musée Thomas Henry. Je m'arrête devant une toile un instant. Quelqu'un à ma gauche m'observe. Je me tourne. C'était elle. Quel hasard extraordinaire avait pu la pousser à se rendre à Cherbourg, au musée Thomas Henry, à l'heure exacte où je m'y trouvais ? Elle logeait chez une amie pour une semaine. Elle continuait ses études en Italie. Elle était en vacances en France. Trois ans ne l'avaient visiblement pas changée : même coiffure, même façon de s'habiller, même accent, même expression d'ennui. Nous sommes sortis de l'endroit, ensemble comme naguère. Le soir tombait. Nous sommes entrés dans un restaurant. Rien à dire de notre conversation pendant une heure. Et soudain, elle plonge sa main dans son sac, elle en sort une cigarette et un briquet. Elle plante la cigarette entre ses lèvres, baisse les paupières pour voir la flamme du briquet. D'un air soutenu, elle tire quelques bouffées. Puis par un mouvement sec et précis de sa paume, elle referme le briquet qu'elle remet dans son sac. Le coude sur la table, la main en l'air, avec la cigarette se consumant entre le majeur et l'index, elle relève les yeux pour me regarder.

Madalena, t'aurai-je jamais sentie plus éloignée de moi qu'à cette minute ? Que d'abandons, que de larmes, que de déceptions pouvais-je lire dans cette simple cigarette ! Ta vie pendant trois ans... Un résumé détaillé n'était plus utile. Mais moi, Madalena ! Cette cigarette allumée de manière vulgaire, c'était la fin de mes vieilles attentes, l'assurance que jamais désormais un homme ne te rendrait heureuse ! Cette cigarette, c'était la plus maigre consolation en attendant la mort ! Une fois de plus, nous étions l'un en face de l'autre. Mais cette cigarette, toi qui ne fumait pas, toi que j'avais connue amoureuse, c'était, pour ton malheur, et surtout pour le mien, moi qui parcours aujourd'hui l'Italie pour tenter de t'y retrouver, la preuve que l'intégrité qui mène à la félicité n'aurait maintenant pour toi, pour longtemps, que la forme d'un lointain devenir.

VI

HORACE

Le musée Thomas Henry de Cherbourg ne contient pas que des chefs-d'œuvre. Témoin cette croûte encombrante dans la salle consacrée aux peintres du XIXe siècle, approximativement de trois mètres cinquante sur quatre, sensé représenter Edith, la femme de Harold, face au corps de son défunt mari, au terme de la bataille de Hastings. L'auteur de cette chose, exposée au Salon de 1827 : Horace Vernet.

Je n'ai aucun mal à m'imaginer les pensées des jeunes gens en situation.

Le meilleur rôle est sans doute celui de Harold. Le bonhomme est étendu par terre, autrement dit dans la pose la moins fatigante que l'on puisse imposer à un modèle. Un drap lui couvre les yeux, ce qui lui permet de dormir sans qu'on s'en aperçoive. A l'arrière-plan, on aperçoit deux autres individus couchés sur le sol. Celui de droite est dans une position inconfortable : il a le corps de travers, et sa tête fait un angle droit avec son tronc. De plus, il doit supporter Harold qui prend son ventre pour un coussin. Tandis que son voisin barbu de gauche a la vie belle. Pour un peu, en s'approchant suffisamment près, je suis sûr qu'on l'entendrait ronfler. Ceci pour dire qu'en peinture, c'est comme à la guerre : si on veut éviter de souffrir, il vaut mieux être mort que vivant.

Mettons-nous à la place des autres personnages. Prenons la femme derrière Edith, par exemple. Je suppose que c'est la servante. Ou la nourrice. Ou la femme de ménage. Ou la concierge. A moins qu'elle ne soit la bonne du curé. Si ça tombe, dans la vie de tous les jours, c'est la femme de Harold et la maîtresse du barbu à l'arrière-plan. Enfin peu importe. Appelons-la "la servante" pour simplifier. Imagine-toi son supplice, Lecteur, de rester les cils relevés et la main droite en l'air, pendant des heures et des heures, des jours peut-être. Et à quatre ou cinq mètres de distance, le brave Horace Vernet qui veille : "Plus haut, la main ! Arrête de remuer les paupières ! La tête haute ! Lève ton bras ! Et le front, plus expressif !". Mine de rien, c'est un bel exploit sportif.

Et le séminariste à droite. Tu souris, Lecteur, mais tu ne sais certainement pas ce que cela représente, de poser la jambe gauche en avant, emmitoufflé dans des vêtements de scène qui ne sont pas à la bonne taille, la tête tournée vers un peintre qui te dispute sans discontinuer. Le modèle que tu vois ici a d'autant plus de mérite que de tous ceux qui figurent sur la toile, c'est bien celui qu'on a obligé à rester immobile le plus longtemps. En 1880, à l'époque des Impressionnistes, on continuait dans les Académies à produire des scènes de genre, eh bien ! Le type que tu vois en habit de versaillais, le chassepot à la main et une petite griffure à l'épaule, c'est le même. La preuve : il a toujours la jambe gauche en avant et la tête tournée vers le spectateur. Et ne crois pas qu'il s'est arrêté là ! Soixante ans plus tard, on lui met une casquette d'ouvrier sur le crâne, une faucille dans une main, un marteau dans l'autre, la jambe gauche toujours en avant vers un lendemain qui chante, la tête toujours tournée vers le spectateur, c'est lui. De l'autre côté de la Vistule, à la même époque, on le déshabille, on lui met une prothèse en guise de cache-sexe, un thorax en plastique avec une svastika, c'est lui aussi. Et récemment encore, on l'a vu avec une étoile sur la chemise, souviens-toi : la jambe en avant comme d'habitude, la main de Mao accrochée au bras gauche, une botte de foin sous le bras droit, et le revoilà. Ah, il en a vu défiler, des peintres ! Depuis plus de cent trente ans, il a gardé la même attitude ! Et il tient la route, le bougre ! Pas fatigué, toujours jeune, toujours au premier plan de l'actualité...

Enfin, la plus digne de respect reste Edith. Comprends sa situation. En tant que modèle, tu as signé un contrat qui t'engage à demeurer, tout le temps que le peintre le jugera nécessaire, dans la position d'Edith retrouvant le corps de Harold. Tu dois penser à tout. En premier lieu, au visage. Il faut exprimer à la fois la surprise, l'incrédulité, la douleur, l'effroi, le désespoir, la curiosité, la peur, le découragement et l'interrogation. Pour ce faire, les lèvres doivent être légèrement pincées, mais de telle sorte qu'on ne voit pas qu'elles sont légèrement pincées, les yeux écarquillés, et les cils le plus près possible des yeux. Et ne dis pas que c'est impossible : on ne te demande pas si c'est possible ou non, tu dois le faire, tu as signé pour ça. Ensuite, l'attitude générale. Ecoute-moi bien. La tête à droite, et levée pour que le public puisse voir le pli dans le cou. Le buste, en avant. Le bras droit raide, remonté à la hauteur des hanches, la main tendue. Très important, la main. C'est une main qui doit parler, qui doit nous résumer la scène, qui doit nous dire : "Le voilà ! Harold ! C'est lui ! Je l'ai retrouvé ! Mais il est mort ! Je ne le crois pas, je ne le crois pas ! Non, ce n'est pas lui ! Loin de moi, vision terrible et funeste ! Ah ! Malheur !". Le bassin, maintenant : mis en évidence, parce que si je veux m'assurer une situation, il est nécessaire que mon spectateur qui ne comprend rien à la peinture ait au moins de quoi se rincer l'œil. A ce propos, à quoi veux-tu arriver avec cette tenue ? Ouvre cette robe, pour qu'on puisse voir ton dos. Non, pas trop, sinon je vais tomber sous le coup de la censure. Voilà, comme ça, très

bien. La jambe gauche, appuie-toi dessus. La jambe droite, tirée en arrière. Plus que ça. Pour t'aider, dis-toi que si tu étais la France, ton front s'appellerait Lille, ton menton Douai et le bout de ton pied droit Biarritz. Et même remarque pour la robe. Couvre-toi jusqu'au pied, mais fais en sorte qu'on devine la forme de ton mollet et de ta cuisse sous le tissu. Autre point : as-tu remarqué, Lecteur, les motifs de la robe ? Ce ne sont pas des motifs qu'on peut peindre en trois ou quatre heures. Donc, une fois la pose prise, la tête expressive tournée à droite, la main expressive levée, le bassin expressif remonté, etc., dis-toi bien que la torture ne s'achèvera pas trois ou quatre heures plus tard. Une semaine, deux semaines, trois semaines après le premier coup de pinceau, tu risques d'être toujours au même point. On peut supposer qu'au bout d'un temps, on mettra en place un système de palans pour maintenir en l'air ton bras fatigué ; et pour te nourrir, quelques tubes flexibles habilement dissimulés sous la robe, qui relieront directement un injecteur de boulettes alimentaires à la bouche, via le côté caché du cou, feront l'affaire. Mais ce n'est pas gagné d'avance. Il faudra subir les crampes sans grimacer, ignorer les araignées à la recherche d'un endroit tranquille pour tisser leur toile - une aisselle, par exemple -, et surtout supporter les reproches de Horace Vernet : "J'ai dit Biarritz, pas Perpignan !".

Aussi, dans ce genre de peinture, je trouve toujours très curieux que les personnages apparaissent dans des poses très naturelles, mais rendues insolites par le contexte. Ainsi, Lecteur, vois le curé. Regarde-le bien et de près. Regarde ses yeux, et dis-moi ce qu'il observe. Non, tu ne te trompes pas : il se montre effectivement très intéressé par les charmes d'Edith. Il n'y a, dans cette constatation, rien de surprenant en soi. Un regard masculin qui reluque une poitrine féminine, cela appartient à l'ordre du monde. Le problème, c'est que ce visage qui aurait pu être peint par Watteau ou Fragonard est ici celui d'un curé destiné à des bien-pensants, et que si on n'a aucune peine à imaginer ce curé interroger Edith en montrant de l'index le corps de Harold : "Ma pauvre enfant ! Etes-vous sûre que c'est lui ?", on n'a aucune peine non plus à imaginer ce qu'il pense : "Nom de Dieu ! Quelle belle paire de nichons !". Et la servante aux bras levés. On croirait l'entendre : "Mon Dieu ! Je viens juste de me rappeler que j'ai oublié mon rôti dans le four !". Le blessé à droite semble quant à lui atteint d'un immense chagrin. On le devine très bien se lamenter, en tenant des propos décousus du genre : "Bouhouhou ! Comme je suis malheureux ! Ma copine est partie ! Bouhouhou ! Elle m'a laissé tout seul ! Je suis malheureux ! Bouhouhou !". Le séminariste, enfin, a été peint dans un moment d'extrême lassitude. Une seconde auparavant, il disait encore : "Mais non, tu la reverras, ta copine. Et même si elle ne revient pas, une de perdue, dix de retrouvées. Cesse de te plaindre". Maintenant, il se tait et se dit à lui-même : "Qu'est-ce qu'il me soûle ! Bon sang, quel boulet ! Je m'ennuie, mais alors ! Je m'ennuie ! Au moins, un chassepot ou une botte de foin, ça se tait !". Compatissons un instant avec le pauvre Horace Vernet, obligé de réunir sur le même plateau ces modèles échappés d'un vaudeville. Pour un peu, on aurait presque envie de crier avec lui : "Biarritz, ce n'est pas Perpignan, ce n'est pas Salamanque non plus !".

Ici et là, dans le décor, on remarque des flèches parce que bon ! nous sommes quand même sur un champ de bataille ! mais curieusement, aucune de ces flèches n'est plantée dans un corps. Donc, deux raisons possibles pour expliquer le nombre important d'hommes allongés sur le sol : primo, c'est l'heure de la sieste, ils dorment tous, secundo, ils sont tous décédés d'une morsure de vipère. Quand je vois la taille de la blessure de Harold, je penche décidément pour la seconde solution. Question hémoglobine effectivement, un comble pour une confrontation armée moyenâgeuse, on reste sur sa soif. Le peu de sang qu'on pourrait voir, celui qui s'échappe du crâne de Harold, est caché par un drap.

Et je ne comprends pas non plus pourquoi Edith a mis sa jolie robe du dimanche. A-t-on idée de se vêtir de façon aussi élégante pour aller visiter un champ de bataille ! Il y a de la terre renversée, il y a du sang, pas beaucoup, certes, mais quelques gouttes quand même. En plus, le ciel menace. Le peintre ne nous le dit pas, mais je suis sûr qu'un quart d'heure plus tard, cela a fini en averse. Ce n'est pas très malin.

Maintenant, l'impression d'ensemble. Le bras d'Edith trace une droite qui guide notre œil vers le corps de Harold. Cette droite passe par la main du curé, qui désigne elle aussi le corps de Harold. Derrière Edith, la main de la servante paraît imposer une limite au-delà de laquelle le regard du spectateur n'a plus rien à faire. De son côté, le séminariste, à moitié dans l'ombre, a le bras dirigé vers le visage recouvert de Harold, tandis que le blessé qui pleure toujours le départ de sa copine semble montrer, avec son bras gauche renversé, la flèche posée contre le flanc de Harold. On peut par conséquent déceler une composition triangulaire formée au sommet par la figure du séminariste, et aux deux bases par la flèche et le pied situé juste derrière la tête de Harold. Une espèce de va-et-vient s'opère entre le groupe Edith et le groupe Harold, le long du segment que ferment la main de la servante et le pied derrière Harold, un va-et-vient qui glisse sur les épaules et le bras d'Edith, bondit sur la main du curé, passe par la main du blessé avant d'atteindre la tête de Harold et de buter sur le pied qui la soutient, et vice-versa. Au centre du segment - au centre du tableau aussi -, la main d'Edith. Mais à la vérité, cette analyse est purement théorique. Car ce que l'œil féminin voit en premier lieu, ce sont les puissantes musculatures de Harold et du blessé célibataire ; le public mâle ne peut manquer pour sa part d'être attiré par les nombreux plis et les transparences de la robe d'Edith. L'intérêt suscité par les trois personnages est d'ailleurs encouragé par deux draps rouges, l'un qui met en valeur la jolie robe d'Edith, l'autre qui met en valeur l'anatomie des deux jeunes hommes. Donc, inutile dans cette scène de chercher plus loin qu'un prétexte, inutile de perdre son temps à essayer de découvrir des effets de lignes, de couleurs, de lumière, l'important se situe à un niveau beaucoup plus bas.

Voilà sans doute le plus triste. Car elle reste séduisante, cette reine, quoi qu'on en dise. Malheureux Horace, si tu ne lui avais pas demandé de prendre une pose ridicule, comme elle serait grande, ton Edith ! Si tu l'avais habillée simplement, si tu avais laissé ses cheveux libres, si tu ne lui avais pas ordonné de grimacer, comme elle serait belle, ton Edith ! Si tu l'avais aimée davantage, au lieu d'avoir seulement envie de coucher avec elle, ou de te servir d'elle comme faire-valoir auprès d'académiciens médiocres, comme elle serait admirée, aujourd'hui ! Et alors, dans les yeux de cette femme amoureuse et veuve, on aurait pu peut-être sentir la misère des batailles par-delà les mondes !

VII

GUILLAUME

EUDES : L'entreprise est possible. En comptant trois mois de construction par navire, chaque chantier aura réalisé deux bateaux en juillet. Tous les chantiers seront mis à contribution, la main-d'œuvre manquante sera recrutée en Flandre, en Bretagne ; nous devons aussi réquisitionner les bateaux de pêche, les bateaux de commerce présents dans nos ports, qui peuvent transporter des hommes et des armes. Les enseignements de nos cousins d'Italie permettront la réalisation d'une escadre destinée au transport des chevaux. Je m'engage à te fournir cent navires, ton frère t'en offre cent vingt, chacun de tes lieutenants peuvent t'en apporter soixante à quatre-vingt. Nous pourrions alors aligner, au milieu de l'été, entre sept cents et huit cents navires capables d'embarquer tous les hommes, toute la cavalerie, tout l'armement dont nous aurons besoin. Assure d'abord tes arrières. Que Mathilde maintienne la cohésion pendant ton absence, que ton fils Courteheuse soit désigné dès maintenant pour prévenir toute tentative de révolte contre le pouvoir, Roger de Beaumont les assistera sagement et efficacement. L'ascendant de Roger de Montgomery achèvera de décourager les intrigants. De l'extérieur, rien à craindre non plus : ton beau-père qui tenait les Flandres tient aujourd'hui la France, l'Anjou se noie dans des luttes intestines, même en Bretagne tu comptes à présent des amis puissants qui ne menacent plus nos frontières de l'ouest. Au-delà encore, la solidité politique, militaire, économique, le prestige que tu a conféré au duché permettent d'écarter toute hypothèse d'attaque surprise : on évoque ton nom dans l'Empire, on t'apprécie de plus en plus à Rome, on te craint même au Danemark. Juge ensuite le devant. Harold s'attend à un débarquement norvégien à l'est et normand au sud. Sur la forme même d'un débarquement de notre part, il ne peut que se contenter de suppositions. Les Norvégiens contrôlent l'archipel des Orcades, leur attaque viendra sans doute de là ; mais nous ne comptons, Normands, que des alliés tout le long des côtes de la Manche, de l'Atlantique à la Mer du Nord, ton attaque peut être concentrée sur un seul objectif ou dispersée sur plusieurs points du littoral ennemi. Parce que nombre de ses marins se montraient trop ouvertement favorables au père de Harold, le roi Edouard a littéralement liquidé la flotte anglaise ; et parce qu'il est menacé sur deux fronts, Harold est aujourd'hui obligé de disperser dans ses ports les rares navires qui lui restent. Jusqu'à son armée qui paraît disparate : le fyrd, dont l'armement et l'équipement ne relève que du fyrd lui-même, est une masse d'hommes mal vêtus et armés de façon rudimentaire, les thegns qui les encadrent se sont toujours révélés incapables dans le combat équestre, de sorte que sur environ huit mille combattants qu'Harold peut nous opposer, seuls ses deux mille housecarles présentent un réel danger. Tire donc les conséquences. Tu disposes d'une armée redoutée par tous, tu peux la grossir de contingents flamands, franciliens, bretons, battus par toi, qui auraient une occasion de retrouver une grandeur militaire dans une victoire contre Harold, tu peux tenter des hommes sans fief à rechercher, dans la conquête de l'Angleterre, une issue à leurs errances. Si quantitativement l'armée ducale sera sensiblement équivalente à l'armée royale de Harold, elle sera de toute façon qualitativement supérieure. Nos chevaliers, nos archers ont toujours vaincu sur des territoires défendus par des châteaux : perdraient-ils sur les territoires d'outre-Manche presque entièrement dépourvus de châteaux ? Négocie la participation des barons : on s'engage toujours quand des terres sont à conquérir, quand un butin et des débouchés commerciaux se présentent. Et Rome. Depuis des années tu ménages le Saint-Siège, deviens donc l'étendard de la chrétienté. Transforme la guerre de succession sur le trône d'Angleterre en une lutte du monde chrétien contre un homme qui veut imposer sa volonté hérétique à tout un peuple. Le soutien du pape, c'est l'assurance que toute l'Europe se taira, l'assurance d'une légitimité, et par conséquent d'une implantation normande à long terme sur le sol anglais. Nos cousins d'Italie sont devenus les protecteurs de Rome ? Tu as combattu Bérenger ? Tu as dénoncé Stigand ? Multiplie encore les facteurs qui peuvent jouer en ta faveur : évoque le serment de Bayeux qu'Harold n'a pas tenu, sa prise de possession des dépendances ecclésiastiques en Wessex. Et dans les mois qui suivent, développe les attentions à l'égard du pouvoir papal : à l'Abbaye de Fécamp promet la restitution des terres dont Harold s'est emparé, à l'Abbaye-aux-Dames bientôt consacrée donne une de tes filles comme oblate. En nous laissant le temps d'organiser nos forces, d'établir notre plan de débarquement, et d'obtenir l'appui romain, nous pouvons être prêts dès la fin du mois de juillet. Crois-moi, Guillaume, le contexte est inespéré. Ne laisse pas passer la chance de donner à ton duché une assise et un rayonnement dont l'Histoire devra rendre compte.

GUILLAUME : Une armada composée de bateaux de pêche et de commerce, et de bateaux de guerre construits par une main-d'œuvre venue de partout : comment peux-tu espérer que tous ces bâtiments, partis le même jour à la même heure, ne se distanceront pas et ne se disperseront pas durant la traversée ? Et en réquisitionnant les navires de pêche et de commerce,

comment espères-tu ravitailler les populations restantes ? Tu évoques la régence : Courteheuse n'a pas quinze ans, Roger de Beaumont est au seuil de la vieillesse. Mathilde et Roger de Montgomery pourraient-ils seuls, sans aucune force militaire, conjurer une menace extérieure ou intérieure ? Tu rappelles la puissance de la Normandie, et l'incertitude dans laquelle les régions frontalières sont plongées ; mais notre expédition en Bretagne il y a deux ans n'a été qu'un demi-succès, et la guerre en Anjou est une guerre de succession de même nature que celle que nous avons connue naguère en Normandie, et que nous pourrions connaître à nouveau du fait de la jeunesse de Courteheuse. Face à nous, les populations des ports du sud-est de l'Angleterre, où nous devrions nécessairement débarquer, sont fidèles à Harold, natif de la région. Le fyrd entouré par les thegns et surtout par les housecarles est loin d'être une armée de papier, et dirigé par un homme comme Harold, tel que nous l'avons vu à l'œuvre en Bretagne, peut porter des coups décisifs. Tu évoques nos victoires : nous avons effectivement vaincu, mais sur nos terres, ou sur des terres frontalières. Une bataille contre Harold en Angleterre aurait lieu obligatoirement dans cette région du sud-est, justement la plus familière à Harold : il peut nous imposer le lieu de la bataille, profiter de conditions géographiques que nous ignorons. Tu prétends que le fyrd est mal équipé et mal armé ? La qualité de l'équipement et de l'armement peut être compensée par le soulèvement massif des autochtones ; tu oublies trop vite le soulèvement paysan inattendu de Varaville, qui a décidé de notre victoire il y a neuf ans. Tu me proposes d'appeler à l'aide Bretons, Flamands, Franciliens : espères-tu qu'ils combattront pour rien ? Dans l'hypothèse d'une défaite anglaise, Paris surtout ne manquerait pas de rappeler ses devoirs à sa Normandie vassale, et chercherait naturellement à établir son droit sur le sol anglais ; ce serait à plus ou moins longue échéance l'assimilation de l'Angleterre au royaume de France, ce que n'accepteraient jamais les Anglais, ou la guerre entre Français et Anglais, avec la Normandie affaiblie à nouveau, devenue objet de litige et de convoitise entre Londres et Paris. La victoire à laquelle tu aspiras, Eudes, ce n'est pas la conquête d'un territoire de moyenne importance dont la Normandie déciderait du destin, c'est la conquête d'un territoire qui déciderait du destin de la Normandie. Nous avons organisé, consolidé, élevé un duché aujourd'hui devenu l'une des principautés les plus stables et les plus puissantes d'Europe : devrais-je risquer d'anéantir nos efforts en tentant une aventure qui s'achèverait de toute façon par l'intégration désastreuse et définitive à l'un des deux domaines royaux présents de chaque côté de la Manche ?

(Silence)

EUDES : Tu sais pourtant que l'estuaire de la Dives peut contenir les centaines de navires que je te propose de construire, tu sais que les vallées dans cette région peuvent nourrir des troupeaux entiers de bovins, que la plaine toute proche peut produire l'avoine nécessaire à l'alimentation des chevaux, et des céréales panifiables en quantités suffisantes pour ravitailler une armée complète. Si la traversée de Dives à l'île de Wight s'annonce hasardeuse, tu sais que la baie de la Somme peut être aussi un bon point de départ pour un débarquement au sud-ouest de Douvres, de Romney, de Hastings, de toutes ces villes que contrôle Harold. Tu sais pertinemment que les principaux fauteurs de troubles qui risquaient de menacer l'ordre en Normandie ont émigré, et sont loin aujourd'hui, et que tant que Bretons, Flamands, Franciliens seront tes alliés en Angleterre, ce ne seront pas des ennemis du duché. Tout cela, tu le sais, mais tu préfères te retrancher derrière toutes sortes de raisons qui te permettent de ne pas t'engager. Tu tergiverses, tu hésites, j'ose même affirmer que tu fuis. Aurais-tu peur, Guillaume ? Les gloires de Val-ès-Dunes et d'Arques, les victoires de Mortemer et de Varaville, la conquête du Maine, toutes ces expéditions trouveraient donc un terme, aujourd'hui, dans tes craintes, et finalement dans ton renoncement à combattre Harold ? Les compagnons d'armes qui t'ont suivi, depuis l'époque où tu n'étais encore qu'un héritier possible du trône, qui ont vu s'édifier la puissance ducale, telle que toi et eux la souhaitiez, à qui tu as toujours donné l'image du volontaire appliqué et implacable, comment peux-tu risquer maintenant de ne plus leur paraître déterminé, enthousiaste, convaincu ? Tu voudrais donner à ton duché fort et brillant un duc indécis ? Ou bien aurais-tu perdu le sens des devoirs ? Le roi Edouard te promet son trône d'Angleterre, Harold prête serment de respecter la décision du roi Edouard, et aujourd'hui le même Harold s'accapare le trône d'Angleterre : ne pas réagir, c'est encourager immanquablement la rébellion des vassaux. Penses-tu que tes barons qui t'ont prêté serment t'obéiront longtemps si tu accordes aussi peu d'importance au serment qu'Harold t'a prêté et n'a pas tenu ? Tous se sentiront libérés de ton autorité, intrigueront à nouveau, et l'ordre que tu auras réussi à établir, tu le verras disparaître, éclater en multiples déclarations d'indépendance.

GUILLAUME : Je me suis toujours engagé pleinement dans toute entreprise militaire ou politique nécessaire à la consolidation du duché, tu en as toujours été témoin, Eudes, de la gloire de Val-ès-Dunes jusqu'à l'expédition de Bretagne dont j'ai partagé avec l'armée le demi-échec, et j'ai toujours poursuivi tous mes opposants avec la même ténacité. Mais je n'ai jamais agi sans discernement. La froideur dont tu m'accuses, c'est la même prudence qui m'a permis de vaincre trublions d'abord, Franciliens, Angevins, Bretons ensuite, et de donner à la Normandie son ordonnance d'aujourd'hui. Tu prévois le soulèvement des barons ; mais comment peux-tu croire que ces barons ne seront pas réticents face aux périls possibles de l'expédition, face à l'étendue du territoire à conquérir ? Jamais un Etat n'a tenté ainsi de transporter sur mer une telle concentration de chevaliers en armes : un orage en mer et les navires seraient pulvérisés, que les vents tombent et la flotte serait immobilisée, qu'ils soient changeants et elle serait dispersée. Le débarquement effectué, il nous faudrait aménager une défense forte, à la hâte parce qu'Harold bien évidemment nous laisserait peu de temps. Il nous faudrait combattre immédiatement après la traversée, et vaincre surtout pour n'être pas immédiatement rejetés à la mer. Et une victoire acquise ne signifierait pas non plus la soumission de l'Angleterre : comment ces régions insulaires pourraient-elles accepter sans réagir une invasion des continentaux ? Dès les premières concertations, les barons ne manqueraient pas de m'exposer tout ce que je viens de te dire, et à une expédition punitive projetée contre Harold d'opposer le devoir de protection que je dois à chacun de mes vassaux. Pourquoi devrais-je donc oublier mes charges, me lancer sans réfléchir dans une entreprise dont l'issue reste incertaine ?

(Silence)

EUDES : Je t'ai renseigné sur mon point de vue. Je pense avoir été objectif. Les conditions nous restent favorables : si tu n'as pas peur, exploite-les. Harold a rompu ses engagements vis-à-vis de toi : si tu veux asseoir ton autorité, condamne-le. Ton duché est devenu puissant, il ne tient qu'à toi de le rendre durable.

(Eudes sort)

GUILLAUME : S'imaginerait-il que je m'affaiblis au point de devenir trop prudent ? Je sais très bien ce que signifierait une victoire. Ce serait d'abord la fin des troubles intérieurs. Les vassaux que j'ai dû forcer à me reconnaître comme duc, ces vassaux qui m'ont considéré avec un plus grand respect après chacune de mes batailles, ces vassaux qui s'enrichissent aujourd'hui parce que je suis leur protecteur, comment réagiraient-ils si je leur donnais l'Angleterre ? Ils se presseraient au palais pour ramper sous mon blason, en espérant obtenir une charge, un château, un terrain, simplement pour pouvoir se vanter devant le reste du monde. Tous les seigneurs d'une Normandie conquérante me regarderaient avec admiration ou avec jalousie, en tous cas avec égards. A leurs yeux, duc révérend, je deviendrais roi tout-puissant. Ce serait également la fin des troubles extérieurs. La possession de l'Angleterre ne pourrait que modérer les ardeurs guerrières de nos voisins. Paris n'a pas toujours eu des pensées bienveillantes, nous en avons déjà fait l'expérience. Mais Londres entre nos mains, à la fin de la régence, il n'y aurait plus un roi français et son duc en face l'un de l'autre : il y aurait deux rois condamnés à s'entendre ou à s'entre-tuer. L'Anjou se déchire aujourd'hui pour savoir qui gouvernera. Quand elle retrouvera la stabilité, rien ne garantit qu'elle ne reprendra pas les armes contre nous. Là encore, on peut imaginer un chef intrépide se dresser du jour au lendemain contre notre province : l'imaginerait-on se dresser aussi spontanément contre un royaume ? Et notre campagne en Bretagne n'est pas si vieille. Conan II n'a pas hésité à menacer nos frontières : aurait-il risqué de se mesurer à un pays grand comme quatre ou cinq fois son duché ? Pour Rome enfin, nous ne serions plus un ramassis de pillards et de voleurs, mais un peuple solide et ordonné avec lequel il faudrait compter. Et l'Empire serait bien forcé de suivre la conduite de Rome. Je suis conscient de tout cela ; Eudes a raison, je suis de mauvaise foi, je n'envisage que les aspects négatifs. Mais je suis pareillement conscient de ce que signifierait une défaite. Le contexte joue en notre faveur, oui, mais la partie ne serait pas gagnée d'avance.

MATHILDE : Ta prudence t'honore, Guillaume. Je t'écoute depuis une heure, et tu as manifesté beaucoup d'attentions pour tes sujets. Tu ne veux pas les laisser dans le besoin en réquisitionnant leurs navires marchands, tu ne veux pas dégarnir tes fiefs de leurs combattants, ni exposer tes marins aux dangers d'une tempête. Surtout tu ne veux pas exposer ton fils à des risques inutiles, ni moi, ni Roger de Beaumont ; tu ne veux pas éprouver le courage de Roger de Montgommery. Tu as connu des révoltes à tes débuts, mais aujourd'hui une grande part de ton entourage immédiat t'admire et t'obéit sans réserve ; et cependant tu refuses de profiter de ton ascendance. Tu préfères contenter tes proches plutôt que rehausser encore ton prestige en repoussant les limites du duché, et accroître de cette manière le nombre de tes subordonnés. Tu pourrais devenir un héros en gloire, et tu restes un chef soucieux de ses soldats. Tu as vaincu tous tes ennemis, et non seulement tu ne cherches pas à t'en créer d'autres, mais en supplément tu tiens à soigner ceux-là même qui se sont ligüés naguère contre toi.

GUILLAUME : Je comprends l'attitude d'Eudes. Mais s'il est membre de l'aristocratie, il n'est pas duc. Et de ce fait il n'imaginerait pas ce qu'un meneur dont dépend le sort de milliers d'hommes peut ressentir face à l'inconnu. Car il s'agit bien, pour le moment du moins, d'une question sans réponse. Nous avons autant de raisons de réussir que d'échouer. Eudes sait ce qu'il représente face à moi : mais moi, comment puis-je savoir ce que je représente face à ce qui sera ? Si nous étions défaits, mes troupes me jugeraient coupable ; mais moi, à qui ou à quoi pourrais-je imputer la cause du désastre ? Des facteurs que je ne contrôle pas entreraient forcément en jeu : avec nous je serais seul vainqueur, contre nous on m'accuserait de tous les maux. Et pourtant je suis incapable de commander les vents pour qu'ils nous dirigent ensemble vers la plage, incapable de deviner les réactions de Harold, incapable de prévoir le lieu de la bataille et de préparer une stratégie en conséquence, incapable de mesurer le degré d'attachement des Anglais à leur armée. Même si sur le papier tout semble réuni pour la victoire, il y a des paramètres qui échappent même au plus grand roi du monde et qu'on ne doit pas négliger, des paramètres si nombreux qu'ils réduisent à rien la quantité pourtant appréciable de faits en notre faveur. Or, la décision prise, un vassal peut toujours se dérober, pas son seigneur. Le plus proche allié, le plus proche compagnon, le plus proche ami garde la possibilité de condamner celui qu'il a soutenu, qu'il a encouragé. Mais le chef n'a pas la moindre excuse. Au moment où le premier pas est fait, ou simplement esquissé, le sort en est jeté, il faut aller jusqu'au bout. Le vassal est regardé comme un homme courageux ou comme un homme lâche, le chef n'est pas regardé comme un homme : au fil de ses conquêtes, il devient plus qu'un guerrier valeureux, plus qu'un commandant, une espèce d'image ou d'emblème, une sorte de miroir dans lequel croit se reconnaître sa communauté. Voilà pourquoi on renverse les dirigeants débonnaires et pourquoi on adule les tyrans. On préfère celui qui dégage l'impression la plus implacable et décidée, à celui qui se contente de percevoir les impôts et de bâtir des églises. On trouve toujours des circonstances atténuantes à un vassal qui a conduit ses paysans à la misère ; tandis qu'on renvoie au néant un seigneur qui a commis un jour un impair dont il n'était qu'à moitié responsable. Une bataille n'est qu'une étape dans la vie d'un vassal ; tandis qu'une seconde peut changer le monde et conduire un seigneur à l'éternité ou à l'effacement.

MATHILDE : Tu sous-entends que tes proches sont prêts à t'assassiner à la première occasion ? Alors, si tu refuses de t'embarquer pour l'Angleterre, ce n'est pas par affection pour tes soldats, pour tes marins, pour tes aides de camp, mais au contraire pour éviter, en cas de déroute, de leur donner une bonne raison de te poignarder au cœur. Je me suis trompée. Je

pensais, à t'entendre, que tu aimais les Normands, et en réalité tu les redoutes. Si tu ne veux pas quitter ton château, ce n'est pas par prudence pour eux, c'est par prévention. Tu t'imagines que ta cour est infestée de traîtres et d'arrivistes qui n'hésiteront pas à t'abandonner si les événements tournent mal. Pourtant, depuis toujours, tu as su parlementer, même avec tes plus grands adversaires, accorder ton pardon, partager des charges qui te revenaient de plein droit. Ta décision de fortifier Bourg-le-duc laissait à tes barons la responsabilité totale du contrôle des frontières : quel duc avant toi a donné sa confiance à ses gardes-barrières, leur a permis d'organiser comme bon leur semble la défense de leurs terres, au risque de les voir revendiquer leur autonomie ? Et même si tu doutes de la bonne foi de ceux qui t'ont combattu il y a quelques années, pourquoi remettrais-tu en cause l'attachement de ceux qui t'ont suivi depuis le commencement ? Serais-tu monté sur le trône, si personne ne t'avait aidé ? Un homme seul peut résister à dix ou quinze adversaires, mais pas à un complot, encore moins à une armée. Pourquoi crois-tu que ceux qui t'ont défendu, s'ils avaient réellement cherché le pouvoir, auraient attendu tout ce temps pour t'assassiner ? En vingt ans tu t'es arrangé pour prendre en mains toutes les commandes du duché ; s'ils avaient voulu, ils auraient agi quand tu ne contrôlais rien, maintenant il est trop tard. Et puis enfin, que sont-ils, tes souteneurs de la première heure ? Toi, pour les barons récalcitrants, tu n'as toujours été qu'un ennemi à abattre ; mais eux, les fidèles d'entre les fidèles, ils ont toujours été des ennemis doublés de trouillards incapables de se révolter contre leur maître. Les risques qu'ils ont pris ne leur ont apporté ni la fortune ni la gloire, et pourtant ils les ont pris. Et Eudes ? Et tes fils ? Et moi ? Sommes-nous aussi des courtisans dangereux ?

GUILLAUME : Je ne doute pas de l'honnêteté d'Eudes. Je lui accorde plus qu'une simple estime. Je n'ai jamais caché ma préférence pour les Conteville, et nié l'avoir nommé à Bayeux par favoritisme. Lui ai-je une seule fois interdit un poste à responsabilités ? Lui ai-je une seule fois refusé de me seconder au cours d'une bataille ? N'ai-je jamais été franc, direct, ouvert avec lui ? Je continuerai à lui confier des missions ; si nous débarquons je le chargerai des mêmes tâches qu'il a brillamment remplies en Normandie. Il restera à ma droite tant qu'il se montrera efficace et loyal comme toujours. Mais te souviens-tu, il y a dix ans, de celui qui nous accompagnait dans les chasses ? Il vient de sortir à l'instant. La guerre, la conquête, la confrontation violente : il ne vit plus aujourd'hui que par cette obsession. Je suis chef militaire et je bâtis des églises : il est évêque et il pense à envahir l'Angleterre. Je te laisse seule juge. Un jour fatalement son ambition butera contre un obstacle : je ne veux pas être cet obstacle. Si je peux dès à présent mettre un frein à ses aspirations, et éviter que demain il demande davantage, je ne me priverai pas. Quand il sera l'earl qu'il rêve déjà de devenir, et qu'il ambitionnera le contrôle de tous les archevêchés, ou pourquoi pas la place du pape, il sera trop tard. Tu évoques Courteuse. Ne lui ai-je pas cédé le comté du Maine il y a trois ans ? Ne m'a-t-il pas accompagné, depuis cette époque, malgré son jeune âge, dans tous mes déplacements officiels ? Ne l'ai-je pas élevé dans le but d'assurer ma succession ? Je n'ai pas envie de le priver de ce que je n'ai pas eu à ma naissance : je n'ai pas réuni le duché pour l'imaginer se disloquer dès que je ne serai plus là. Mais te souviens-tu aussi du garçon d'il y a cinq ans ? Ce que je suis aujourd'hui, personne ne me l'a donné, je ne le dois qu'à moi ; Courteuse en revanche a tout. Je lui aurai donné le respect des vassaux, l'organisation du territoire, la solidité des frontières. Vois-le maintenant ; résolu, il l'est sûrement, mais dans la prodigalité, dans le mépris pour ses maîtres qui lui ont tout appris, dans ses attentions pour des seigneurs qui le flattent au grand jour et se réunissent dans l'ombre afin de mieux le manœuvrer. Il a la fougue de la jeunesse comblée, exigeante, superficielle, et jusqu'à ce jour il n'a vu dans le pouvoir qu'un moyen de bien vivre. Quelques années de plus, quelques camarades de plus, et il serait capable de réclamer de manière irréfléchie la situation que je lui promets pourtant. Je suis dur sans doute, mais je te défie de me montrer que j'ai tort.

(Silence)

MATHILDE : Tu n'as donc aucune confiance en nous. Pense ce que tu veux de tes barons, Guillaume ; pense ce que tu veux d'Eudes et de Fitzosbern. Mais tu ne peux pas soupçonner Courteuse, notre fils, mon fils. Même si Courteuse est prodigue, le sacrifierais-tu à ton duché ? Tu es admiré, tu es riche : mais pour qui as-tu fait du trône ducal un trône révérend, pour qui as-tu accumulé tant de richesses, sinon pour tes enfants, en particulier pour notre aîné ? Tu te méfies des Flamands, des Franciliens, des Bretons, tu te méfies des Normands que tu gouvernes, des barons qui te vénèrent, de ton fils qui te doit la vie : alors dis-moi, Guillaume, pour qui vis-tu ? Ta puissance en tous cas ne changera pas mes sentiments. Je t'aime, et je t'aimerai encore ; mais pour des motifs obscurs comme ceux que tu viens de me donner, je défendrai toujours Courteuse contre toi. Désapprouve-moi, condamne-moi si tu le souhaites. Tu es libre de vivre pour une abstraction. Moi, je ne veux vivre que pour toi et notre fils. Et je ne vivrai que pour Courteuse, ton fils, si tu m'y pousse.

(Mathilde sort)

FITZOSBERN : Enfin, Guillaume, nous nous connaissons depuis toujours, nous sommes du même sang : à moi tu peux parler sans détours, tu as eu à maintes reprises la preuve de ma fidélité après celle de mon père, de mon ami. Tu sais que je te suivrai comme je t'ai toujours suivi, même dans les situations les plus critiques, que je ne t'ai jamais trahi, que je t'apporte sans réserve mon soutien dans toutes tes décisions. Mais dans la circonstance présente, permets-moi d'être perplexe. Je ne suis pas un fanatique de la guerre, sauf quand elle est nécessaire, je ne suis non plus un aventurier. Que tu ne veuilles pas t'engager contre Harold, cela ne me gêne pas, et je n'intriguerai pas dans ton dos pour te pousser à agir. Mais au moins n'use pas de faux prétextes et dis-moi la vraie raison. Eudes et Mathilde ont quitté cette pièce et leurs arguments tenaient : nous n'avons actuellement rien à craindre de l'extérieur comme de l'intérieur, et tu n'as pas le droit de douter de ceux qui t'ont soutenu depuis des années. Nous sommes suffisamment organisés pour mener à bien l'expédition. Tu ne veux pas partir, très bien, je respecte ton choix ; mais entre nous donne-moi tes motifs cachés.

GUILLAUME : Tu as vu Harold il y a deux ans. Te souviens-tu de l'impression qu'il a dégagée dans nos rangs ? Autant pour lui faire honneur que par mesure de sécurité, je te l'avoue, je l'ai emmené avec nous en Bretagne. Au nom de quoi s'est-il dépensé de la sorte ? Rappelle-toi l'estuaire du Couesnon : plusieurs d'entre nous s'enlisaient dans les sables mouvants, il les a sauvés. Nous avons constaté ses prouesses, son charisme, sa force physique. Pourquoi s'est-il dévoilé ainsi ? Qu'avait-il à gagner ? En le voyant aussi énergique et brave, j'aurais pu décider de le mettre aux fers par précaution, pour éviter qu'il retourne un jour son énergie et sa bravoure contre moi. S'il avait été fin stratège, il serait resté à l'écart, il n'aurait pas montré sa valeur. Qu'a-t-il cherché, prétendant au trône d'Angleterre entouré par des Normands en armes, au beau milieu d'un pays étranger, la France, sans moyens de se défendre, sinon à se mettre absolument à ma merci et gagner ma confiance ? Il n'avait aucune possibilité de s'échapper ni de s'opposer à moi. Il aurait pu attendre sagement la fin de la campagne, me remercier pour mon hospitalité, repartir sur ses terres et se remettre à intriguer pour s'assurer la succession d'Edouard. Il a préféré se livrer tel qu'il est, compétent, intelligent, courageux, rompu au combat. Dès lors, comment aurais-je douté de sa sincérité le jour du serment de Bayeux ? Peut-on être à la fois si désireux de plaire et si désireux de tromper ? Harold aurait voulu que je l'admire en Bretagne pour me mentir au moment de me jurer fidélité ? Cela n'a pas de sens. D'ailleurs, tu n'étais pas loin, ce jour-là : Harold t'a-t-il semblé hypocrite ? Ce serment m'arrangeait, je le reconnais franchement. Mais enfin son comportement ne paraissait pas celui d'un homme avec un couteau sous la gorge. Non, je ne parviens pas à mal juger un homme qui spontanément s'est livré pieds et poings liés, en supplément un homme presque du même âge que moi, volontaire, fier et entreprenant, parti de rien et devenu le plus proche vassal de son roi. Pas plus qu'Eudes je n'accepte qu'Harold n'ait pas tenu parole et se soit emparé de la couronne d'Angleterre, mais je ressens davantage la distance entre les deux seigneurs aujourd'hui adversaires, qui se sont battus côte à côte il y a deux ans. Qu'aurait perdu Harold en me donnant le trône ? Je l'aurais soutenu, protégé, nommé aux fonctions les plus hautes. Qu'a-t-il gagné en prenant le trône ? Il a perdu ma confiance, et m'a laissé de nombreux atouts qui peuvent précipiter sa chute.

FITZOSBERN : Tu voudrais me faire croire qu'un sentiment d'amitié t'attachait à Harold ? Allons, Guillaume, à d'autres. Tu n'as jamais voulu d'amis. Même ceux qui t'entourent tu ne les vois pas. Tu penses qu'Harold t'a juré obéissance par politesse, ou par adoration, ou par déférence ? Mais tu sais très bien qu'il était entre nos mains, à cette époque, et que nous aurions pu le garder comme otage ou comme prisonnier, et que l'unique moyen pour lui de revoir l'Angleterre était de se plier à ce que tu attendais de lui, à savoir accepter ce serment. Si Harold paraissait si serein ce jour-là, c'est tout simplement parce que les coutumes anglaises accordant au seul Witangemot le droit de choisir le roi, et les codes chevaleresques considérant nul tout serment obtenu sous la contrainte, il ne se sentait absolument pas lié par ses paroles. Tu aurais pu lui demander quoi que ce soit, il t'aurait obéi sans rechigner. Effectivement il n'avait pas de couteau sous la gorge : il avait les lois et les traditions pour lui, et c'est toi au contraire qui se serais trouvé dans le mauvais rôle si tu avais touché un seul cheveu de sa tête. Tu l'as bien accueilli, et il n'a eu comme seul souci que de faire bonne figure pour recouvrer la liberté le plus tôt possible.

GUILLAUME : Il restait pourtant astreint à sa charge. Au-delà des codes chevaleresques et ecclésiastiques, au-delà des coutumes et des lois, il était tout de même le premier conseiller d'Edouard. Je parviens peut-être à imaginer un paysan ne reculant devant aucune perfidie pour parvenir à ses fins, mais pas un membre d'une cour royale. Un paysan n'a que son amour-propre à défendre, tandis qu'un aristocrate est tenu par son entourage et par les populations qui lui paient des impôts et qui lui rendent hommage. Ce que tu me dis donne à penser qu'Harold, au moment de me jurer fidélité, aurait risqué sciemment de se mettre à dos la Normandie ; selon toi, il a levé la main simplement pour me faire plaisir, sans accorder la moindre importance à son acte. Mais s'il est suffisamment intelligent pour jouer avec les codes féodaux, comment arrives-tu à l'imaginer aussi peu clairvoyant, au point qu'il ne soit pas capable de deviner ce qui l'attend en cas de non-respect de sa parole ? Il a toujours su qu'Edouard voulait me confier sa succession. A Bayeux, il a su que mes motivations n'avaient pas changé et ne changeraient pas. Il est impensable qu'Harold, sachant que je ferais tout pour avoir la couronne, m'ait prêté serment à la légère, ayant en tête de prendre le pouvoir à la mort d'Edouard et de se mettre ainsi dans une position inconfortable. A présent la voilà parjure, face à des menaces religieuses militaires qu'il n'a pas les moyens de combattre. Aurait-il livré délibérément ses propres sujets aux armées qui vont bientôt se lever contre ses prétentions ? Non, Fitzosbern, ne le crois pas si hypocrite. Il y a deux ans, sa parole était sincère. L'hôte qui nous a suivi en Bretagne n'était pas un parvenu, mais un dignitaire suffisamment brillant pour mesurer chacun de ses propos et de ses actes. Et ce dignitaire demeure le seul à m'avoir reconnu une légitimité, à m'avoir donné un trône non pas à la suite d'une bataille, mais par déférence pour le sang royal. J'ai dû conquérir mon titre de duc, j'ai dû conquérir la reconnaissance des provinces voisines, j'ai dû conquérir l'estime des plus hautes autorités chrétiennes : enfin le principal membre d'une des Cours d'Europe m'a accordé ce que toute ma vie j'ai été obligé d'obtenir par la force. Et maintenant, parce que ce premier noble anglais vient de revenir sur sa décision et s'est accaparé la place qu'il m'avait réservée, je suis une fois de plus contraint de reprendre mon glaive et mon armure. L'aristocrate de jadis me considérait comme un égal, l'aristocrate d'aujourd'hui me considère comme un usurpateur.

FITZOSBERN : Harold ne t'a jamais considéré comme un égal. Pourquoi essaies-tu de te convaincre du contraire ? Il t'a trompé, et je t'ai exposé ses raisons. Il fallait qu'il te rassure pour avoir les mains libres, pour influencer Edouard, pour s'assurer peu à peu le contrôle du pouvoir. Il t'a endormi. Et visiblement il a réussi au-delà de toutes les espérances : tu sembles assommé par la nouvelle qui t'arrive, comme si tu ne t'y attendais pas. J'ai du mal à te suivre. Tu as toujours été lucide sur tout, tu ne peux pas avoir été à ce point aveugle sur le comportement de Harold. Mathilde a tort, en pensant que si tu as fortifié Bourg-le-duc avant de t'y retirer, c'est pour céder une plus grande autonomie aux barons des frontières : en vérité, tu n'as fait que rassembler autour de toi, et dépendre directement de ton autorité, les militaires jusque là disséminés aux quatre coins du territoire qui dépendaient de l'autorité des barons. Ceux-là ont cru que leur pouvoir grandissait parce qu'on leur octroyait le

rôle de premières lignes de défense en cas d'invasion, mais en réalité tu as réduit considérablement leurs forces, autrement dit ils ne peuvent plus se battre efficacement contre toi. Tu as toujours vu un ennemi dans chaque ami, un traître dans celui qui t'apporte son soutien, ou même son secours. Je ne comprends pas comment tu as pu accorder autant d'attentions à un homme qui, dès le départ, se posait comme ton rival à la couronne anglaise.

GUILLAUME : Tu m'incites à me méfier de Harold, et tu voudrais que je ne me méfie pas de mes subordonnés ? En effet, Fitzosbern, tu as raison. J'ai tenu les propos que tu viens d'entendre à dessein. Je voulais t'amener exactement à ce que tu viens de dire. Comme Eudes, comme Mathilde, tu aimerais que je m'engage dans une expédition vers Londres, sûr que personne en Normandie ne profiterait de mon départ pour me ravir ce que j'ai bâti depuis vingt ans. Or, en bien ou en mal, Harold a toujours occupé les postes les plus importants d'Angleterre. Avant de se proclamer roi, il assumait le rôle d'earl légué par son père, il a vécu à la cour du roi à un âge où je commençais à peine à m'imposer. Il a connu le triomphe, il a été riche très tôt. Et cela ne lui a manifestement pas suffi. Tu me mets en garde contre les séductions d'un homme respectable et respecté, un sujet de la haute noblesse qui a joué très jeune des plus agréables bienfaits du monde, mais que les plus agréables bienfaits du monde n'ont pas satisfait, et qui demande davantage, qui vise encore plus loin. Tu doutes de la sincérité d'un homme exerçant des fonctions qui peuvent combler absolument tous ses désirs, et qui n'a aucune raison par conséquent d'aspirer à plus de puissance et de considération. Tu te rappelles du soir de Valognes, de ma fuite jusqu'à Falaise : combien de comploteurs d'alors sont aujourd'hui à mes côtés ? Et des tentatives de me démettre qui ont suivi, combien de responsables se courbent à présent devant moi ? Et les seigneurs des territoires que j'ai conquis au fil des ans, penses-tu qu'ils sont heureux au fond d'eux-mêmes d'avoir grossi le nombre de mes vassaux ? Tu me demandes de juger sévèrement un earl qui a tout, et d'accorder ma confiance à des barons qui n'ont plus rien. En quoi le serment de Harold serait-il moins honnête que le serment de tous ceux qui sont venus accroître mes rangs ? En quoi la flatterie de Harold serait-elle plus dangereuse que les révérences de mes seconds ? J'en connais beaucoup qui aimeraient bien me voir me noyer dans la Manche, ou me laisser succomber à cause d'une mauvaise blessure, ou profiter de mon éloignement en Angleterre pour fomenter une rébellion en Normandie. En effet je ne me leurre pas sur les soins dont on m'entoure ni sur les éloges qu'on m'adresse. C'est sur cette base que j'ai édifié mon duché, et que je le conserverai.

(Silence)

FITZOSBERN : Tu me blesses. Je ne trouve rien à répondre. Mais je pense que tu es de toute façon plus malheureux que moi. Tu es trop méfiant, et tu seras toujours seul. Si tu veux qu'on te respecte, commence d'abord par accorder aux autres un peu de ta confiance. Doute de ceux qui te défiaient il y a quelques années, ou quelques mois, mais ceux qui sont avec toi depuis Valognes, ceux-là méritent plus. Mais je parle dans le vide. Tu ne m'écoutes pas. Je te laisse à ta rumination. Tes propos m'ont atteint, m'ont fait mal. Je n'ai jamais convoité ta couronne, jamais porté la main contre toi, jamais contesté tes ordres. Ton attitude pourrait m'encourager à agir contre toi, et pourtant je t'ai toujours été fidèle, et je continue à l'être. Si tu décides de t'embarquer, je serai un des premiers à participer activement à l'entreprise ; si tu décides de rester, je t'appuierai sans réserve. Je rejoins Eudes et Mathilde, qui ne doivent pas être loin. Tourne donc dans ta cage et plains-toi. Je me retire pour éviter de t'entendre trop longtemps : tu pourrais me prendre pour un espion. Si tu as besoin de moi, tu sais que tu n'as juste qu'à m'appeler.

(Fitzosbern sort)

GUILLAUME : Regarde-toi, Guillaume, maintenant qu'ils sont partis. Que vois-tu dans la glace, à présent que tu n'as plus personne à influencer, ni toi ni les autres ? Te voici seul tel que tu es, sans fard, sans masque. Ton public s'est évaporé, tu parles désormais à ton reflet. Tu ne peux plus te mentir. Quel homme reste sur la scène ? Celui que tu as toujours caché réapparaît dans l'ombre et se satisfait du chemin parcouru, mais ne parvient pas à oublier sa nature. Un bâtard. Tu l'as été, tu le seras encore. Tu as amené à la cour ta famille maternelle, mais Arlette demeurera à jamais la paysanne, la plébéienne de jadis. On n'apprécie pas ces gens de bas étage, on les traite avec condescendance, on ne leur accorde même pas le droit de parole. Les aristocrates ayant une longue ascendance considèrent plus grands leurs mérites simplement parce qu'ils ont une longue ascendance. Mais il faut les voir, ces chevaliers de l'honneur qui ne pensent à rien d'autre qu'à s'enrichir, ces champions de l'épée qui se croient irrésistibles alors qu'ils n'ont aucun esprit d'initiative, aucun talent d'improvisation ni d'organisation. Robert avait pour lui d'être le fils de Richard II : qu'a-t-il fait pour la Normandie ? Même pas le dixième de ce que tu as fait, Guillaume. Mais Robert est bien né, tandis que son fils est le résultat d'une amusette malheureuse. "Un bâtard à notre tête ! a crié la Cour, nous n'en voulons pas !" Comment pourrais-tu les aimer, ces opportunistes qui entourent ton père seulement parce qu'il était Robert le Magnifique, descendant de Rollon, ces orgueilleux qui n'ont jamais visé plus haut que le profit et à qui les humbles doivent pourtant rendre grâce ? Et toi, n'es-tu pas Guillaume, fils de Robert le Magnifique ? Mais il reste cette femme au bord de la rivière, occupée à des tâches de servante, ta mère. Les années ont passé, le pouvoir s'est imposé, les soumissions se sont multipliées, mais voici que reparaît la vieille déchirure. Comme si l'histoire recommençait, on conteste à nouveau ta légitimité, on estime que tu n'as pas à réclamer ce qui t'appartient. Edouard n'est-il pas le neveu de Richard II ? Mais on préfère Harold fils de l'earl Godwin, Harold le parvenu noble, à Guillaume le difficile bâtard, Guillaume fils de rien qui a déjà du mal à s'imposer dans son duché. Aucun lien ne rattache Harold à la couronne d'Angleterre, mais lui au moins ne vient pas du bas de l'échelle. On marie sa sœur au roi, et cela suffit pour en faire l'héritier légitime. Au diable les ancêtres, au diable les cousins : on doit refondre l'illustre famille avec un nouveau matériau. Fitzosbern a raison : je t'ai mal jugé, Harold. Je me souviens de ta vaillance, de ton habileté, de tes capacités civiles et militaires, j'ai cru trouver enfin celui qui m'a toujours

manqué, l'ami fidèle, déterminé, reconnaissant, j'ai cru connaître enfin mon alter ego sur le champ de bataille et à la Cour. Pense à ce que nous aurions fait ensemble, Harold, pense aux armées qui n'auraient pas pu nous vaincre, aux victoires que nous aurions partagées, au respect que nous aurions imposé partout, moi l'illégitime et toi le seigneur désintéressé, pense à la réputation que nous nous serions taillée face aux voisins les plus belliqueux, à la force que nous aurions représentée face aux Etats en formation. Je te demandais seulement de me reconnaître comme un des tiens. Parce que tu t'es emparé du trône, te voilà redevenu un de ces opportunistes qui encombrant mes palais, un de ceux qui se courbent suffisamment bas pour me prendre les chevilles et me renverser dès que l'occasion se présentera. Comme tu m'as déçu, Harold. A tel point que si je te déclare la guerre, ce sera moins pour reprendre la place d'Edouard, que pour te punir de m'avoir menti, de m'avoir parlé, écouté, suivi en Bretagne et à Bayeux, exactement comme tous mes courtisans m'ont menti, m'ont parlé, écouté, suivi depuis vingt ans en espérant le jour de mon trépas. Je te combattrai pour rétablir notre relation selon ce qu'elle a toujours été, c'est-à-dire non pas celle de deux combattants qui s'estiment, mais celle d'un homme seul face à un trompeur, d'un bâtard face à un baron. Comme les autres tu m'as pris pour ce que je ne suis pas, et je te réduirai parce que tu m'as laissé croire à mon rang, à ma valeur, sans y croire toi-même. D'ailleurs je n'ai pas le choix. Tu étais le seul à avoir légitimé, par ton serment, mon accession au pouvoir suprême : ta trahison m'a renvoyé au néant, m'a rappelé que j'étais toujours l'enfant de Falaise. Je n'appartiens toujours à aucun milieu, trop paysan pour être un noble, trop noble pour être un paysan. Tu vois, Harold, je suis contraint d'adopter la dernière voie, la conquête. Pour vous les aristocrates, pour vous qui avez tout dès la naissance, la conquête n'est qu'un divertissement, un moyen d'occuper vos vies en prenant des risques calculés, un prétexte à parader en armure devant les pauvres, une façon d'augmenter votre prestige et de charmer des femmes qui ne valent guère plus que vous ; mais pour ceux qui n'ont rien, la conquête reste l'ultime espoir de se faire enfin une identité, de susciter votre curiosité et de mériter enfin votre reconnaissance, même détachée, même méprisante. A partir du moment où nous sommes une épine dans vos pieds, vous les bien-nés, vous êtes obligés de vous rendre compte que nous existons, de nous regarder agir, même de haut, de nous considérer selon ce que nous valons. Le pouvoir pour vous signifie l'argent, les femmes, les plaisirs. Vous ne cherchez pas à savoir ce qu'il représente, bien trop occupés par ce qu'il vous permet. Mais pour moi le pouvoir demeure la seule manière de m'imposer à ceux qui m'accusent d'être le fruit d'un caprice, d'être un accident. Aurais-je été celui que je suis, si je n'avais pas subi dès l'enfance les quolibets de bon nombre de prétentieux qui vivent encore dans ma Cour ? Ma dureté, ma brutalité, ma réflexion, ma méthode, mon obstination, ont leur source dans les combats que j'ai dû mener pour faire taire les moqueurs ; à chaque fois qu'on disait : "Le petit bâtard s'est accaparé un nouveau territoire, il faut décidément nous en méfier", j'éprouvais de la fierté en pensant qu'une fois de plus je triomphais non pas comme vous par la brillance de mon épée, mais par la force de mes bras. Chaque remarque sur mon compte, du moment qu'elle fût inquiète, était comme un coup de bélier dans un mur prêt à s'effondrer, comme une porte ouverte vers la consécration. Pour toi, Harold, la couronne d'Angleterre n'est qu'un couvre-chef incrusté d'un peu plus de pierres précieuses que celui d'earl. Que t'apporte la fonction que tu m'as ravie ? Tu avais déjà le pouvoir, les terres, la gloire, la richesse. Mais pour moi, cette couronne, c'était la revanche du bâtard qu'on fustigeait naguère, l'aboutissement d'une existence gagnée entre sang et traités. Tu vois bien, Harold, je suis condamné à conquérir encore, condamné à une fuite en avant jusqu'au jour où l'un d'entre vous acceptera enfin de me reconnaître pour ce que je suis, et non pour la conséquence d'une aventure de passage qui n'a pas à prétendre aux sommets. En me dressant contre toi et en envahissant l'Angleterre, je deviens un conquérant ; et si je deviens un conquérant, je prouve que je ne suis pas un roi légitime, donc je reste le bâtard. Je devine déjà le sentiment des populations me voyant débarquer sur la côte anglaise, combattre ton armée et m'installer sur le trône. Je prévois déjà des révoltes sans fin, qu'il me faudra écraser de la façon la plus brutale. Je devrai imposer mon autorité par des massacres, par des condamnations exemplaires, par des expéditions punitives violentes, des répressions sans pitié. La mainmise sur Londres, du fait de ta mort, Harold, ne signifiera pas la mainmise sur tout le territoire : je devrai à nouveau soumettre chaque région d'Angleterre, chaque ville d'Angleterre, chaque seigneur d'Angleterre, comme après mon accession à la couronne ducal j'ai dû soumettre chaque région de Normandie, chaque ville de Normandie, chaque seigneur de Normandie, en supplément sans résultat définitif. Je cumulerai mon illégitimité de duc avec mon illégitimité de roi. Guillaume "le bâtard" ? Guillaume "le conquérant" ? Ne serai-je jamais un jour "Guillaume Ier", ou "Guillaume de Normandie", ou "Guillaume" tout court ? Désormais, l'unique moyen d'acquiescer une identité reste la reconnaissance par l'Histoire. Je dois vaincre pour laisser mon empreinte. Je dois donner aux territoires en ma possession une solide ossature économique et institutionnelle, construire un domaine qui servira de modèle aux générations futures, le premier Etat centralisé du monde chrétien, si bien organisé qu'il demeurera encore, dans plusieurs siècles, l'objet des rivalités anglo-françaises. Oui, je te battrai, Harold ; je contraindrai tes compatriotes à m'obéir, puisque tu n'as pas voulu qu'ils m'apprécient. Je suivrai les plans d'Eudes, qui parlait avec justesse : je promettrai à mes barons des montagnes d'or et ils me suivront comme ils ont appris à me suivre, je formerai des Bretons, des Flamands, des Franciliens et même des étrangers qui croiront à ma sympathie et grossiront mon contingent en me garantissant malgré eux la paix aux frontières, je mettrai tout en œuvre pour séduire le Saint-Siège et l'amener à justifier ma conduite. On s'inclinera devant moi ou on me déclarera la guerre. J'établirai une liste de chaque propriété, de chaque ferme, dans chaque village, pour savoir exactement ce qui m'appartient et faciliter les contrôles de terreur, je châtierai les perturbateurs avec sauvagerie, je remercierai généreusement mes vassaux les plus zélés pour que les méfiants soient tentés de les imiter. Puisque je n'aurai pas le trône selon les règles, j'irai le prendre moi-même, et on se souviendra avec quelle dextérité j'aurai mené à bien mon entreprise. Puisqu'on me refuse une place dans la société de mes propres ancêtres, je la raserai pour en créer une autre à ma mesure, et je gagnerai mon éternité sur les vieux morts. Oui, tant pis pour toi, Guillaume. *(Il retire brusquement son épée du fourreau)* Et tant pis pour toi, Harold !

VIII

QUARTILLA

Un couteau tombe sur les restes d'un agneau décapité. L'esclave se penche, le ramasse, essuie grossièrement la lame sur le bord de la table, et le jette dans le sac épais qu'il traîne derrière lui. Un autre esclave au fond de la pièce nettoie les marches menant à l'atrium. Là, couchés entre les plats sales où s'étaient encore des pattes de poulets, des raisins écrasés, des cordes, trois hommes ronflent bruyamment dans une attitude vulgaire. Affalée sur l'un d'eux, les membres désarticulés, une jeune fille entièrement nue se repose. Une autre plus âgée dort un peu plus loin sur une table basse. Les murs sont recouverts de graisses et d'huiles. Dans le bassin de l'atrium, le vin échappé des amphores a coloré l'eau en rouge. Les pieds des meubles disparaissent sous des accumulations d'objets divers : des bougies qui pour avoir trop brûlé se répandent en flaques de cire, une flûte de Pan, des assiettes en bronze, des coussins multicolores, des herbes, des tapettes, des voiles déchirés. Sur le bord d'un matelas où un obèse est étendu, un porc qu'on a amputé de ses quatre pattes et de ses deux oreilles agonise. Partout, jusque sur les sièges, et sur les vêtements que les débauchés ont jeté négligemment sur le sol, on voit des caillies, des pigeonceaux, des saucisses, des gésiers, des rognons, des tripes, cuits ou crus, baignant dans des sauces indigestes qui ont refroidi en formant de grandes auréoles glissantes ; on voit des serviettes imbibées de sang, de longues pailles cassées d'où sortent des restants d'huîtres, de moules, d'escargots et d'œufs, des bijoux en faux or fondus, des guêpes ivres de confitures et de miel incapables de voler, des épées, des candélabres, des couronnes renversées. Une fumée sortie d'on ne sait où rend l'atmosphère lourde et malodorante. Les mouches, excitées, agacent les dormeurs. Des relents d'urine se confondent avec l'odeur de ce que les estomacs encombrés n'ont pas réussi à digérer.

La fille dort entre les jambes de la mère. C'est la plus jeune des filles du lieu : quatorze ans, quinze ans, pas plus. Entièrement nue comme les autres filles, elle laisse voir les ravages précoces de son corps. Sa poitrine à peine formée a connu des mains masculines, et tombe déjà. Son ventre, ses hanches, ses bras sont maigres. Durant la nuit qui s'achève, on l'a maculée de crème, et à maints endroits sur sa chair on voit encore la trace des langues qui l'ont essuyée. Une chaîne lie son bracelet à une bague accrochée à son majeur. Un large collier argenté cache son cou. Sur son visage, le maquillage a fondu. Deux poches bien nettes apparaissent sous ses paupières. Ses joues creuses laissent saillir ses pommettes. Sa bouche a été souillée, deux filets rouges - de vin ? de sang ? - en sortent et salissent jusqu'à son oreille. Ses cheveux longs ont été aspergés par un liquide collant, car plusieurs mèches restent fixées aux coussins sous elle.

Curieusement, alors que la fille noyée dans les plaisirs paraît une jeune femme plus qu'une adolescente, la mère, Quartilla, trente-cinq ans, semble échapper à la vieillesse. Ses traits sont ceux d'une femme ayant vécu, et même trop vécu au point que rien désormais ne peut plus la surprendre, l'intéresser, la combler davantage, et par conséquent l'enlaidir. Sa face a atteint cette neutralité à laquelle parviennent certaines figures de prostituées qui pour avoir tout vu, tout supporté, tout accepté, s'éteignent. Quartilla n'est ni belle ni laide, ni jeune ni vieille, et on la devine ni bonne ni mauvaise. Un vêtement couvre son buste en laissant ressortir parfaitement la forme et le volume de sa poitrine, et ce spectacle n'est ni pudique ni obscène. Souillée elle aussi, comme sa fille, elle récupère une nuit sans sommeil.

Enfin elle bouge. Elle ouvre les yeux. Elle porte une main à son front. Elle prend délicatement la tête de sa fille pour retirer sa jambe, et la repose sur le coussin. Elle se lève, dit bonjour à deux de ses esclaves, constate l'état lamentable de la pièce. D'un pas lourd et mal assuré, nue de la taille jusqu'aux pieds, elle traverse le péristyle, gagne la fontaine de l'atrium, passe la tête sous l'eau. Elle poursuit son chemin jusqu'à une pièce voisine, où une domestique lui prépare un bain. Elle discute un moment, donne des ordres, plaisante sans conviction, sans sourire. Elle se débarrasse du peu de vêtements qui la couvre et entre dans la baignoire.

Son bain pris, elle pénètre dans une autre pièce plus petite. Elle s'arrête devant trois vêtements soigneusement posés sur une table, et hésite. Une femme apparaît dans l'encadrement de la porte : Julia salue son amie, dont elle contemple le corps nu. Les deux femmes s'embrassent sur les lèvres, se détachent. Julia sourit à Quartilla impassible, demande si elle a bien dormi, si la nuit lui a été agréable. Quartilla pour le moment ignore comment se vêtir, elle réclame un avis. Elle prend la main de Julia, noue ses doigts avec les siens et conduit son invitée devant les trois vêtements. Les deux amies choisissent ensemble leur tenue. Puis elles gagnent le couloir d'entrée et sortent.

C'est jour de marché. Les commerçants ont pris possession de la rue. La circulation piétonne est canalisée entre deux rangées d'étals qui débordent largement du trottoir. Le soleil, bas encore, mais dans un ciel sans nuages, rend déjà les peaux

moites, et transforme la promenade en véritable parcours du combattant. On a beau avoir plié les poissons pour montrer qu'ils sont encore frais, des effluves malodorants se dégagent de sous leurs écailles en décomposition. La viande a beau venir d'être découpée, elle blanchit et dessèche. Il faut aller plutôt dans les coins à l'ombre, ou pénétrer plus en profondeur dans les boutiques pour trouver enfin une nourriture convenable. Sur un tapis de gros sel, on voit là des seiches, des rougets, des bars, des sardines, des roussettes, des thons, des murènes, et derrière, des langoustes, des homards, des crevettes, des oursins, des huîtres, des moules, des coques. En face, on a accroché des lièvres, des grives, des canards, des oies, des poules, au-dessus des chevreuils et des sangliers qu'on est en train de découper. Et sous les étales, on a aligné des paniers pleins d'oignons, de poivrons et d'ail, à côté des tonneaux de vin que l'on vide petit à petit.

Quartilla et sa compagne stationnent devant le présentoir d'un orfèvre. Le commerçant leur propose de partager son bouillon pendant qu'elles décideront quel article acheter. Julia paraît intéressée par une émeraude incrustée dans un couteau ouvragé : elle a bien raison, car l'émeraude, le fait est avéré, favorise la fertilité.

- A mon âge, je n'ai plus besoin d'un caillou...

Quartilla intervient : - Ton âge ! Tu as le même que le mien !

- Mais nous vieillissons, ma chérie. Regarde ceci plutôt. Dans le vestibule, chez moi, pour protéger la maison ?

- Encore une amulette phallique ? Tu as vraiment une idée fixe ! Laisse ça et allons voir plus loin.

Julia repose l'amulette. L'orfèvre essaie en vain de les retenir en leur tendant l'émeraude, les deux femmes s'éloignent. Elles s'arrêtent à nouveau devant un marchand d'ivoire, puis un parfumeur, puis un verrier.

Fatiguées, elles entrent dans une taverne. Elles s'assoient à côté de quatre bruyants joueurs de dés, en face de la table en marbre où s'affaire le cuisinier. Elles commandent des plats chauds.

- Quand rentre ton mari ? As-tu des nouvelles ?

- Je sais qu'il était à Alexandrie il y a six jours. Je l'ai appris par un bateau qui en revenait.

- Les affaires vont bien ?

- Je l'espère.

- La vallée du Nil, Memphis, Thèbes...

- C'est loin...

- C'est une autre époque. J'ai gardé un meilleur souvenir du Nil que de la Syrie.

- La Syrie ? Tu as été en Syrie ?

- Deux fois à Antioche... pour... des raisons que je t'expliquerai plus tard. La ville à l'intérieur des remparts vaut bien le déplacement, surtout au sud, mais à l'extérieur... Le port est à vingt kilomètres. La première fois, j'ai été à Apamea, et Epiphania, jusqu'à Palmyre. Le désert. Une horreur. Et pas rassurant.

- Quand y as-tu été ? Tu as voyagé !

- Avant qu'on se connaisse. J'ai été en Grèce également. Les processions de Diane à Ephèse m'avaient épuisée ! Par contre, je me suis rendu plusieurs fois à Athènes, et ça devient d'un commun... J'ai visité Carthage, mais je n'ai pas dépassé les frontières du désert ; j'ai vu Thugga, oui, pas plus loin. Rome, bien sûr...

- Moi aussi, j'y ai séjourné.

- Moi, j'y ai vécu cinq ans. Mais je ne connais pas l'Italie, un comble ! Maintenant j'aimerais aller dans le nord : Lugdunum, Trèves, Londinium...

Quartilla reste songeuse.

- C'est drôle. Tu envisages de voyager encore, et tu ne sembles pas lassée... Moi, j'ai parcouru moins de kilomètres, mais le peu que j'ai fait... Peut-être qu'à Thèbes... Il paraît que les temples sont encore entretenus...

- Oui, enfin... Les prêtres sont vieux et sentent le renfermé. Dans une partie de Louxor par exemple, je me souviens qu'on a transformé un vestibule en cour ouverte où aujourd'hui les adorateurs d'Isis, d'Osiris ou je ne sais pas qui, vouent en même temps un culte à l'empereur. En résumé ils sont surtout là pour le décor.

- Ils n'ont rien demandé.

- Tu aurais voulu leur laisser le pouvoir ? Nous ne serions sans doute pas en train de manger autour d'une table dans cette taverne, à présent...

- Tu voyages, mais pour découvrir quoi ? Des voies romaines, des portes romaines, des maisons romaines, des forums romains, des temples romains ou récupérés par les Romains, des thermes romains.

- Tu n'es pas en forme, toi... Tu n'es pas romaine, peut-être ? Il n'est pas bon, ce repas romain ?

- Parcourir des milliers de kilomètres pour voir une course de chars qu'on aurait pu voir à deux pas de chez soi, dans un cirque qui a la même architecture que le cirque de sa ville d'origine, quel intérêt ?

- L'Egypte ne ressemble pas à la Grèce, ni à la Syrie, ni à l'Italie.

- Ce n'est pas qu'une question de paysages.

- Alors quoi ? Tu n'es pas claire.

Soudain, l'un des hommes à la table voisine s'exclame :

- On continuera plus tard, venez ! Albanus n'attendra pas !

Les joueurs de dés se lèvent et quittent la taverne. Julia bouge la tête :

- Albanus ? Tu as entendu ? S'il combat aujourd'hui, on y va, ça te remettra les idées en place. Allez, remue-toi !

Elle se lève d'un bond, tire par le bras Quartilla, qui cède.

Arrivées à l'amphithéâtre, elles se laissent guider par la foule. Elles pénètrent à l'intérieur, sous la colonnade supérieure. Pour le moment, l'arène est occupée par un éléphant qui écrit avec sa trompe. Les sénateurs applaudissent. Un colporteur s'approche, tourmenté par un essaim de femmes en délire : il vend des flacons de sueur d'Albanus.

- Cet éléphant qui écrit, ce n'est pas naturel...

Une vieille femme à la voix chevrotante interrompt aussitôt Julia :

- Lucius l'a ensorcelé.

- Lucius ? De quel Lucius parlez-vous ?

- Lucius Apuleius.

- Lucius !

- Regardez. On voit ses admiratrices, là-bas. Il doit être au milieu.

- Quartilla, ma chérie ! Lucius ! Il est ici ! Je t'en ai déjà parlé, rappelle-toi ! Le magicien ! Ah, je veux le voir !

Amène-toi !

Quartilla cède encore. Les deux femmes sont happées par les fidèles. Après une approche en force, le beau visage du jeune homme apparaît, les yeux vifs, le sourire malicieux, de sombres cheveux bouclés retenus par un bandeau. Quartilla ne bouge plus : à deux pas d'elle se tient le sorcier dont on a tant vanté les mérites, celui qu'on a soupçonné à plusieurs reprises d'avoir envoûté des consciences, un être exceptionnel d'après les on-dit, un dieu peut-être, et cette pensée l'accapare, elle se met à rêver qu'elle est en face d'un miracle, en face de son salut. Mais Julia la bouscule en lui demandant si elle le trouve mignon. Et les gladiateurs entrent dans l'arène.

Une immense ovation fait trembler l'amphithéâtre. En voyant Albanus, plusieurs adolescentes se sentent mal, certaines s'écroulent. La vedette salue. Le coup d'envoi est donné. Les frappes sont violentes. Le combat dure longtemps. Albanus, vers qui vont tous les regards, jette si violemment son filet que l'autre gladiateur est balancé en arrière et mis en touche. Les sénateurs le poussent à continuer de se battre, encouragés par le public. Finalement, Albanus déstabilise son adversaire, qui tombe. D'un coup de trident, il lui transperce rageusement un bras et le cloue au sol. Il pose un pied sur le thorax du combattant, prend son trident à deux mains, le retire si brusquement que des morceaux de muscles restent accrochés aux extrémités. Il le place sur le cou de l'homme dont il vient de déchiqueter un membre, et qui pousse un cri inhumain parce qu'il souffre de son bras haché et qu'il sent sur sa trachée artère la pointe qui va abrégé son existence ; il lève la tête vers la tribune officielle. Un des sénateurs se met debout, avance jusqu'au balcon, lève un bras, tourne la tête à droite, à gauche. Sous la pression des spectateurs, il sort son pouce de son poing serré, et le laisse en l'air. Albanus retire son trident, tandis que le gladiateur au sol se met à rire tout en éclatant en sanglots. Un formidable cri de victoire soulève l'assemblée. Julia pleure silencieusement et ne peut s'empêcher de murmurer :

- Comme il est beau...

Elle se tourne vers Quartilla, qui paraît hors du monde, les yeux fixés sur le groupe de femmes autour de Lucius Apuleius.

- Tu as vu ? C'est un dieu, non ?

- Julia, excuse-moi ! Je dois approcher Apuleius ! Je veux le suivre ! Rentre seule, je te rejoindrai à la maison ! Ne me pose pas de questions, je dois le suivre !

- Mais ma chérie, te voilà amoureuse transie ! Je t'avais bien dit qu'il était craquant ! Je suis...

- Non, tu te trompes ! Ce n'est pas ce que tu crois !

- Mais... quoi d'autre ! Tu n'as pas aimé le combat ?

- Excuse-moi, j'essaierai de t'expliquer plus tard ! Il s'en va ! Attends-moi à la maison !

Quartilla s'enfuit à la poursuite de Lucius Apuleius, qui quitte l'amphithéâtre. Ils sont dans la rue. Apuleius se met à courir pour tenter de semer ses admiratrices. Quartilla, qui connaît la ville, sait quel raccourci prendre pour le retrouver inmanquablement. Quelques instants plus tard effectivement, elle l'aperçoit à l'angle d'une maison, essoufflé, seul. Il reprend sa respiration. Il marche. Elle le suit de loin. Il s'engouffre dans les voies les plus désertes. Il entre dans une maison. Elle attend. Une demi-heure plus tard, il en sort grisé en vieillard, avec une perruque blanche et une fausse barbe de la même couleur. Il continue sa route en faisant semblant de boiter. Il emprunte à nouveau un itinéraire fréquenté, mais, méconnaissable, parvient à se fondre dans la masse. De plus en plus intriguée, elle essaie de ne pas le perdre de vue. Il se rend au théâtre. Il s'assied. Elle s'installe trois ou quatre rangs plus haut que lui, sur sa gauche. Elle l'observe attentivement. Il est seul. Personne ne vient le voir, personne ne lui adresse la parole. Son déguisement fait de lui un vieux monsieur anonyme, qu'à l'occasion ses voisins n'hésitent pas à chahuter. A côté de lui sont allongés trois jeunes garçons qui dévorent bruyamment des ailes de poulets encore chaudes. A leur droite, une grosse femme discute avec ses deux amies dont l'une porte un riche diadème :

- Une statuette authentique !

- Vous verrez : sur scène il n'est pas du tout comme à la ville.

- Pauvre bête !

- Elle a gardé son ensemble de la fois dernière !

- Ah, ils se font attendre !

- Pourtant j'ai essayé les onguents, les bains de boue...

Un haut dignitaire s'étale sur de larges coussins, au premier rang. Derrière lui, deux hommes négocient on ne sait quoi. Un acteur masqué entre solennellement en scène. D'un pas lent, il se dirige vers la gauche de l'estrade. Comme dans l'arène, un monstrueux vacarme salue sa venue. Certains se lèvent. Des bras s'agitent.

- Ite, umbrosas cingite siluas summaque montis iuga, Cecropii !

Très vite, le tumulte s'apaise. Mais les spectateurs ne sont pas silencieux pour autant. Un groupe commence à se battre. Un homme au troisième rang applaudit l'acteur sans s'arrêter. Deux filles comparent leurs maquillages. Une femme sans âge et laide éclate de rire. Une autre lutte contre le sommeil. Un profiteur cuit des morceaux de viandes grâce à un foyer improvisé, pour les vendre aux gens de sa rangée à deux fois leur prix. Trois équipes mixtes, en haut des gradins, organisent un concours de charades. Au milieu, le faux vieillard Apuleius demeure imperturbable, muet, indifférent.

L'acteur a terminé sa tirade, et se retire majestueusement sous les acclamations. Une actrice, masquée elle aussi, apparaît alors, de l'autre côté de la scène, d'un pas hésitant, déclenchant un véritable tapage dans l'assistance.

- O magna uasti Creta dominatrix freti.

Les trois jeunes garçons voisins d'Apuleius adressent à la tragédienne des gestes et des propos obscènes, tandis que, sur le bord de l'hémicycle, plusieurs vieilles filles lui jettent œufs, tomates, poireaux, salades, en l'insultant. N'écoulant plus la nouvelle tirade, le haut dignitaire au premier plan donne des ordres à ses enfants. Le groupe qui se bat grossit, le sang coule, certains préfèrent changer de place. Le vendeur de viandes compte ses sous à haute voix, ayant écoulé sa marchandise.

- Quid ratio possit ? Vicit ac regnat furor potensque tota mente dominatur deus.

Quartilla voit soudain Apuleius se lever. Il remonte la rangée calmement, et disparaît par le vomitoire. Quartilla quitte son siège à son tour, précipitamment, pour le rattraper.

- Amoris in me maximum regnum fero.

Elle descend l'escalier. Personne. Elle emprunte un long couloir, parvient à une cave. Elle remonte au niveau du rez-de-chaussée, se dirige vers les vestiaires. Un bruit la fait reculer de trois pas. Elle se cache derrière la cloison, approche doucement un œil. C'est une pièce sans issue. Une femme se tient debout, penchée en avant, jambes ouvertes, les bras tendus contre le mur. Sa tête est rentrée, cachée en partie par ses cheveux dénoués qui tombent, sa bouche ouverte laisse échapper un gémissement à chaque secousse. Par moments, elle se redresse violemment et pousse un râle de plaisir. Derrière elle, Apuleius, dont la barbe commence à se décoller, lui enserre fermement la taille et lui assène de furieux coups de reins. Quartilla se retourne vivement, mord ses ongles, ne peut s'empêcher de chuchoter à elle-même :

- Ça, un sorcier ! Ça, un enchanteur ! Des baguettes magiques comme celle-là, j'en avais une demi-douzaine dans mon lit cette nuit !

Les jambes tremblantes, elle regagne le couloir. Elle se fait dépasser par un garçon qui court en portant une marmite fumante, puis un deuxième, puis un troisième. Elle rentre dans l'hémicycle. Une vingtaine de garçons pareillement équipés ont envahi les gradins et l'orchestre, et répandent un épais brouillard jusqu'au velum. Le public n'en finit plus de témoigner de sa surprise. Le groupe du fond a cessé de se battre, les vieilles filles paraissent captivées, le marchand de viandes a laissé tomber ses sous. Tous restent ébahis par la magnificence du spectacle. Un acteur avec deux ailes sur le dos récite sa tirade, au milieu de dix ou onze danseurs figurant des chasseurs et des moutons, des veaux, des porcs.

- Tremuere terrae, fugit attonitum pecus passim per agros, nec suos pastor sequi meminit iuuenos ; omnis e saltu fera diffugit, omnis frigidus exsanguis metu uenator horret.

Six autres personnages font leur apparition dans une danse agitée et lubrique, tirant sur la scène un taureau soigneusement ligoté, dont les cornes ont été peintes en vert et les flancs recouverts d'algues jaunies et d'écailles. Une femme déguisée en bergère les suit. On la lie sur une pierre plate ; vers elle on guide le taureau. Elle se met à crier. Devant le rideau, les percussionnistes entament un rythme incantatoire, accompagnés par le chant d'un encombrant instrument à vent. On s'affaire de chaque côté de la bergère, qu'on évacue. Entre alors le héros masqué du début, armé d'un glaive. Il gesticule devant le taureau couché par terre, incapable de bouger, qui essaie de briser les cordes autour de ses pattes. D'un coup de lame, il tranche les carotides de l'animal. Mais voici que les six acteurs resurgissent, couvert chacun d'une tête de cheval. Ils poussent le combattant victorieux vers la coulisse, où il disparaît, avant d'être remplacé par une doublure grossière, un prisonnier qui doit subir sa peine. Le condamné se demande pourquoi on l'a amené là. Il piétine, jusqu'au moment où les six acteurs, d'un même élan, procèdent à son immolation. Cet élu glorieux d'un jour tombe sur le taureau, qu'il rejoint dans la mort.

L'héroïne se montre à nouveau, dans une cage qui semble descendre directement du ciel.

- Me, me, profundi saeue dominator freti, inuade et in me monstra caerulei maris emitte, quicquid intimo Tethys sinu extrema gestat, quicquid Oceanus uagis complexus undis ultimo fluctu tegit.

Quartilla n'entend plus les vivas. Sentant qu'elle est sur le point de s'évanouir, elle se met debout et part. Elle ne traîne pas en chemin.

Elle pousse la porte de chez elle, gagne le centre de la maison. L'atrium a été presque entièrement nettoyé. Les convives sont partis. Elle regarde sa fille qui, avec une autre adolescente à l'ombre du bassin, dort encore. Les pas de Julia se font entendre.

- Tu vas mieux que ce matin ?

- J'ai soif.

- Il doit rester un peu de vin...

- Non, de l'eau ! De l'eau transparente ! De l'eau fraîche !

Quartilla évoque son aventure au théâtre.

- A quoi t'attendais-tu, mon chou ? Tu ne croyais tout de même pas à ces histoires de magie, d'ensorcellements et autres ?

Elle ne répond pas franchement. Non, elle ne croyait à rien.

- Tu ne l'as pas approché, finalement ?

- Je ne veux pas de ce charlatan !

Julia s'emporte :

- Mais charlatan de quoi ? Tu nous ennuies, à la fin ! Qu'est-ce que tu as, depuis quelques temps ? Tu te désintéresses de tout, tu rabaisses tout...

- Peut-être simplement que ce que tu désignes par "tout" n'est pas si intéressant, et ne vole pas très haut.

- On ne t'obligeait pas à aller au théâtre ! Et moi, ce matin, je ne t'ai pas obligée à aller dans l'arène ! Tu en veux à Apuleius comme s'il n'avait pas le droit de... mais cette nuit, chez toi...

- Oui !

- Et ta fille avec nous...

- Oui !

- Tu avoues !

- Mais crois-tu que j'en suis fière ?

- Que veux-tu lui donner ? Es-tu malade ?

- Non.

- Es-tu pauvre ?

- Non.

- Es-tu pressée de revoir ton mari ?

- Oui.

- T'aime-t-il ?

- Oui.

- Tu as des amis, des esclaves ?

- Oui.

- Tu as de quoi te nourrir, tu peux acheter ce que tu désires rien qu'en sortant de chez toi ?

- Oui.

- Tu es bien installée dans ta maison, dans tes meubles ? Et tu peux déménager très loin d'ici si tu ne te plais plus dans la région ?

- Oui !

- Tu sais que personne ne t'empêche de travailler si tu en as envie, ni de continuer à ne pas travailler ?

- Oui, oui, oui !

- Tu as tout, que veux-tu de plus ?

- Rien.

- Ta réponse n'a aucun sens.

- Tu as raison... Je ne veux pas "rien"... Un peu plus...

- C'est quoi, un peu plus ?

- Je suis vide.

- Vide ? Tu déliras !

- Non, Julia, et tu le sais. Que reste-t-il de cette nuit ? Qu'as-tu retenu de tes voyages ? Qu'éprouves-tu en repensant au gladiateur qu'on a gracié ce matin ? Rien, comme moi. Tout à l'heure, sur la scène, on a exécuté un condamné, et je n'ai aucun remords. Et au moment où je t'en parle, je suis parfaitement calme. C'était le sang d'un homme, et je m'en moque. Nous sommes toutes et tous gavés, Julia, et ma fille aussi, nos voisins aussi, nos esclaves aussi. Nous tournons en rond, et tout ce qu'on nous accorde pour oublier que nous tournons en rond, c'est de la nourriture, des divertissements de chair et de sang, et des départs vers des pays qui ressemblent toujours au nôtre.

Julia se tait quelques secondes.

- Que veux-tu de plus ?

- Tu m'as déjà posé la question.

- Tu ne m'as pas répondu.

- Tu n'as pas compris ce que je viens de te dire ?

Julia attend.

- Oui, j'ai compris.

Les deux femmes se dirigent vers la terrasse. Un chat miaule et se cambre en les voyant. Julia le caresse.

- Oh, et puis... Tu as raison. Je délire... Oublie mes paroles...

Julia prend le chat, qui ronronne en se frottant à ses bras.

- N'aie pas peur, Quartilla chérie, je tiens à toi. Et tout ce que tu as dit, j'y pense autant que toi. Mais où est la solution, à ton avis ? Fais-toi légionnaire et va combattre les Parthes, ou traverse le Rhin : je doute que tu modifieras grand-chose. Moi non plus je ne suis pas absolument heureuse. Mais j'aime les hommes, j'aime les voyages, je t'aime bien, toi. Alors je refuse la monotonie. Si le monde s'écroule demain, il me restera ce que je viens de t'énumérer. Et j'aime les chats aussi. Et tu ne crois pas qu'il est gentil, celui-là ?

Quartilla sourit. Elle s'assoit. Elle regarde Julia jouer dans l'herbe avec le chat. Elle repense à sa nuit, à sa promenade en ville, au combat dans l'arène, à Apuleius au théâtre. Elle sent approcher la délivrance. Elle sent son ventre se contracter, elle sent sa gorge frémir et ses lèvres gonfler. Elle ne se retient plus. Voilà. L'abcès crève enfin. Elle pleure.

IX

D'un feu que les années étouffent,
D'un cœur que la nuit a rendu âpre,
Mais qui vivent encore
De leur besoin, obstinés, et refusent
La houle des générations,
Rien ne dissimulera la grandeur,

Même si l'ironie séduit les masses,
Même si l'instant peut sembler
Chargé des richesses les plus raisonnables ;
Rien ne parviendra à subordonner
Aux religions des prêcheurs
Le legs des étoiles.

Méditez sur vos résignations,
Mortels ! et tout au bout des mers
Que vous n'avez jamais traversées,
Que vous traverserez nécessairement,
Vous découvrirez la raison des arbres morts
Rejetés sur le sable par l'écume.

Maintenant, entre les fantômes
Que les siècles ont rendus mélancoliques,
Entre les urnes scintillantes où l'on dépose
Les cœurs de ceux qui revinrent couverts de gloire,

Entre les deux fleuves où une mince bande de terre
Figure l'horizon qu'on ne peut atteindre
Et la route sinueuse qu'on ne doit pas franchir,
Entre les cadres vides accrochés

Derrière les dalles de stuc qui servent de reposoirs,
Au-dessus des autels où on sacrifie avec fastes
Les génies encore en germe,

Une enfant s'agite : Ioanni brûle enfin
Des maux qui la dévorent, goûte enfin
Des constellations la sérénité reconquise.

Crois-tu que cette lampe presque éteinte
Aurait fini aussi sous la glace,
Comme les armoires qui l'entourent
Aux portes délabrées,

Comme les fauteuils usés
Qui ont gardé le souvenir
Des lèvres aimantes et folles,
Et closes, et tremblantes, et froides ?

Va trouver Choderlos. Mesure à quel point,
Toi qui l'a connu,
L'étincelle irradie le monde.

Ce n'est plus l'indifférence, ni l'imaginaire,
Ni même l'excitation que le changement promettait,
Et pourtant tu le vois sourire.

Va trouver Krzysztof, et regarde-le longtemps
Dormir dans les boutons d'or au bord des eaux sales,
Amonceler les graines cachées aux quatre coins du cimetière
Où ses pas le conduisaient les matins de fête,

Attendre que la sève jaillisse, attendre que les branches
S'entrecroisent et se rejoignent bien au-dessus des cités,
Grimper jusqu'à ce que sa main déchire les nuages,
Et vivre où personne n'était monté avant lui.

Ces fûts de liqueurs aigres au fond des celliers,
Ces chapelles au milieu des champs en friche,
Ces cloches que les reflets ne parviennent plus à dessouder,

Aucune de ces ruines ne retient
Celui-là que tu vois s'élever, libre,
Du haut de la plus haute montagne.

Va trouver Lazlo, et dis-moi sans mentir
Si la vieillesse a engourdi
Ses mains, dis-moi si l'âtre
Où dansaient ses monstres difformes

Menace toujours, dis-moi
Si l'ermite sans histoires
Entretient toujours sa blessure
Comme le lièvre son lit d'hiver.

Terre ! Voilà ce que crie l'ascète
Plein d'amour et de nouveaux rêves.
Il s'acharne, il épanche

Dans son monde les créatures
Qui jaillissent par milliers
D'un cyclone sans origines.

Nous nous tenions pourtant devant le même arbre,
Et sur l'herbe rase que tu caressais des doigts
L'ombre du couchant étalait nos silhouettes confondues,
Jusqu'au chêne où l'Autre t'attendait.

Madalena pourtant, nous distinguions ensemble
Les rives escarpées du continent
Où les déserts ne comptent aucun vautour,
Nous savions les ruses indispensables

Pour dérober en secret les amandes et les palmes
Et les fleurs dont les pétales ouverts brillaient sous les fougères.
Ce fut tout. Un visage s'est effacé au fil des jours ;

Mais nul n'échappe à l'assouvissement du désir,
Madalena ! Ses joies sont simples et ses soins inestimables :
C'est enfin le seul amant qui t'appelle !

L'apôtre aurait considéré miraculeuse
Cette évolution du langage.
Qu'espérait-il, ce héros, ce flatteur,
Au milieu des piliers vaincus ?

Il redoutait chaque matin la déchéance,
Il frissonnait sous les voûtes fatiguées,
Il dormait pour oublier les fortunes
Gagnées entre trahisons et remords.

Le vassal a cassé ses liens, et règne
Sur un trône sans rubis ni saphirs.
Horace désormais contemple son domaine,

Et les invités ne cessent d'élargir
Les frontières de ce territoire pacifique,
Et d'adorer ce roi qui n'a plus de couronne.

Et toi, Guillaume, regrettes-tu
Les lions qu'il t'a fallu dompter,
Et les armes perdues
Dans d'inutiles batailles ?

Regrettes-tu le messager fidèle
Qui t'annonçait une victoire chèrement payée
Sur le mépris, et les guerriers de nulle part
A genoux devant ton épée ?

L'un avec l'autre, vous n'êtes pas
Comme ceux que les soumissions exaltent.
Vous ne ressentez plus, au contact

De vos bras qui se cherchent,
Que la fraternité irréductible
Des miséreux demeurés longtemps solitaires.

Et toi, Quartilla, qui mêlait dans l'obscur
Les trésors des généraux disparus,
Te souviens-tu des images déchirantes
Que le crépuscule reflétait sur l'eau calme ?

La mer ! te rappelles-tu des voyages
A peine entamés, et déjà interrompus,
Et des tempêtes qui suggéraient un gouffre
Comme un espoir de dernier secours ?

Les yeux ouverts, elle se demande
Si l'écureuil apparaîtra à nouveau
Sur l'arbre en fleurs. Elle a entendu

Une voix. Elle court. Elle suit
Celui qu'elle aime pour la première fois.
Elle ne sait pas qu'elle est heureuse.

Ces vagabonds n'ont pas vécu.
A travers les volets que leurs pères
Tenaient de leurs pères, ils guettaient
La neige, la métamorphose des paysages,

L'ouvrage des cantonniers silencieux,
Et la neige encore. Et la conscience,
L'effort, le dépit liguait même
Les ennemis les plus farouches.

Ils s'étendaient sans un soupir,
Tristes au-delà des pleurs, sûrs
Que la sérénité ne serait jamais
Qu'un répit avant d'autres défaites.

Demain n'est plus. Ils vivent.
Ils ne jugent pas la lourdeur,
Ils n'obéissent pas aux mythes
Qu'inspire la panique.

Ce que tu appelais valeur
Je l'ai révélé principe,
Logique de tolérance
Et volonté. Contre les miens

Je t'ai guidé, Mortel, je t'ai conduit
A la frontière de mon empire :
Te voici libre de choisir
Et d'assumer ce que tu seras.

A Ischia

Au matin retrouvé, dans l'effacement
De nos malentendus et de nos disputes,
Nous suivrons la grève où jadis
Ont gémi des marins sans navires,

Nous contemplerons d'un même regard
Les toits des temples réduits au silence,
Nous réunirons dans nos mains enlacées
Les terres que les puissances invisibles

Ont tourmentées, et les peuples dressés l'un contre l'autre
Par l'ambiguïté des mots. Nous bercerons
Les rois sans enfant et les reines sans roi,
Et les faux inquisiteurs, et les faux coupables.

Nous soumettrons à notre démesure
Les consciences tortueuses qui cherchent encore,
Dans l'amas du savoir,
Le salut, le remède, la consolation.

Là-bas, ma tendre, ma rare, nous verrons
Ceux que la mer, dans son orgueil, a punis,
Ceux qui ont voulu résoudre
Les dilemmes, les attermoiments,

Les rivalités académiques,
Nous verrons les chevaliers désarmés
Que tu rêvais, t'en souviens-tu ?
Yvain et son lion, Lancelot et sa charrette,

Lavés de leurs crimes et oublieux
De leurs exploits stériles, nous verrons
Les montagnes artificielles que les autochtones
Réalisaient pour nous et nos frères et sœurs,

Nous grimperons au sommet des tours,
Nous pénétrerons dans le flanc des pyramides
Aux ouvertures larges comme des tombeaux,
Aux cryptes élancées comme des palais.

Nous repousserons vers d'insondables fjords
Les mouchards qui gagnaient à leur cause
Bourreaux et préfets, et les habitués du tripot
Qui ont toujours honni la légèreté.

Nous éloignerons les félons furieux que l'amour
Epouvantait ; et des fous dont le plus élémentaire docteur
Brisait l'apparence tranquille, ces fous languides
Que nous dominions par notre audace sans limite,

Des vieillards animés des mêmes mensonges,
Des brutes que guidait l'appât du gain
Et de leurs compères dociles dans la déroute,
Ces otages de la suffisance, ces lamentables fantoches,

Nous ne tiendrons plus compte. Nous brûlerons, ma mie,
Loin des tyrans et des sages. Nous nous noierons
Dans des plaisirs insensibles, dans des joies
Marquées simplement d'une envie réciproque.

Du lierre alors, comme un prodige,
Du lierre recouvrant le mur sali
Naîtra la rose que nous cherchions en vain,
La seule rose que nous n'avons jamais choyée,

Aveugles, le trésor que jamais
Nous n'avons vu. Un rayon
Atteindra la pièce où tu pleurais ;
Endormie sur le fauteuil,

Tu sentiras ma main sur ton épaule.
Ignorants des lois du monde
Nous vivrons enfin, jusqu'à satiété,
Indifférents à la désagrégation des sphères.

Et rien n'éteindra ton sourire,
Rien ne t'empêchera de courir,
De répéter dans l'extase
Le nom de ton amour sans fin.